LOUIS CORMAN

le gribouillis

un test de personnalité profonde

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Louis CORMAN

LE TEST P N

1er tome. Manuel. In-8° raisin ..... F. 21 »

2e tome. Synthèses cliniques ..... en préparation

LE TEST DU DESSIN DE FAMILLE
dans la pratique médico-pédagogique

In-8° raisin ..... F. 12 »

Didier ANZIEU

LES MÉTHODES PROJECTIVES

In-8° couronne ..... F. 12 »

Jean GUILLAUMIN

LA DYNAMIQUE DE L'EXAMEN PSYCHOLOGIQUE ..... sous presse

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6e)

28.043 B

IMP. FARRÉ & FILS - CHOLET

IMPRIMÉ EN FRANCE

F. 20 + T. L.

LOUIS CORMAN

le gribouillis

un test de personnalité profonde

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage est le fruit de quinze années de recherches, entreprises en collaboration étroite avec les Médecins et les Psychologues de la Consultation médico-pédagogique de Nantes.

Je dois des remerciements particuliers au Docteur R. Boissinot, qui a le premier suggéré l'hypothèse de travail à partir de laquelle a été élaborée l'interprétation du test du gribouillis.

Je remercie tous mes Collaborateurs, qui ont recueilli et interprété les milliers de gribouillis sur lesquels est fondée cette étude :

Annie Cantin	*Françoise Brelet-Foulard*
Gertrude Corman	*Michel Corman (Dr)*
Yves Dantec (Dr)	*Arnaud Defever*
Armelle Guillemot	*Nadine Guillon-Vernes*

Je dois aussi beaucoup de gratitude à mon imprimeur M. Farré et à mon photograveur M. Boîte pour le soin qu'ils ont mis à la difficile réalisation de cet ouvrage.

DEPOT LEGAL
1re édition .. .. 2e trimestre 1966

TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Copyright 1966, Presses Universitaires de France

Louis Corman

Le Gribouillis

LIVRE I

LE TEST DU GRIBOUILLIS

les bases de son interprétation en psycho-pathologie

un test de personnalité profonde

CHAPITRE I

LA SIGNIFICATION PSYCHOLOGIQUE DU GRIBOUILLIS

Les *gribouillis* que font les enfants ont été de tous temps un sujet d'observation pour les psycho-pédagogues qu'intéressent toutes les manifestations expressives de la spontanéité du jeune âge.

Mais l'idée de faire du gribouillage *un test de personnalité* est très récente. Nous la devons à Robert MEURISSE dans son étude princeps : *Le test du gribouillage*, publiée en 1948 (1).

1. L'INTERPRÉTATION GRAPHOLOGIQUE

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que R. MEURISSE est graphologue. Ce ne sont pas en effet les psychologues, mais les graphologues qui ont les premiers insisté sur la signification psychologique du gribouillis, considérant avec juste raison celui-ci comme *la forme primitive du graphisme enfantin*. Ludwig KLAGES, le célèbre graphologue allemand, en fait mention en passant dans

(1) Robert MEURISSE. — Le test du gribouillage. (Psych. N° 26, déc. 48, et N° 37, déc. 49). — (Connaissance de l'Homme, nov. 56).

ses ouvrages (1). Mais ce sont surtout, avec R. MEURISSE, les BERNSON qui en ont fait une étude systématique (2), en se référant aux règles habituelles de l'analyse graphologique.

L'hypothèse de travail qui est à la base de cette analyse est, on le sait, que dans l'écriture d'un individu s'expriment non seulement les traits particuliers de son intelligence et de son caractère, mais par surcroît sa personnalité profonde, c'est-à-dire des tendances et des sentiments dont il n'a pas une conscience claire, ce qui permettrait de le connaître par son écriture mieux qu'il ne se connaît lui-même.

Nous touchons ici à la notion moderne de *projection*, dont on sait la place importante qu'elle a prise en psychologie depuis les découvertes freudiennes. Comme la psychanalyse l'a en effet montré, des tendances endormies dans l'inconscient et qui paraissent mortes peuvent, sous certaines stimulations, s'éveiller à la vie et se manifester dans la conduite du sujet, sans que celui-ci ait conscience des mobiles secrets qui le font agir. On dit alors que ces tendances *se projettent* directement dans la conduite. Par exemple, le sujet qui écrit a certes conscience de la signification de ce qu'il écrit, mais non du mouvement qui dirige sa plume, lequel est automatique, et cependant son état d'âme profond ne manque pas de s'exprimer dans toutes les nuances de son tracé scriptural.

Eh bien, il en est du gribouillis comme de l'écriture, et c'est le mérite de R. MEURISSE d'avoir eu le premier l'idée de considérer le gribouillis (qu'il appelle « gribouillage ») comme une *projection* de la personnalité profonde du sujet qui l'exécute et comme pouvant constituer de ce fait un véritable *test projectif*.

On comprend donc par là que l'on ait pu appliquer au gribouillis les règles de l'analyse graphologique courante et que l'on puisse obtenir ainsi des déductions très intéressantes sur la psychologie. Rappelons ici succinctement qu'il y a lieu en graphologie d'évaluer *l'ampleur du tracé, sa force, sa forme, sa direction, sa localisation, sa rapidité, son rythme* et *son harmonie*, chacun de ces caractères ayant, comme l'on sait, une signification grapho-psychologique précise.

(1) Ludwig KLAGES. — Graphologie. (Trad. franç. aux Editions Stock. Série psychologique, 1940).

(2) B. et M. BERNSON. — Le gribouillis des jeunes enfants. (Bulletin de graphologie, 1949). — Marthe BERNSON. Du gribouillis au dessin. (1 vol., Delachaux et Niestlé, 1957).

A ces données classiques, R. MEURISSE, développant plus avant la notion de test projectif, a ajouté des compléments fort suggestifs concernant la personnalité profonde.

2. NÉCESSITÉ D'UNE INTERPRÉTATION ORIGINALE DU GRIBOUILLIS

Cependant, lorsque nous avons voulu utiliser le gribouillis comme test d'investigation psycho-clinique, en nous appuyant sur les données de MEURISSE et de BERNSON, nous nous sommes vus très rapidement arrêtés dans nos interprétations.

Il nous est apparu alors qu'il y avait au départ une erreur de méthode et qu'il était abusif d'assimiler le gribouillis à l'écriture. L'interprétation par les règles graphologiques a été en effet mise au point pour l'écriture, c'est-à-dire pour un graphisme très élaboré, très socialisé, un graphisme où la personnalité s'exprime en se disciplinant en vue de cette nécessaire communication avec autrui qui est le but essentiel du texte écrit.

Il nous est apparu que, tout à l'opposé, le gribouillis est un graphisme très primitif, *un graphisme d'avant la communication sociale*. Du fait même de la consigne d'entière liberté qui, comme on le verra, préside à son exécution, il donne libre cours à ce qui est, dans notre personnalité, le moins élaboré, le moins socialisé, à l'expression du fonds d'inconscient sauvage où s'agitent confusément nos tendances les plus primitives.

En conséquence, tout en reconnaissant que le geste graphique a dans l'écriture et le gribouillis des significations communes, nous avons pensé qu'il était d'une bonne méthode scientifique de ne pas les confondre, mais de rechercher en quoi le gribouillis est différent de l'écriture, et *d'élaborer pour son étude une méthode d'interprétation qui lui soit propre*.

Considérant donc le gribouillis comme un *test de projection*, nous avons pensé que, pour l'interprétrer correctement, il nous fallait commencer par examiner *quelles sont les tendances de la personnalité profonde qui s'y projettent.*

Une des données fondamentales de la psychologie projective est en effet que les divers tests projectifs ne sont pas équivalents, car selon le stimulus dont on se sert pour susciter la projection, *on voit s'exprimer des plans de personnalité différents.* On doit donc dans chaque cas examiner *le niveau de personnalité* qui se projette, d'où dépendra la méthode d'interprétation à utiliser.

C'est cette étude originale que nous allons présenter ci-après. Elle nous a permis, comme on le verra, de pousser beaucoup plus loin que nos devanciers l'interprétation du gribouillis, et par là de pouvoir l'utiliser avec fruit en clinique.

CHAPITRE II

LA TECHNIQUE DU GRIBOUILLIS

Avant de nous engager dans l'interprétation du test du gribouillis, nous allons indiquer la technique que nous avons employée.

Le gribouillis est un test simple, d'une exécution rapide et facile, et qui trouve aisément sa place au cours des examens médico-pédagogiques, où l'on ne dispose que d'un temps réduit. Sa consigne est tout à fait élémentaire : on donne au sujet une feuille de papier blanc (assez résistante) et un crayon noir (de mine moyennement tendre) et on lui dit : « Faites-moi du gribouillage sur cette feuille ». Pour les plus grands (ou même les adultes) qui sont parfois surpris de cette consigne, on est quelquefois obligé d'ajouter : « Imaginez que vous redeveniez enfant, que vous retourniez à l'âge où vous ne saviez pas encore écrire, et faites du gribouillage, comme vous le faisiez volontiers à cet âge-là ». On peut ajouter, pour que le sujet se détende : « Laissez-vous aller entièrement à votre fantaisie ».

1. LE NOM AU MILIEU DE LA FEUILLE

Depuis R. MEURISSE, il est d'usage de demander au sujet de commencer par écrire son nom au milieu de la page. C'est en effet un excellent moyen de centrer le gribouillis par rapport au moi du sujet : d'une part le moi personnel, intime, que représente le prénom ; d'autre part le moi familial, social, que représente le patronyme. Il arrive que le sujet demande lequel de ses deux noms il doit écrire, ou s'il doit écrire les deux. Il convient de lui répondre qu'il est libre de faire ce qui lui plaît.

Chez les très jeunes enfants, incapables encore d'écrire leur nom, on peut donner comme consigne de dessiner au centre de la feuille un petit bonhomme, et on leur dit ensuite : « Ce petit bonhomme, c'est toi ».

2. LES CONSIGNES

MEURISSE a donné des consignes très précises pour l'exécution de son test du gribouillage. Il veut qu'on le commence toujours au même endroit, à deux centimètres au-dessus du nom, et que, de ce point ainsi fixé, on trace le gribouillage durant une minute et demie, sans lever le crayon et sans s'arrêter, Par là, il prétend assurer au test des conditions d'exécution constantes, qui doivent permettre par la suite une facile standardisation.

Nous ne pouvons le suivre en cela. Comme nous le montrerons (à la fin de cet ouvrage, en traitant de la *validité* du test), il faut dans les tests projectifs choisir entre une *technique standard* qui impose à tous les sujets les mêmes règles, ne laissant les différences individuelles se manifester que dans des limites très étroites, mais facilitant par contre les comparaisons statistiques — et *une technique libre*, qui laisse chaque personnalité individuelle s'exprimer dans toute son originalité, nous permettant par là de l'analyser en profondeur. En ce qui nous concerne, nous avons opté pour

cette seconde technique, car il importe bien moins ici de comparer un sujet aux autres (et en particulier au sujets normaux) que de l'apprécier dans son individualité propre et de nous faire saisir les motivations dynamiques profondes de sa conduite ou de ses troubles.

Pour en revenir à la liberté de technique, nous verrons par exemple que beaucoup de sujets limitent leur gribouillis à la zone au-dessous du nom ; d'eux-mêmes, ils partiront donc d'un point sous-jacent au nom et ils seraient gênés par la consigne contraire de MEURISSE. Semblablement, on tire de précieuses indications du temps que met le sujet pour exécuter spontanément son gribouillis ; certains ont très vite fait ; d'autres, au contraire, n'en finissent pas de répéter compulsivement le même tracé ; il serait contraire au déroulement spontané du test, dans un cas comme dans l'autre, d'imposer un temps fixe. De même encore, les levées de crayon et les arrêts en cours de tracé nous en disent long sur les inhibitions du sujet, sur ses ruptures de contact, et la consigne qui les interdit n'est pas bonne.

3. RÉPÉTITION DU TEST

Notre technique comporte la réalisation de *deux gribouillis successifs*. La raison en est que, dans un grand nombre de cas, le sujet hésite devant le caractère inhabituel de l'épreuve à laquelle on le soumet et fournit un gribouillis qui porte la marque d'une forte inhibition. Si on lui fait répéter aussitôt l'épreuve, ou bien il reproduit le même tracé que la première fois, auquel cas on peut conclure à un état d'inhibition habituel ; ou bien il se libère en un tracé plus ample, ce qui nous indique que son inhibition était passagère et très probablement due au caractère inhabituel de l'épreuve.

D'une manière plus générale, le gribouillis est un test qu'on peut recommencer sans inconvénient un grand nombre de fois. Il est même recommandé d'en faire plusieurs, à des intervalles de

temps variés, si l'on veut en tirer des conclusions valables. Il en est à ce point de vue du gribouillis comme du texte écrit. On sait qu'un graphologue avisé ne s'aventure pas à faire le portrait d'un individu sur un document unique, mais demande qu'on lui en soumette plusieurs et de dates différentes, afin d'en dégager les caractères graphiques constants, qui lui permettront d'inférer les traits dominants de la personnalité à l'étude. De la même manière, l'interprète des gribouillis doit faire répéter plusieurs fois l'épreuve, afin de voir si le sujet reproduit chaque fois le même tracé ou si, d'un gribouillis à l'autre, son tracé diffère. Dans le premier cas, on peut être assuré que ce tracé unique correspond à des traits de personnalité constants; dans le second cas, au contraire, on peut inférer que la situation psychologique du sujet varie selon les moments.

Dans une certaine mesure, une personnalité bien équilibrée, capable de s'adapter souplement, présentera des variations dans ses gribouillis successifs suivant les conditions ambiantes. Ces variations ambiantes, il est d'ailleurs possible de les provoquer expérimentalement. Par exemple, en suscitant chez le sujet des sentiments momentanés d'exaltation ou de dépression, on peut obtenir des gribouillis révélateurs de ces états d'humeur particuliers. De la même façon, le gribouillis exécuté après un psychodrame où le sujet a, comme cela arrive souvent, déchargé de fortes pulsions agressives, peut exprimer dans son tracé la libération qui s'est produite. Nous verrons d'ailleurs qu'au cours d'une psychothérapie, il est souvent possible de suivre les progrès accomplis par l'évolution des gribouillis exécutés après chaque séance.

4. CARACTÈRE DYNAMIQUE DU TRACÉ

Comme on l'a vu, le gribouillis n'est pas un dessin, c'est un acte graphique. Aussi la manière dont il est exécuté compte-t-elle autant que le tracé terminal, et il est indispensable d'observer le sujet *pendant qu'il fait* son gribouillis. C'est-à-dire qu'il faudra

noter le point de départ du tracé, sa direction progressive ou régressive, ascendante ou descendante, la zone qu'il recouvre d'abord, et la rapidité de son exécution, tous signes dont nous verrons l'importance pour l'interprétation. Par exemple on considérera, comme ayant une valeur toute particulière, la tendance de certains sujets à repasser sans cesse au même endroit de la feuille, tendance compulsive souvent liée à une fixation morbide en rapport avec la zone en question, comme l'a déjà vu MEURISSE.

5. RÉACTIONS AFFECTIVES

Il faut aussi noter les dispositions affectives du sujet dans le temps où il gribouille.

Les gribouillis amples et vigoureux sont en général exécutés joyeusement, et il est manifeste que le sujet a ici beaucoup de plaisir à extérioriser ses pulsions. Il peut cependant arriver qu'après coup le sujet ait une obscure conscience d'avoir fait quelque chose de « pas convenable » et qu'il jette un regard de honte ou de crainte vers le psychologue.

Les gribouillis inhibés sont en général exécutés avec beaucoup de sérieux et parfois même dans une disposition d'humeur morose.

Une fois le test fait, il convient de consigner aussi l'impression affective produite sur le sujet par sa réalisation. Certains sont joyeux. D'autres, au contraire, expriment leur mécontentement. Soulignons en particulier le malaise que cause fréquemment le gribouillis passant sur le nom; beaucoup de sujets ont honte de ce qu'ils ont fait et déclarent que ce n'est pas bien de gribouiller sur le nom, que c'est sale ou que c'est défendu. On en voit qui, ayant presque effacé leur nom sous leur tracé, en repassent après coup toutes les lettres pour qu'il soit à nouveau lisible.

Il peut être intéressant aussi de faire interpréter le gribouillis par l'exécutant lui -même dans la mesure où celui-ci peut après coup réaliser la signification symbolique de son tracé.

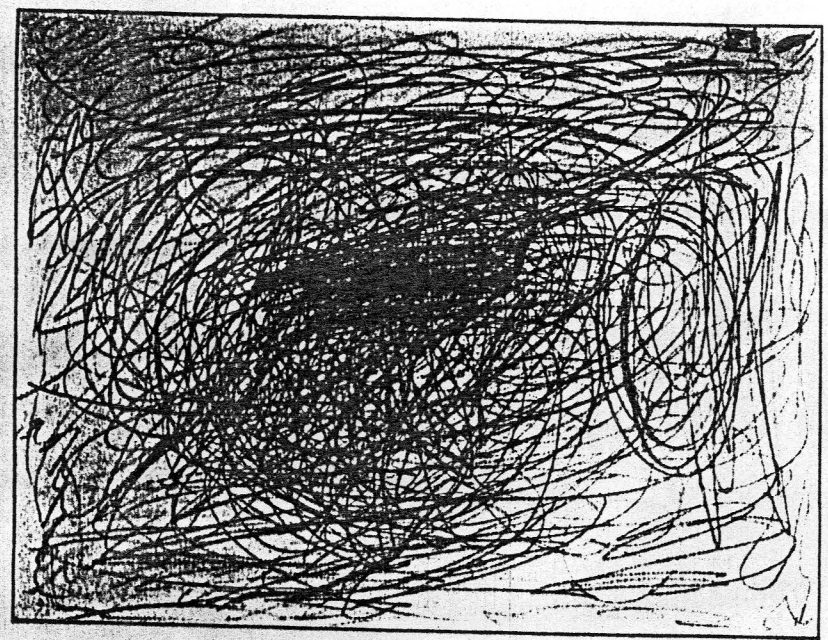

Figure 1. — (L'oiseau envolé se trouve dans le petit rectangle, tout en haut à droite)

Anticipant sur notre chapitre d'interprétation, nous pouvons dire ici qu'il se projette dans les gribouillis beaucoup de pulsions agressives, dont le sujet, par son geste, est capable de prendre conscience. En voici deux exemples.

Le premier est d'un garçon de 11 ans, très jaloux de son frère cadet, mais très fortement contrarié dans son instinct de rivalité par des parents très censurants; il en est devenu bègue; mais il ne bégaie pas au cours des psychodrames quand il peut extérioriser librement ses pulsions agressives. C'est à la suite d'un tel psychodrame qu'il a tracé ce gribouillis intensément agressif, où il efface en particulier son nom (ce dont nous verrons plus tard la signification). Invité à dire ce qu'il pense de son gribouillis, il dit que c'est une explosion, et que « le petit oiseau » s'est sauvé tout en haut, à droite, « où il est bien » (fig. 1).

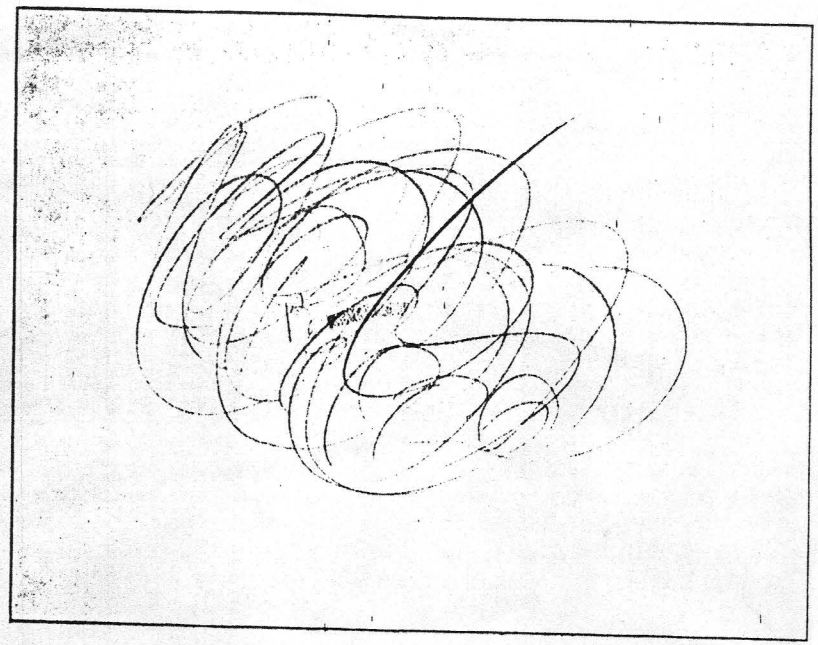

Figure 2. — Gribouillis de névrotique obsessionnel

Le second exemple est d'un homme de 40 ans, atteint de névrose obsessionnelle marquée par des doutes incessants avec rituels et vérifications. On sait que, dans cette névrose, la charge agressive intérieure est forte, mais qu'elle est annihilée par une censure puissante. Cependant, chez notre sujet, la censure cède parfois et laisse s'extérioriser, mais sur le plan idéatif pur, sans tentative de réalisation, des idées meurtrières, notamment à l'égard de son épouse. Invité à faire un gribouillis, le sujet ne s'y prête pas de bonne grâce; il s'exécute cependant et trace assez rapidement les

volutes ci-jointes, pour terminer d'un geste violent qui s'imprime dans le trait épais et noir en direction H-D (fig. 2). Interrogé, il déclare que cela lui fait penser à certains rapports qu'il était obligé de rédiger, que ses collègues expédiaient sans aucun soin, mais que lui s'estimait tenu de faire avec beaucoup de conscience. Il lui arrivait parfois à la fin, impatienté, de griffonner sa feuille et de la déchirer, ce qui l'obligeait bien entendu à recommencer. Nous voyons donc à l'œuvre dans son gribouillis le même processus dynamique qui nous montre la conscience professionnelle incapable de maîtriser tout à fait les pulsions agressives sous-jacentes (1).

Nous verrons au chapitre suivant, à propos du cas du jeune Yves, un autre exemple remarquable où l'interprétation symbolique fournie par le sujet rejoint l'analyse scientifique donnée par nous (fig. 8).

(1) Tous les gribouillis reproduits dans cet ouvrage ont été exécutés dans le format 21 x 27. Ils sont reproduits ici au quart de leur grandeur.

Nous nous sommes vus obligés de masquer le nom du testé s'il ne l'avait déjà fait lui-même en gribouillant; le lecteur comprendra que c'est pour respecter le secret professionnel.

CHAPITRE III

L'ÉVOLUTION DE LA PERSONNALITÉ

PSYCHODYNAMIQUE DU GRIBOUILLIS

I. PRÉ-GRIBOUILLIS ET GRIBOUILLIS VRAIS

De même que l'écriture ne devient expressive de la personnalité du scripteur que quand les difficultés de son apprentissage ont été surmontées et qu'elle est par conséquent devenue automatique, de même le gribouillage n'exprime pas au début ce qu'il exprimera plus tard, quand l'enfant aura acquis la maîtrise de ses gestes.

Il y a donc, chez l'enfant entre 2 et 3 ans, un stade que l'on pourrait appeler *stade du pré-gribouillage :* la main a de la peine à bien tenir le crayon et à garder le contact avec la feuille de papier; le geste procède par à-coups impulsifs. D'autre part, à cet âge, l'expansion vitale est réduite, et cette réduction se traduit par des gestes de faible amplitude.

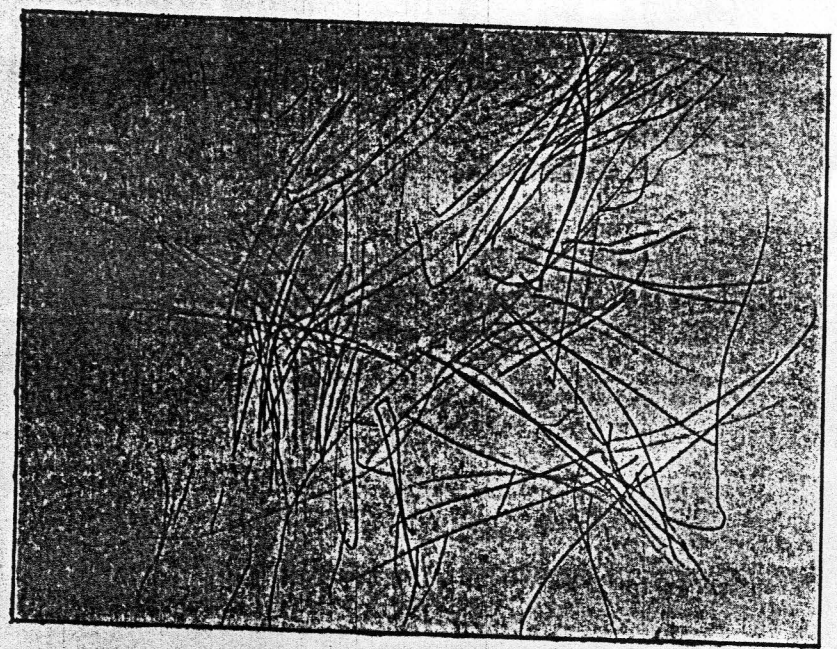

Figure 3. — Pré-gribouillis en flèches

On voit alors deux types de gribouillis :

1°) *Le gribouillis en flèches*, fait de traits courts, lancés dans toutes les directions au hasard des mouvements impulsifs (fig. 3).

2°) *Le gribouillis en ronds*, fait de courbes refermées sur elles-mêmes, répétées de façon monotone en divers points de la feuille (fig. 4).

Une variété de ce deuxième mode consiste en des ronds très petits, imparfaitement tracés, disséminés sur toute l'étendue de la page (fig. 5); elle est assez caractéristique, lorsqu'elle se rencontre à un âge plus avancé, de la déficience mentale des enfants mongoliens.

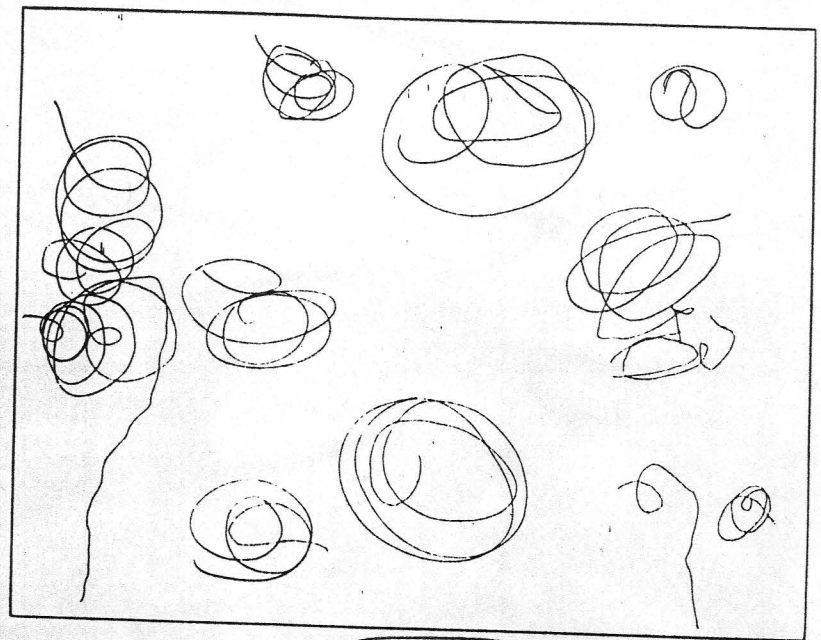

Figure 4. — Pré-gribouillis en ronds

Ces pré-gribouillis ont déjà quelque rapport avec les tendances vitales du caractère. En particulier les gribouillis en flèches expriment de fortes décharges d'agressivité, tandis que les gribouillis en ronds indiquent un caractère doux et conciliant (c'est en particulier le cas des « mongoliens »). D'autre part, l'absence de liaison entre les différentes parties du tracé, tout à fait caractéristique de cet âge, traduit les impulsions soudaines dont l'enfant est traversé, et corrélativement l'absence de liens associatifs tant dans l'action que dans la pensée.

Il faut toutefois, pour que le gribouillis acquière sa pleine signification psychologique, en arriver au stade suivant de l'évolution psycho-motrice, au *stade moteur contrôlé*.

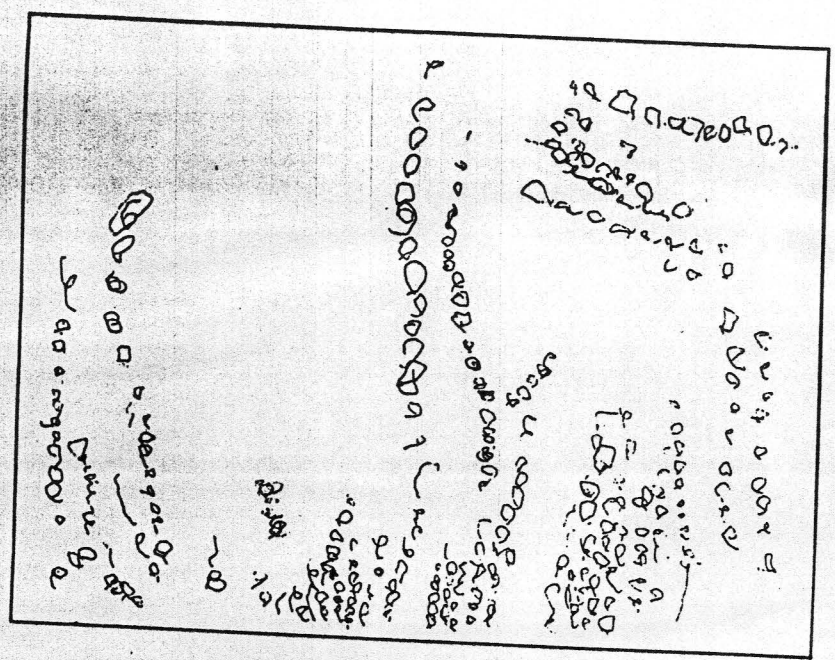

Figure 5. — Gribouillis de mongolien

C'est seulement en effet lorsque l'enfant, d'une part étendant son champ d'action et n'étant plus prisonnier d'un cercle d'expansion réduit, d'autre part ayant acquis une bonne maîtrise de sa motricité, devient capable d'évoluer sans aucune gêne dans l'espace vital de la feuille blanche où il gribouille et de maîtriser son tracé, c'est alors seulement — disons-nous — qu'on peut interpréter toutes les nuances de ce tracé comme *exprimant librement la personnalité*.

Pour une plus grande clarté didactique, nous allons synthétiser dans ce chapitre les notions acquises sur le gribouillis en décrivant d'abord l'évolution de la personnalité de l'enfant et en donnant ensuite pour chacun des stades de cette évolution le gribouillis correspondant.

Dans cette description, nous ferons très largement appel à *la conception psychanalytique*, qui projette une très vive lumière sur le développement psychique de l'enfant et sur les troubles qui s'y produisent.

2. LE STADE SADIQUE-ANAL ET LES GRIBOUILLIS SADIQUE-ANAUX

Une des acquisitions les plus précieuses de la psychanalyse est d'avoir montré comment se constituent *les relations d'un enfant avec les personnes* de son entourage, familial d'abord, social ensuite, en mettant un accent particulier sur la part importante que prend dans l'établissement de ces relations *la vie instinctive-affective*.

La psychologie classique soulignait l'*égoïsme* de l'enfant comme une nécessité vitale liée aux exigences du développement, la préoccupation de l'*autre*, sous le nom d'*altruisme*, ne se manifestant que plus tard comme une sorte de *conquête morale* sur l'égoïsme primitif.

La psychanalyse a vu beaucoup plus profond en montrant que l'évolution dite « morale » est étroitement conditionnée par des facteurs biologiques.

En effet, le petit enfant n'existe au début que « pour soi », et les personnes de son entourage ne sont point considérées par lui comme des « sujets » autonomes, ayant leur existence et leurs besoins propres. Il ne peut les considérer qu'en *fonction* de lui-même, de ses besoins personnels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pour lui que de *simples fonctions de ses besoins*. Il veut tout ; le monde entier lui appartient ; son caprice a force de loi, et il ne se soucie aucunement des désagréments qu'il peut causer à autrui par sa conduite.

Ce premier stade de la vie enfantine est précisément appelé *le stade anobjectal*, du fait que l'enfant n'entretient pas de rapports avec des objets indépendants de lui-même. A ce stade, par

exemple, l'enfant est étroitement uni à sa mère-nourrice, qui est en quelque sorte une partie de lui-même, étant là pour le servir, pour pourvoir à sa subsistance et à sa protection, et n'ayant pour ainsi dire pas d'existence en dehors de cette fonction.

Ce stade anobjectal comporte deux stades différents, successifs dans l'évolution : le *stade oral* et le *stade anal*.

Le *stade oral*, qui recouvre en gros la première année, est celui où prédominent exclusivement les fonctions nutritives. L'avidité y est insatiable, du fait des exigences considérables de la croissance. Les *relations d'objet*, en rapport avec cette avidité orale, sont telles que toute union avec un objet est *vécue et pensée en termes d'incorporation orale*. Tout ce qui est bon est absorbé, et au premier chef le corps de la mère-nourrice, représenté par son lait. Tout ce qui est mauvais est rejeté, recraché. Il n'y a pas de demi-mesure. Pour être accepté, l'objet doit être entièrement bon, c'est-à-dire combler intégralement les désirs de l'enfant. S'il est frustrant, il est le « mauvais objet » contre lequel se déchaîne l'agressivité, sous forme d'humeur grincheuse, de cris, de larmes. Il n'y a pas encore place pour la connaissance de l'objet tel qu'il est, dans sa réalité d'objet tantôt gratifiant et tantôt frustrant. C'est l'ambiance des contes de fée, avec l'opposition très tranchée de la bonne fée et de la méchante sorcière.

Le *stade anal* (entre 1 et 2 ans) est celui où s'établit un début de motricité volontaire (gestes des mains, marche, mastication), et en même temps un début de contrôle des sphincters. C'est de lui-même que l'enfant expulse désormais le pipi et le caca, et il est le maître de faire là et quand il lui plaît, sans se soucier des désagréments que cela peut causer à son entourage. Mais c'est aussi le stade où l'enfant pourra, à la demande de sa maman, faire ses besoins en un temps et en un lieu donnés, en un mot devenir propre. Il dispose par là d'un moyen très efficace de pression sur son entourage, et s'il a quelque raison de se plaindre de la manière dont on s'est comporté jusque là avec lui, il pourra, en restant sale, manifester ouvertement son agressivité. C'est cette possibilité, très fréquente, qui a conduit les psychanalystes à

accoler le mot sadique au mot anal, décrivant ce stade comme *sadique-anal* (1).

Les pulsions du stade sadique-anal, lorsqu'elles persistent plus tard, peuvent, en dehors de leurs manifestations directes, excrémentielles, se manifester aussi par une tendance marquée à la saleté et par un comportement et un vocabulaire ordurier. L'usage très répandu du mot « merde » et des vocables similaires : « je t'enmerde », etc. sont bien entendu dérivés directement de cette impulsivité sadique-anale.

Au cours de ces stades, la vie instinctive prédomine, et lorsqu'elle n'est pas l'objet de censures inhibantes de la part de l'entourage, elle s'extériorise en pulsions violentes. C'est l'âge où les enfants sont gourmands, mordent, se souillent, remuent beaucoup, brisent tout, et tout cela très joyeusement. Ils ne supportent pas qu'on les en empêche et déploient en ce cas toute leur agressivité en une recrudescence de violence et des colères.

Le gribouillis. Quand, à ce stade, on donne à l'enfant une belle feuille blanche et un crayon noir, il va, de son crayon manipulé comme une arme offensive, traiter la page blanche comme il traite son entourage. C'est-à-dire qu'il va librement, impulsivement, extérioriser ses instincts avec toute la fougue de son âge et, comme nous l'avons dit, sans aucun ménagement pour autrui.

Autrui, ici, c'est la page blanche. L'enfant va la maculer de traits nombreux tracés avec violence, allant jusqu'à la chiffonner, la perforer et même la déchirer. Il ne s'arrête que quand la page est entièrement noircie et que la mine du crayon est usée jusqu'au bois. Tel est le *gribouillis sadique-anal*, qui indique tous les traits de caractère de ce stade (fig. 6).

De tels gribouillis sont fréquents, et c'est en les observant à la Consultation Médico-Pédagogique de Nantes que notre élève R. BOISSINOT a élaboré une interprétation du gribouillis sur les

(1) La distinction entre stade oral et stade anal est à vrai dire trop schématique. Il y a, quand la passivité des premiers mois fait place à la motricité active et au pouvoir de mordre, un stade sadique-oral par lequel s'établit une continuité avec le stade anal. Nous verrons un peu plus loin que le gribouillis dit « sadique-anal » caractérise aussi certains enfants fixés au stade sadique-oral.

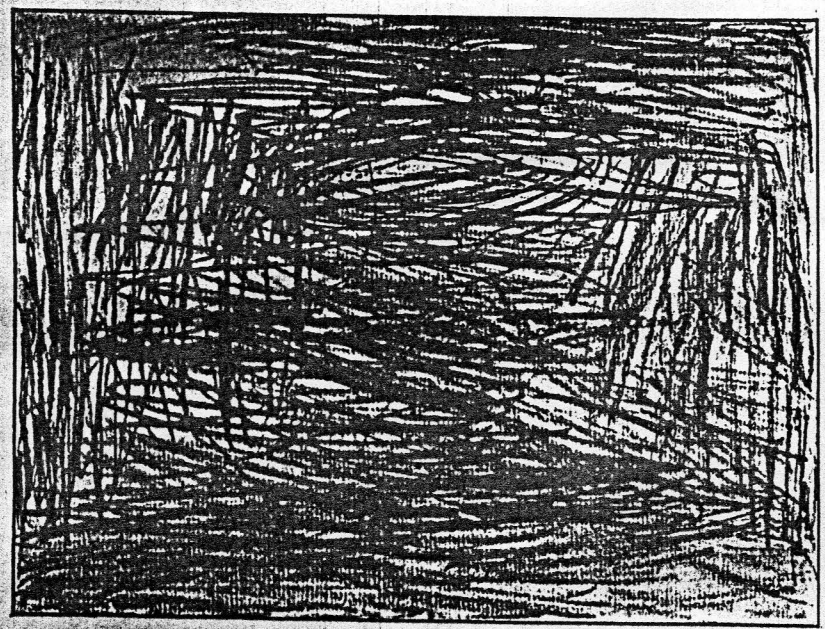

Figure 6. — Type de gribouillis sadique-anal

bases doctrinales de la psychanalyse (1). Selon BOISSINOT, « le gribouillis, dérivé du barbouillage et de la confection des pâtés, s'inscrit dans le registre des activités sadique-anales ». Et il ajoute que ce qui donne au gribouillis sa valeur de test, c'est « qu'il interroge précisément cette phase fertile en conflits, située au seuil de l'Œdipe, à laquelle beaucoup des enfants que nous voyons restent fixés, ou vers laquelle ils ont reflué ».

Un certain nombre des sujets que l'on invite à gribouiller prennent conscience de ce caractère sadique-anal du gribouillis et, pris entre leurs pulsions instinctives et les interdits de leur censure, ils se sentent très mal à l'aise.

(1) R. BOISSINOT. — L'interprétation du gribouillis de l'enfant en fonction des données psychanalytiques. (Communication inédite au Groupement médico-psychologique de Nantes, 1960).

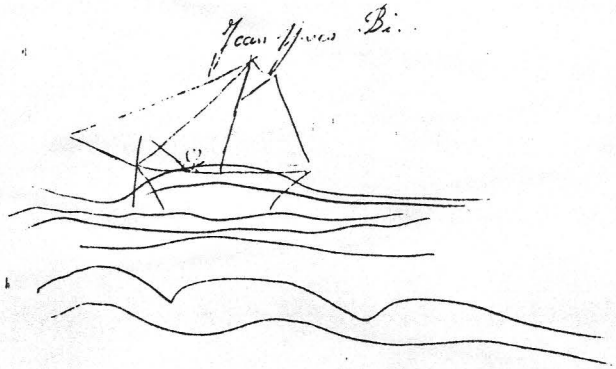

Figure 7. — Observation 1

Observation 1. Nous avons eu ainsi l'exemple d'un garçon de 12 ans, Yves, amené à la Consultation pour des colères et des réactions d'indiscipline à l'école, les unes et les autres sévèrement censurées par un père très autoritaire et même brutal. Invité à gribouiller, il commence par refuser. Puis, sur notre insistance, il dessine un bateau, comme le font souvent en pareil cas les inhibés. Nous obtenons ensuite les quelques vagues très disciplinées qu'on voit dans le bas du dessin, et il faut se faire très pressant pour obtenir qu'une vague passe sur le bateau (fig. 7).

Or, au cours de l'entretien qui a suivi, le garçon nous a déclaré : « Le gribouillis, je n'aime pas ça. On dirait une queue de vache ou d'âne qui trempe dans un seau de peinture... de grosse merde et barbouille tout. »

Puis, inspiré par son commentaire, il nous a fait le second dessin que voici (fig. 8), en disant : « Le maître dessine un âne au tableau. Il s'en va et pendant ce temps l'âne trempe sa queue dans de la grosse merde et barbouille le tableau ». L'âne, c'est lui-même, bien entendu, et le maître contre lequel il extériorise son agressivité sadique-anale, c'est à la fois l'instituteur et le père, les deux autorités auxquelles le garçon s'oppose.

La preuve nous en est apportée par un *psychodrame* sur l'école, dont il dicte le thème en ces termes. Prenant le rôle de

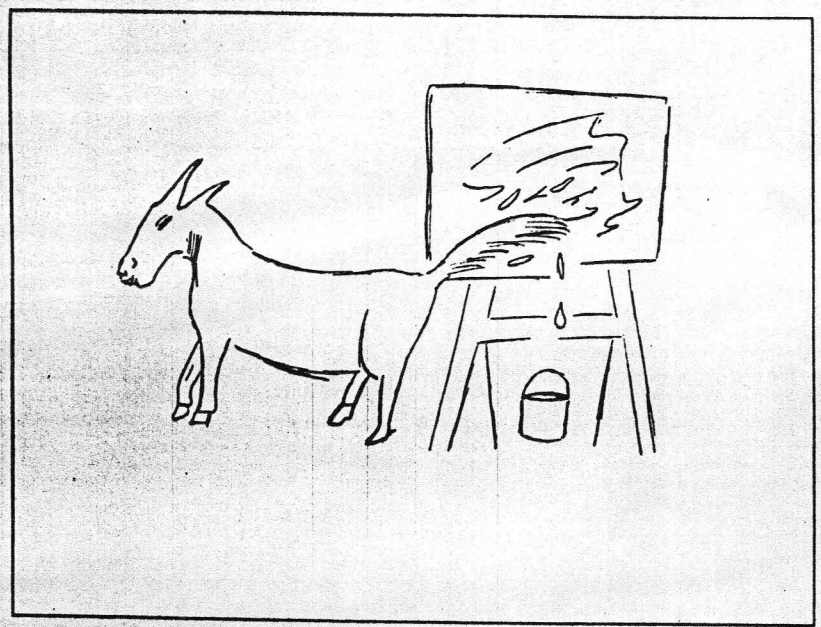

Figure 8. — Le gribouillis de l'âne (Observ. 1)

l'écolier, il dit au maître : « Pour être un bon élève, il faut faire l'école buissonnière, savoir nager à travers la rivière, savoir dénicher des nids, ne pas savoir ses leçons, faire des taches sur ses cahiers et chahuter ». Et, par ce psychodrame, il nous donne un excellent exemple de ce caractère opposant, prenant le contre-pied systématique des disciplines éducatives, que les psychanalystes rapportent à une fixation au stade sadique-anal. Mais cela ne va pas sans un intense conflit intérieur, et le garçon, tout en désirant libérer ses pulsions, se trouve saisi d'angoisse au moment de le faire, d'où son attitude d'abord réticente et pour finir très ambivalente devant le test.

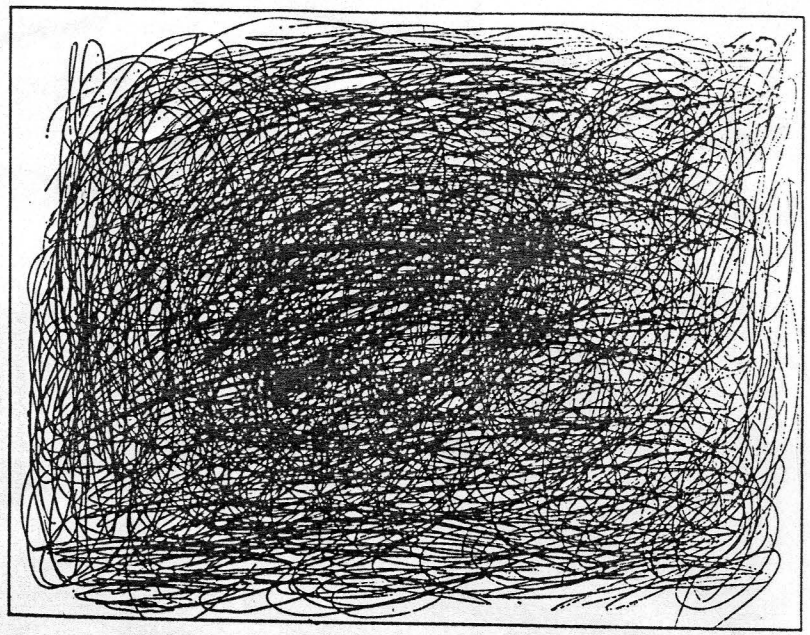

Figure 9. — Gribouillis sadique-anal rond

Appliquant l'hypothèse de travail de BOISSINOT à l'étude des très nombreux gribouillis recueillis à notre Consultation, nous nous sommes bientôt convaincus de sa justesse et, grâce à elle, nous avons pu faire des interprétations fructueuses qui éclairent nos problèmes cliniques.

Nous avons dit que la force de l'expansion vitale, quand elle n'est pas contrariée, s'exprime par un gribouillis très ample, couvrant toute la page et tracé en traits épais fortement appuyés.

Le caractère agressif de ces gribouillis sadique-anaux saute aux yeux dans tous les cas où le tracé abonde en traits acérés se portant dans toutes les directions et s'imprimant vigoureusement dans la feuille au point d'être visibles au dos de celle-ci. En pareil

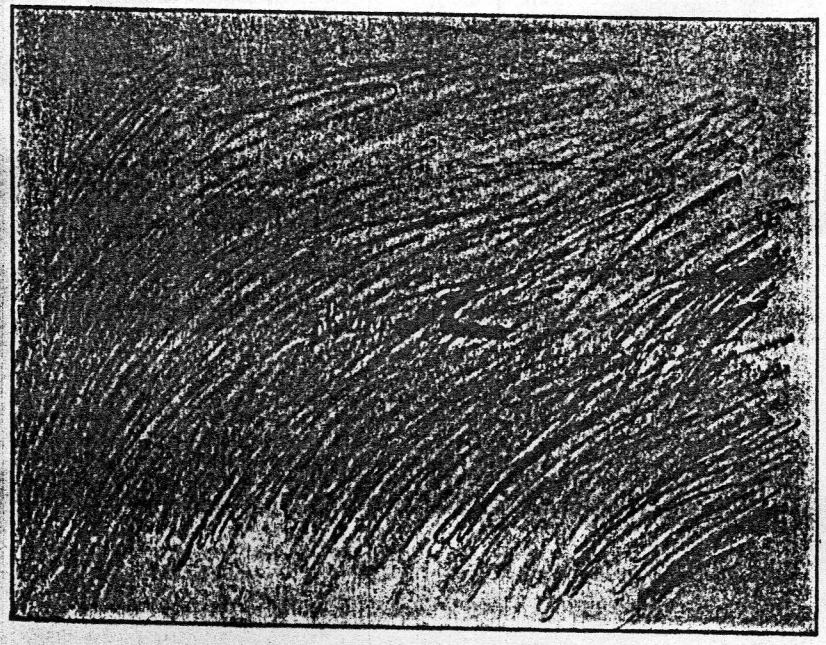

Figure 10. — Gribouillis sadique-anal noir

cas d'ailleurs, lorsqu'on regarde faire le sujet, on perçoit directement ce caractère agressif dans la violence de son geste.

Le plus souvent, l'agressivité s'exprime par des lignes droites et des angles, fait bien connu des graphologues. Cependant, ce n'est pas toujours le cas, et un gribouillis arrondi peut aussi, lorsqu'il est tracé avec beaucoup de vigueur, signifier de fortes pulsions hostiles (fig. 9). Ce mode d'expression se voit avec une certaine fréquence dans le sexe féminin.

Mais il est d'autres cas où l'agressivité est loin d'être aussi évidente. Ici le geste est lent, parcimonieux, dépourvu de toute impétuosité. A voir faire le sujet, on dirait qu'une pénible contrainte l'oblige à noircir patiemment la feuille et sans qu'il paraisse

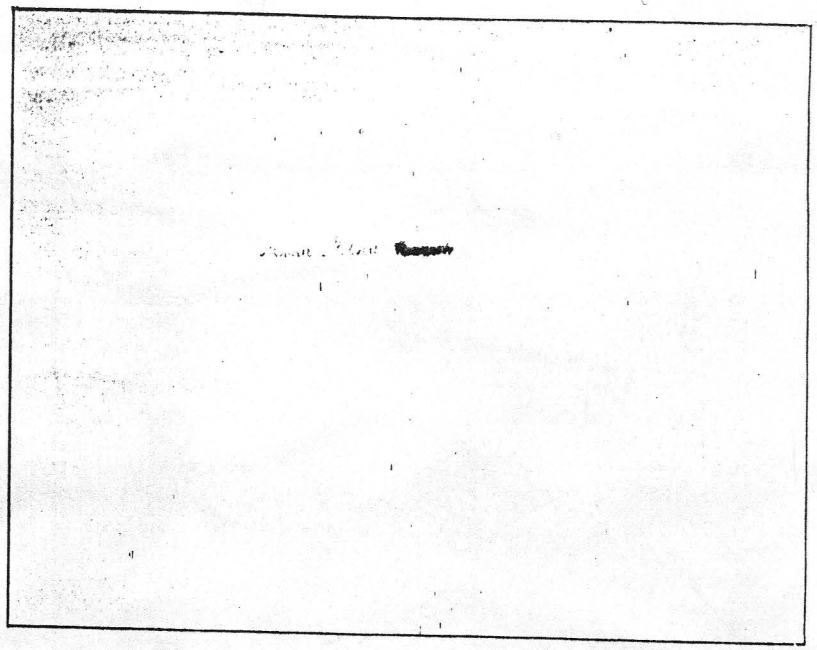

Figure 11. — Gribouillis en estompe

en éprouver aucun plaisir. L'ensemble évoque plutôt le deuil triste que la bataille joyeuse. Et cette impression de tristesse qui saisit l'observateur est conforme à celle qu'on rattache au noircissement dans d'autres tests, par exemple l'arbre de KOCH (fig. 10).

Comment concilier le mode sadique-anal du gribouillis noircissant avec ce caractère triste ? A cette question, nous pouvons répondre en analysant les conflits suscités chez l'enfant par son agressivité. Dans les premiers stades de la vie, l'agressivité est sauvage, sans mesure. Mais les personnes contre qui elle s'exerce, c'est-à-dire les parents, sont beaucoup plus puissantes que l'enfant, de sorte que celui-ci ne peut ressentir de fortes pulsions agressives qu'il n'éprouve tout aussitôt la crainte d'en être puni en vertu de

la loi du talion. En conséquence, à ce stade, l'agressivité entraîne très souvent une réaction dépressive.

Le *gribouillis noir* signifie donc à la fois agressivité sauvage et choc en retour dépressif immédiat.

Selon les dispositions natives propres du sujet, et aussi selon le degré de sévérité des parents, tantôt c'est l'agressivité qui domine et tantôt c'est la dépression. Le premier cas est plus fréquent chez les garçons, de par leur instinct de révolte plus développé; le second est plus fréquent chez les filles, de par leur docilité naturelle.

Le gribouillis exprime ces différences. Quand l'agressivité domine, il est tracé avec exaltation, vigueur, rapidité; et les traits acérés y sont nombreux.

Au contraire, quand la dépression domine, le tracé est fait tristement, sans vigueur (souvent avec la mine du crayon couchée sur le côté) et le résultat est ce que nous appelons *le gribouillis en estompe* (fig. 11).

3. LE STADE OBJECTAL, LA SUBLIMATION, ET LES GRIBOUILLIS DE SUBLIMATION

L'évolution psychique de l'enfant — tant spontanée que sous l'influence de l'éducation — aboutit peu à peu à *la socialisation des instincts*. C'est-à-dire que les pulsions instinctives perdent progressivement leur caractère sauvage, exclusif, égoïste, et que leur assouvissement ne se fait plus sous le seul signe du caprice, au mépris total des exigences d'autrui, mais que désormais le sujet prend en considération l'intérêt propre des personnes qui l'entourent.

Les pulsions instinctives consentent alors à ne se satisfaire que dans des conditions précises et limitées, en accord avec les règles de la vie sociale, règle sauvegardant la liberté et la satisfaction d'autrui. Cette socialisation ou *sublimation* des instincts correspond à la notion morale d'*altruisme* et à l'établissement *des relations d'objet*.

Ce stade dit *objectal* se confond pour les psychanalystes avec la *phase œdipienne* du développement sexuel, phase où l'enfant considère son père et sa mère, non plus comme des fonctions de lui-même, mais comme des êtres autonomes, existants pour eux-mêmes et dont, dans ses rapports avec eux, il ménage désormais l'autonomie.

Gribouillis. Dans le tracé du gribouillis, cette sublimation des instincts se marque de plusieurs façons :

1°) La pulsion vitale n'ayant plus son caractère primitif et brutal, le trait qui l'exprime est *plus délicat*, moins épais et moins noir, s'imprimant avec moins de vigueur dans la page.

2°) La plus grande souplesse des impulsions vitales, leur plus grande facilité d'adaptation s'exprime dans le tracé par *une dominance des courbes* sur les lignes droites.

3°) Corrélativement, *le tracé est continu*, sans rupture, et cela, comme nous le montrerons en parlant de la défense par « isolation », indique un contact constamment maintenu avec l'environnement.

4°) Le tracé est *plus aéré*, c'est-à-dire que le trait ne couvre pas toute la page, mais laisse des zones blanches intactes. Il importe ici de souligner que la page blanche représente l'environnement, et le trait du gribouillis l'impulsion vitale qui imprime sa marque dans cet environnement. Les zones blanches circonscrites par le tracé représentent donc les zones du monde extérieur avec lesquelles l'impulsion vitale entre en rapport, mais en les ménageant, en respectant leur intégrité.

5°) Le tracé du gribouillis de sublimation est *étendu à toute la page* (sans toutefois jamais déborder au dehors). A la différence en effet du *refoulement*, dont nous parlerons plus loin, qui réduit les pulsions en les réprimant et leur barrant tout accès à la conduite, donc qui les supprime quantitativement sans modifier en rien leur nature, la *sublimation* modifie les pulsions elles-mêmes qualitativement, sans affaiblir en rien leur potentiel énergétique et sans réduire leur champ d'expansion.

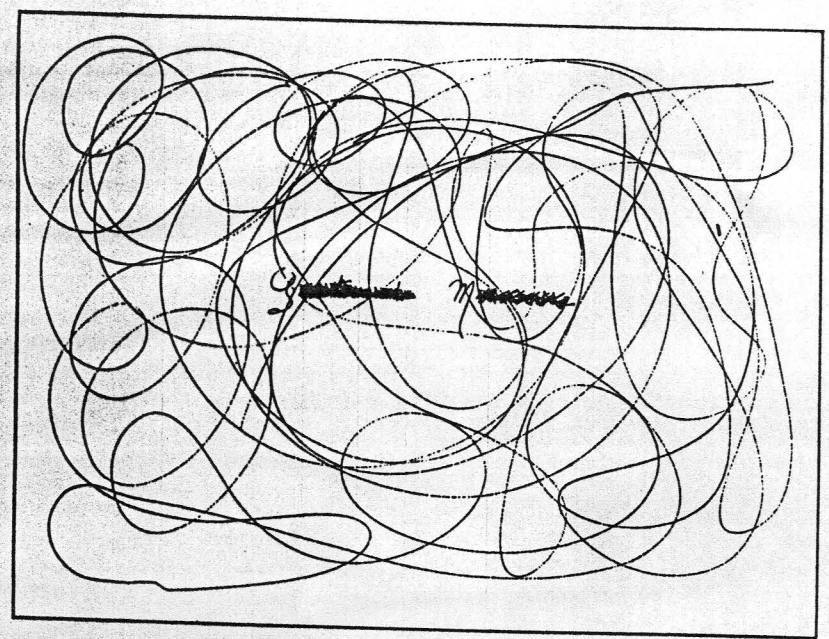

Figure 12. — Gribouillis de sublimation

6°) Enfin le gribouillis de sublimation *passe très librement sur le nom*, mais sans jamais le recouvrir. C'est là le signe que les pulsions ne sont pas en conflit avec le moi, mais sont associées à lui dans un bon compromis d'adaptation (fig. 12).

Le gribouillis de sublimation apparaît d'assez bonne heure (vers 3 ou 4 ans). Il est en effet contemporain du contrôle sphinctérien et de l'obéissance librement consentie à ce que demandent les éducateurs. Mais au début il est incomplet en ce que la page blanche est encore fortement chargée de traits noirs. Ce n'est qu'après la puberté qu'il prendra son aspect définitif, et l'on pourra dire que plus un gribouillis présente dans les mailles de son tracé de zones blanches étendues, meilleure est la sublimation

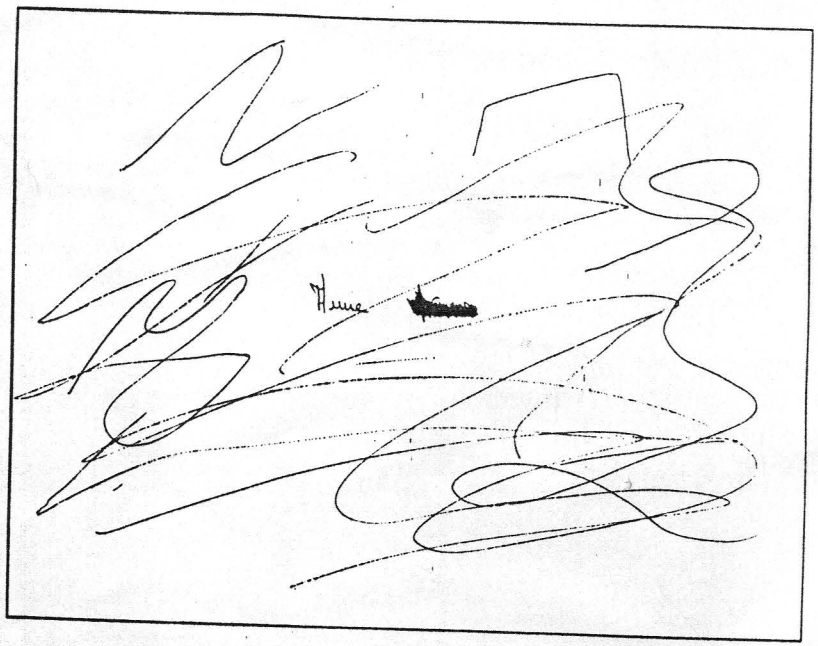

Figure 13. — Gribouillis de formation réactionnelle large

instinctive qu'il exprime. Avec une réserve cependant : c'est qu'il existe un optimum dans la répartition des noirs et des blancs ; au delà de cet optimum, c'est-à-dire quand il y a prédominance excessive des zones blanches, la sublimation est entravée par les forces inhibitrices des instincts, comme nous le verrons en parlant des formations réactionnelles (fig. 13).

4. LE REFOULEMENT ET LES GRIBOUILLIS DE REFOULEMENT

On sait que la condition essentielle d'une bonne sublimation des instincts, c'est l'influence d'une éducation tolérante, bienveillante, en un mot d'une éducation faite dans l'amour et le respect de la personnalité naissante de l'enfant.

Quand, au contraire, les contraintes exercées par les éducateurs sur la vie instinctive de l'enfant sont trop fortes, le heurt qui se produit entre les pulsions instinctives et les interdits parentaux est brutal et bloque chacun des deux antagonistes dans sa position. Il y a violence de part et d'autre. Les pulsions instinctives gardent leur caractère sauvage, sans se socialiser, et le moi, porte-parole des interdits parentaux, manifeste pour les réprimer une sauvagerie égale.

Tantôt les pulsions sont les plus fortes, et le comportement du sujet est alors violent et antisocial. C'est ainsi que chez les enfants dits caractériels, on observe souvent des gribouillis de type sadique-anal agressif.

Tantôt le moi, fort de l'appui parental, parvient à dominer les pulsions, non en les annihilant, car ce serait impossible, mais en *les refoulant dans l'inconscient*. Mais alors la force vitale du sujet se trouve amoindrie, d'une part de toute l'énergie pulsionnelle refoulée, et d'autre part de toute l'énergie que le moi doit dépenser pour maintenir le refoulement.

Le refoulement crée la situation conflictuelle type, en ce sens que la personnalité du sujet est esclave de la lutte constante qu'elle doit mener contre les instincts et n'est plus libre de rayonner sa force dans toute l'étendue de son espace vital.

Gribouillis. Le *gribouillis de refoulement* est essentiellement caractérisé par cette *limitation d'expansion*. Il reste cantonné à une partie de la page, laissant par conséquent de grandes zones en blanc.

Ces zones blanches représentent des parties de l'environnement où les pulsions du sujet ne se manifestent pas. Ce ne sont pas des zones où il n'y a rien, mais, comme nous l'avons exposé à propos du *test du village* (1), des *zones d'interdit*.

Il y a plusieurs variétés de *gribouillis de refoulement* selon la forme du tracé (1°) et selon sa localisation (2°).

1°) Il y a deux modes principaux dans le tracé.

Le premier a le type sadique-anal, c'est-à-dire qu'il macule toute la zone qu'il recouvre sans y laisser aucun blanc.

Nous pouvons conclure ici à un conflit psychique opposant un instinct resté dans l'état de sauvagerie première à une censure refoulante toute extérieure qui s'impose par la violence.

Il arrive en pareil cas qu'il se produise de temps à autre des résurgences de l'instinct refoulé sous la forme de colères ou de conduites perverses, et, en pareil cas, le gribouillis comporte des traits acérés agressifs. Dans d'autres cas, par contre, la contrainte exercée sur l'instinct engendre une tendance dépressive, et le gribouillis est alors du type estompé.

Le second mode comporte un tracé aéré, comme dans la sublimation, mais qui diffère par son peu d'extension. Comme nous le verrons bientôt par l'analyse approfondie que nous en ferons, le moi qui refoule est parvenu ici à s'assurer la domination sur l'instinct refoulé en intensifiant dans le conscient les tendances exactement contraires aux tendances réprimées, et cette domination est si forte qu'elle constitue au sujet une seconde nature. Cela nous explique que ce soit elle qui s'exprime dans le gribouillis, et non la pulsion instinctive première. Par exemple, le sadisme anal est

---

(1) « La signification des zones blanches dans le test du village ». Communication en date du 22 mai 1960 au Groupement d'études du Test du Village. Dans cette étude, nous avons montré que les zones restées vides dans la construction du village sont très souvent des zones d'interdit. Et la preuve en est que quand on interroge le sujet sur ces zones, on apprend que ce sont des zones où les gens du village ne vont pas volontiers, parce que dangereuses : marécages où l'on peut se noyer ; forêts avec bêtes fauves ; landes désertes où l'on est attaqué, etc.

surcompensé par une tendance excessive à la propreté, et c'est celle-ci qui s'objective dans le tracé très épuré du gribouillis.

On dit alors en psychanalyse que le refoulement s'est complété par *les formations réactionnelles du moi*. Remarquons bien qu'ici le conflit n'est plus entre l'instinct et une censure parentale extérieure, mais à *l'intérieur même de la personnalité* entre l'instinct et la censure du moi.

Ces gribouillis de formation réactionnelle, dont nous verrons plus loin la fréquence et l'importance, correspondant à un niveau de maturité plus avancé, apparaissent à un âge plus tardif et s'observent surtout chez l'adulte.

2°) *La localisation* du gribouillis a elle aussi une grande importance. On sait que les graphologues ont beaucoup insisté sur le symbolisme des différentes zones de l'écriture. Pour le gribouillis, en partant du centre de la feuille, nous pouvons diviser l'espace vital en quatre quadrants : les deux du bas (sous le nom) seraient, d'après les règles graphologiques, la zone des instincts, de la matière ; les deux du haut la zone de l'idéal, de l'esprit ; les deux de gauche la zone régressive, vers le passé ; les deux de droite la zone progressive, vers l'avenir.

Il ne nous est pas possible de dire si ce symbolisme est exact pour le gribouillis, car notre collection de tracés, pourtant très abondante, comporte trop peu d'exemples de gribouillis dans le haut, ou à gauche ou à droite pour que nous ayons pu en étudier le symbolisme et en découvrir la signification. En revanche, il est deux zones privilégiées que nous avons pu étudier : la zone centrale où le nom est inscrit, et la zone du bas, sous-jacente au nom.

A. — *Gribouillis central*

Lorsque le gribouillis se cantonne au centre de la feuille, c'est le signe d'un interdit sur l'expansion vitale, cette expansion qui nous permet de rayonner dans le monde qui nous entoure. C'est aussi le signe que toute la force vive est engagée dans un conflit

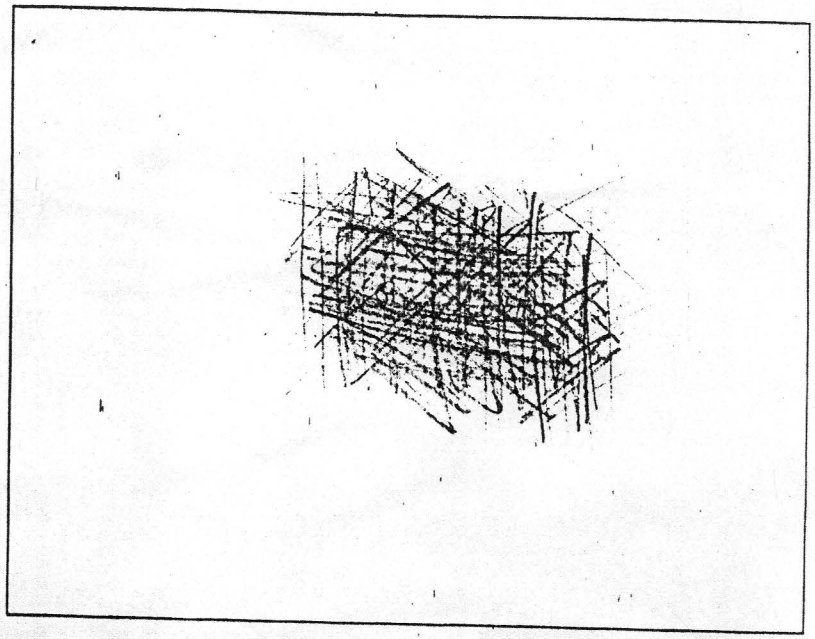

Figure 14. — Gribouillis de refoulement

entre le soi et le moi (ou le sur-moi) et, de ce fait, n'est plus disponible pour l'action extérieure.

Selon le type de son tracé, ce gribouillis central revêt deux formes différentes :

1°) *Le gribouillis d'effacement*, qui est de type sadique-anal, et où le nom se trouve recouvert par la grosse tache noire du tracé.

Au début de nos recherches, nous avions pensé que cet effacement du nom indiquait une agressivité dirigée contre soi, c'est-à-dire une tendance dépressive, une annihilation de la personnalité. Mais cela n'est vrai qu'en partie. En fait, ce gribouillis exprime un *conflit intérieur* violent entre deux instances de la personnalité : d'une part les pulsions instinctives du Soi représentées par le tracé ; d'autre part le nom, représentant le moi de l'enfant, le moi

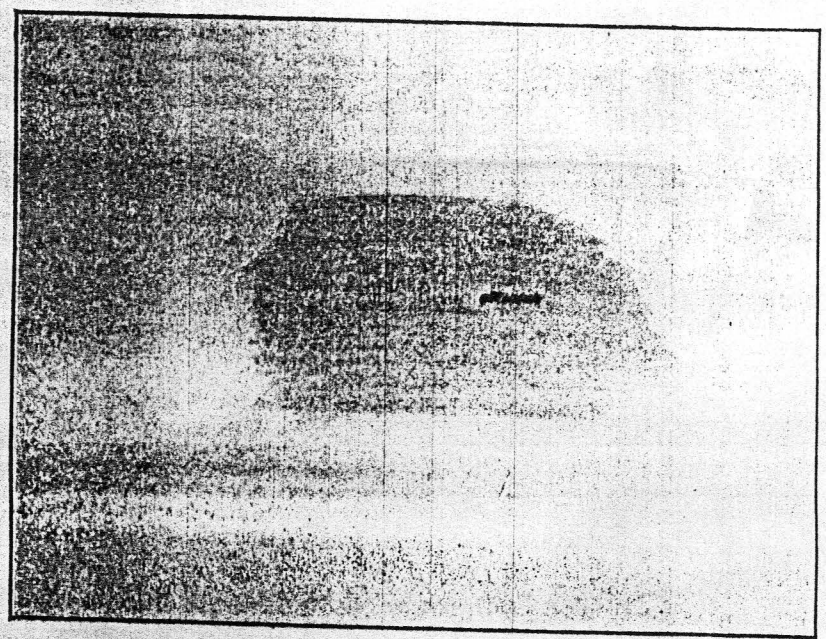

Figure 15. — Gribouillis de refoulement en estompe

qui, ayant introjecté les censures parentales, constitue la partie socialisée de la personnalité. En bref, dans ce conflit, ce sont les instincts sauvages du sujet qui s'attaquent à son idéal du moi.

Mais comme nous l'avons dit plus haut, cette agressivité entraîne, par la loi du talion, la crainte d'être attaqué à son tour par les parents. On sait que c'est là un thème fréquent et que, chez l'enfant, les décharges d'agressivité comportent presque toujours un choc en retour de culpabilité dépressive. La proportion d'agressivité et de culpabilité est variable selon les cas et s'objective dans le tracé du gribouillis, comme nous l'avons dit.

Il est des gribouillis d'effacement de tracé très agressif, qui signifient un instinct en opposition violente avec les contraintes

éducatives (fig. 14). Par contre, il en est qui sont en estompe, et ici, le sentiment dépressif domine jusqu'à faire disparaître parfois du tableau clinique l'agressivité primitive (fig. 15).

Mais ce qui importe surtout, c'est que le champ limité du gribouillis révèle ici que les forces vives du sujet sont toutes entièrement engagées dans le conflit. Le sujet « colle » à son milieu familial dans une relation agressive-dépressive dont il ne peut se dégager, et sa pensée en est constamment obsédée. Cliniquement, les sujets qui font ce gribouillis d'effacement se présentent comme des inhibés, d'humeur grincheuse, manquant de confiance en eux-mêmes, avec des réactions épisodiques de colère contre les parents, suivies d'ordinaire de chocs en retour dépressifs. En dehors de la maison, ce sont des sujets effacés, timides, de peu d'initiative et de médiocre efficience scolaire, même quand leur intelligence est bonne (cf. ch. 5).

2°) Le gribouillis central de formation réactionnelle diffère du précédent en ce que le tracé ne passe pas sur le nom, mais reste à une certaine distance. Nous ne le décrivons pas ici, réservant son étude au paragraphe suivant.

B. — *Gribouillis sous le nom*

Nous devons critiquer ici l'interprétation du symbolisme de l'espace donnée par les graphologues, qui font de la zone du bas le domaine de la matière et des instincts. Notre conception du dynamisme vital nous conduit différemment à considérer que cette zone est celle non pas d'un instinct quelconque, mais de l'instinct de conservation, la zone des besoins vitaux essentiels, autrement dit la *zone maternelle*, à la condition de comprendre ici qu'il s'agit de la *mère-nourricière* et non de la mère épouse du père, celle qui est objet de convoitise d'amour pour le garçon et de rivalité pour la fille. Par contre la zone au-dessus du nom est zone d'expansion, la zone de l'élan et du progrès en avant, c'est-à-dire la *zone paternelle*, dans la mesure où le père est, pour le garçon comme pour

la fille, le facteur décisif dans le détachement de l'enfant du giron maternel protecteur.

Quand le gribouillis reste cantonné à la zone sous-jacente au nom, la partie sus-jacente restant blanche, il faut considérer que cette zone blanche représente un domaine interdit. Assurément on peut imaginer qu'en cas d'épuisement physiologique, à la suite d'un choc ou d'une maladie, le sujet se réfugie dans un milieu de protection et se refuse à tout effort d'expansion parce qu'il n'en a pas la force. Nous verrons au Livre II que tous les sujets atteints *d'asthénie* font ce gribouillis sous le nom.

Toutefois, dans beaucoup de cas, cette asthénie est la conséquence, non d'un épuisement, mais d'un *conflit psychique*.

Ainsi, quand la *situation œdipienne* fait de la mère, non plus la nourricière et la protectrice des premières années, mais pour le garçon un objet d'amour à conquérir et pour la fille une rivale à égaler; quand elle fait du père l'élément progressif qui attire l'enfant hors de l'étroite protection maternelle, le garçon par compétition, la fille par séduction, il est fréquent qu'il y ait conflit, parce que l'enfant, ayant abordé cette compétition œdipienne, se révèle incapable de l'assumer. Alors le conflit psychique a pour effet de produire une *régression pré-œdipienne*. La relation avec le père disparaît, plus ou moins frappée d'interdit, tant pour le garçon que pour la fille. Et la relation avec la mère perd son caractère œdipien pour redevenir, aussi bien pour le garçon que pour la fille, la relation d'étroite protection du maternage nourricier.

Telle est la raison pour laquelle nous appelons ce tracé sous le nom : *le gribouillis de fixation maternelle*.

Nous pensons qu'il indique toujours *un état névrotique*. Il s'observe presque constamment chez les sujets atteints d'*asthénie*, nous l'avons vu. Il est aussi très fréquent chez les sujets atteints de *névrose de doute et de scrupule* et, à ce titre, il se rencontre couramment dans la clientèle adulte des consultations psychiatriques (cf. Livre II, chap. 3 et 4).

Dans l'interprétation d'un tel gribouillis, il convient bien entendu de s'attacher aussi à la forme du tracé.

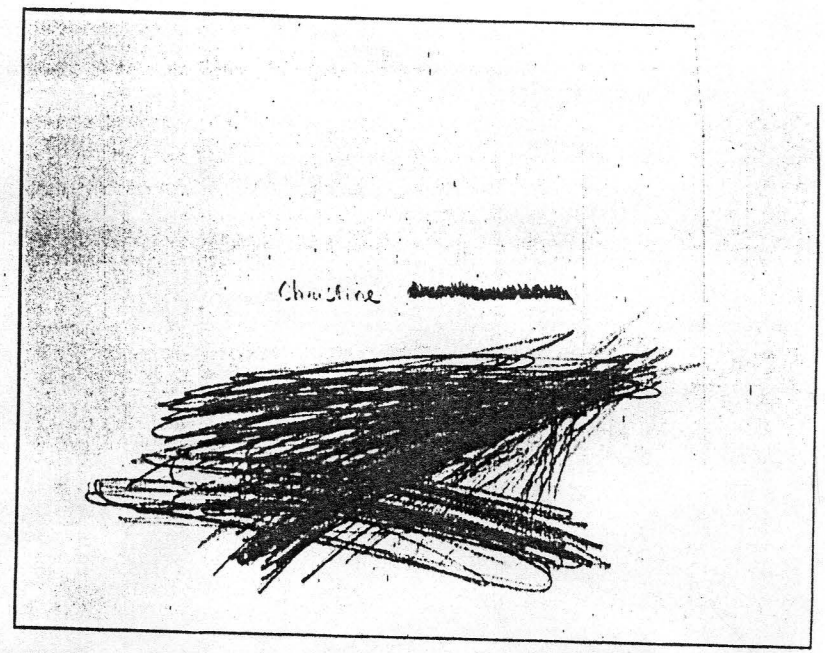

Figure 16. — Gribouillis agressif dans la zone maternelle

Quand le gribouillis est compact, formé de traits épais et denses et même parfois traversé de flèches acérées, on peut en déduire que les relations du sujet avec sa mère, quoique de dépendance étroite ou à cause de cette dépendance même, sont fortement chargées d'agressivité (fig. 16).

Dans d'autres cas, le trait est noir et assez dense, mais de forme arrondie. Nous sommes encore ici au stade des pulsions anales, mais avec un mode de comportement plus féminin, plus doux, plus passif (fig. 17).

A l'inverse, et cela est fréquent aussi, le tracé se compose de quelques lignes timides séparées les unes des autres et la signification en est différente, comme nous le verrons plus loin en étudiant les gribouillis de formation réactionnelle.

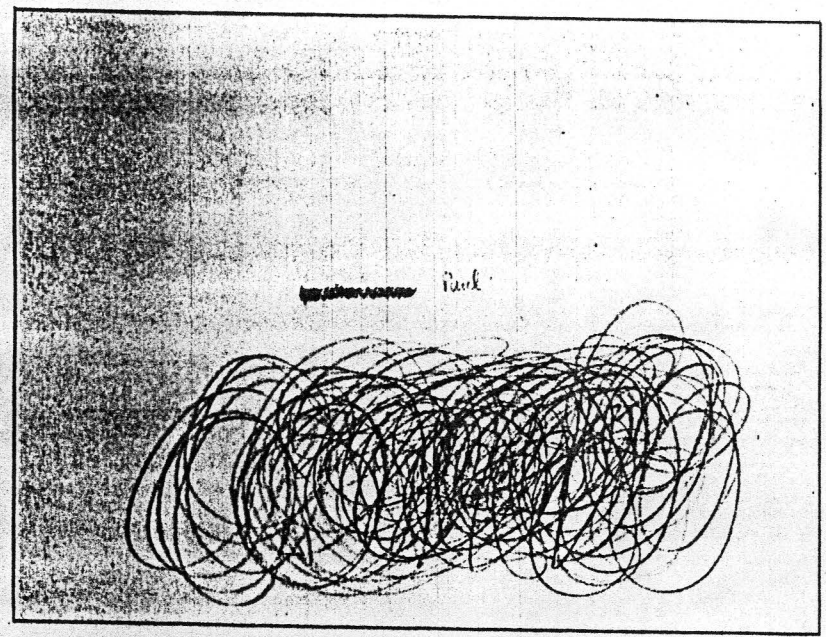

Figure 17. — Gribouillis dans la zone maternelle chez un névrosé du doute et du scrupule (cf. Obs. 24)

5. LES FORMATIONS RÉACTIONNELLES DU MOI ET LES GRIBOUILLIS DE FORMATION RÉACTIONNELLE

Nous venons de voir que, dans le cas de conflit entre les pulsions instinctives et le moi, aboutissant au refoulement, pour assurer plus complètement et de manière plus durable ce refoulement, le moi développe dans le conscient les tendances exactement contraires aux tendances réprimées. A l'indiscipline des instincts, il substitue la rigueur de la règle; au désordre, l'ordre; à la saleté, une propreté méticuleuse; au caprice et à la fantaisie, une conscience scrupuleuse du devoir; à l'indépendance, la dépendance et la soumission; à l'agressivité, une retenue et une douceur extrêmes.

C'est ce qu'on appelle, nous l'avons dit, *les formations réactionnelles du moi.*

Il y a plusieurs degrés dans ces formations réactionnelles.

A un *degré modéré,* elles appartiennent à l'évolution instinctive-affective normale, car comme l'homme ne peut sublimer entièrement ses instincts, il est obligé d'en refouler une partie et de développer dans le secteur psychique correspondant les formations réactionnelles contraires. Pour en donner un exemple, l'acquisition des habitudes de propreté, si contraire aux goûts naturels de l'enfant, nécessite un *certain* refoulement du plaisir d'être sale.

Il convient de remarquer que ces formations réactionnelles, n'affectant qu'un secteur limité, laissent place à une certaine spontanéité et n'entravent pas la liberté du sujet.

On voit la nécessité de ces formations réactionnelles quand on considère l'évolution qui se produit à l'âge scolaire — *évolution du gribouillis à l'écriture* — lorsqu'on invite l'enfant à transformer ses gribouillis en lettres et en mots, lettres et mots qu'on lui fait un devoir de tracer sur des lignes avec régularité, exigeant de lui par surcroît des cahiers sans taches et aux pages non écornées.

Remarquons d'ailleurs que ce que l'enfant, dans cette évolution, perd en liberté de spontanéité, il le regagne en maîtrise psycho-motrice et en accès à la pensée rationnelle.

A un *degré beaucoup plus accusé*, les formations réactionnelles sont pathologiques. C'est qu'alors il n'y a plus de place pour la sublimation, donc pour la liberté, et toute l'activité est sous une contrainte rigide. Pour reprendre le même exemple que ci-dessus, au goût de la saleté se substituent ici, non une propreté bien adaptée, mais des « manies » de propreté qui sont contraires à une bonne adaptation.

Gribouillis. Ces différences s'objectivent dans le gribouillis. Ce qui est très remarquable ici, c'est que le tracé du gribouillis n'exprime plus tant les pulsions instinctives que la force des tendances réactionnelles qui s'y sont substituées, comme nous l'avons dit déjà.

Or, la consigne même du gribouillis, par laquelle on invite le sujet à se laisser aller, *est une consigne de liberté instinctive.* Quand un sujet est sous la domination rigide de ses formations réactionnelles, il est dans l'incapacité d'obéir à cette consigne de laisser-aller, et très souvent, à l'invitation qui lui en est faite, il répond qu'il ne peut pas, qu'il ne saura pas gribouiller (1). Si l'on insiste, il arrive qu'il se mette, contrairement à la consigne, à écrire des séries de lettres ou de chiffres (fig. 18). Tout se passe comme si un maître d'école sévère était derrière lui, avec sa férule, et se préparait à châtier sévèrement tout écart avec la ligne droite et toute lettre mal formée (ce que le dictionnaire définit précisément comme gribouillis : une écriture informe, illisible).

On est alors obligé de lui rappeler derechef la consigne du test : ne pas écrire. Mais souvent le sujet ne parviendra pas à se soustraire à la hantise de la page de cahier, et le mieux qu'il réussira à faire, ce sera de tracer des lignes horizontales parallèles, rappelant plus ou moins des lignes d'écriture (fig. 19).

Enfin, dans quelques cas, le sujet produit au lieu et place du gribouillis un dessin décoratif tracé symétriquement (fig. 20).

Les gribouillis de formation réactionnelle ont les caractères suivants :

(1) R. MEURISSE fait très justement remarquer que, « pour certains, la liberté d'action effraie plus que la contrainte ».

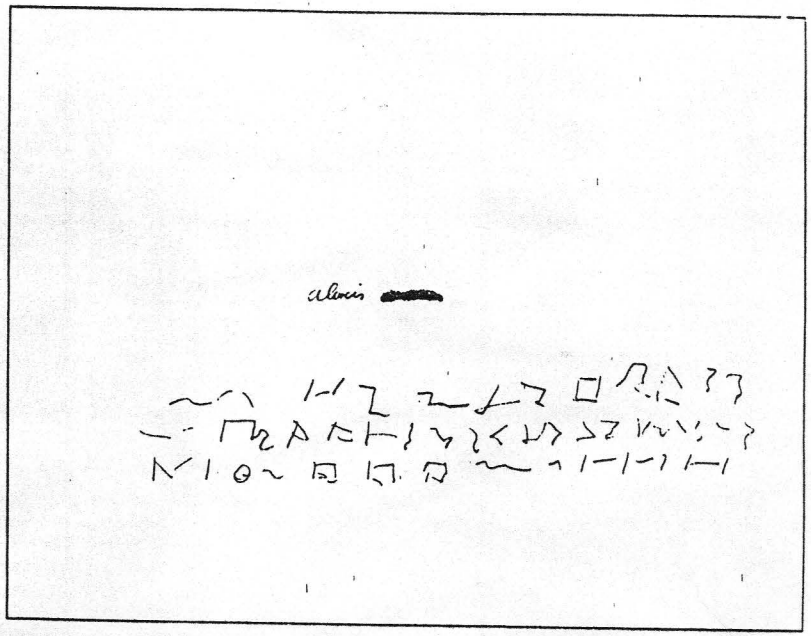

Figure 18. — Gribouillis simulant des lettres

1. — Comme les gribouillis de sublimation, ils sont *aérés*, ménageant dans leur tracé d'importantes zones blanches, plus importantes ici que dans le tracé de sublimation, et d'autre part souvent localisés à une zone limitée de la feuille.

2. — Alors que dans le gribouillis de sublimation le tracé est *libre* et parcourt la feuille dans toutes les directions, exprimant la liberté instinctive, dans le gribouillis de formation réactionnelle le tracé est *régulier, unidirectionnel.*

3. — Le mouvement de ce gribouillis est *de peu d'ampleur*, retenu, comme si un frein constant s'opposait à la libération du geste tendre ou agressif. Qu'il s'agisse de volutes arrondies ou de tracés en flèche, toujours le tracé est court et revient vers son point de départ pour repartir à nouveau.

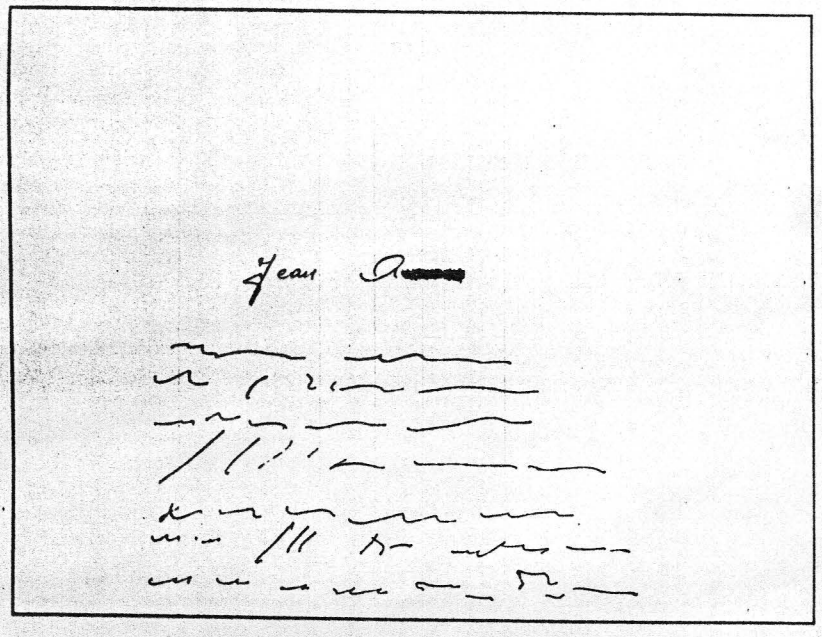

Figure 19. — Gribouillis réactionnel en lignes parallèles

4. — La *ligne droite* y est beaucoup plus fréquente que la courbe. Remarquons à ce propos avec KLAGES que *la courbe est le mouvement naturel de la vie;* que *la ligne droite,* par contre, *est toujours le résultat d'une inhibition de ce mouvement naturel.* Rien dans la nature ne suit une ligne tout à fait droite : ni le tronc de l'arbre, ni le cours de la rivière, ni le chemin de campagne que tracent d'eux-mêmes les pas des habitants. La ligne droite, c'est toujours l'œuvre artificielle de l'homme technicien qui édifie des poteaux télégraphiques, des canaux et des autostrades.

Lorsque *la ligne droite est tracée avec ampleur et violence,* elle exprime une rupture brutale avec le mouvement naturel de la vie; et, par exemple, dans un gribouillis, la présence de flèches acérées, terminées par un brusque arrêt en harpon, ou par un

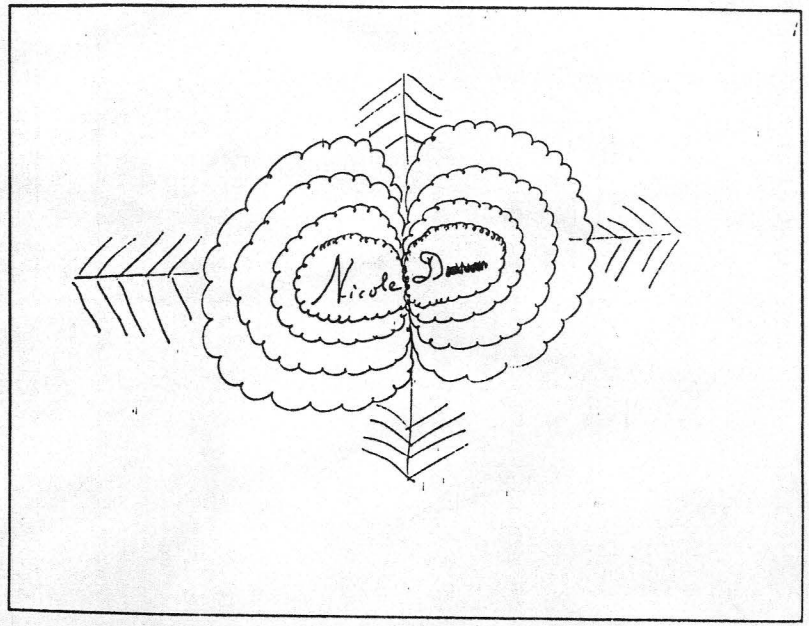

Figure 20. — Gribouillis réactionnel avec symétrie décorative

angle vif avec retour en arrière, signifie qu'une tension excessive, résultat probable d'une inhibition de l'expansion vitale, se décharge soudainement en agressivité.

Mais la ligne droite n'est pas toujours le résultat d'une décharge instinctive. *Lorsqu'elle est tracée avec retenue,* en traits à la fois peu amples et peu appuyés, elle acquiert une toute autre signification. Elle représente ici encore une rupture avec le mouvement naturel de la vie, mais une rupture voulue, intellectualisée. Si, à l'extérieur, la ligne droite exprime la domination de l'homme sur la nature qui l'entoure, semblablement, à l'intérieur même de la personnalité, *la ligne droite (la règle) exprime la domination du moi sur les instincts.* La règle se substituant à la liberté instinctive s'exprime donc dans le gribouillis par *la ligne droite.*

5. — La règle a encore un autre effet dans le gribouillis : c'est la *reproduction rythmique* du même mouvement, le sujet répétant sans fin le style de son tracé initial de même que, dans la vie, au lieu de se laisser aller à son impulsion du moment, il observe un plan fait d'avance et reproduit rituellement les mêmes gestes.

6. — Enfin, notons que les gribouillis de formation réactionnelle, contrairement aux gribouillis de sublimation, *ne passent jamais sur le nom,* ce qui veut dire que tout conflit agressif avec l'instance parentale est interdit.

Nous avons dit qu'il existe deux types de formations réactionnelles et que le second seul, déterminant une grande rigidité du moi, est pathologique.

On peut en faire le diagnostic par le gribouillis.

1. — Les *formations réactionnelles* qu'on peut appeler *normales,* en ce qu'elles laissent une certaine liberté, donnent des gribouillis qui s'apparentent aux gribouillis de sublimation, en ce qu'ils recouvrent un champ étendu et sont tracés avec une certaine liberté. Ce qui les caractérise surtout, c'est la répétition rythmique du même motif, signe, comme on l'a vu, que la discipline de la règle s'est substituée à l'indiscipline des instincts. En voici un exemple chez une jeune femme dotée d'une assez grande finesse de sensibilité et d'intelligence, très ouverte au monde et bien adaptée, d'un caractère cependant discipliné et scrupuleux (fig. 21).

2. — Les *formations réactionnelles pathologiques* indiquant au contraire qu'un conflit très anxiogène a surgi au début entre les pulsions et la censure, nécessitant l'intervention du refoulement et la surcompensation des pulsions interdites par des tendances contraires.

Ici le gribouillis a un champ réduit qui est la signature même du refoulement, et la forme très disciplinée du tracé indique la force avec laquelle les formations réactionnelles se sont substituées comme une seconde nature à la nature première toute de spontanéité.

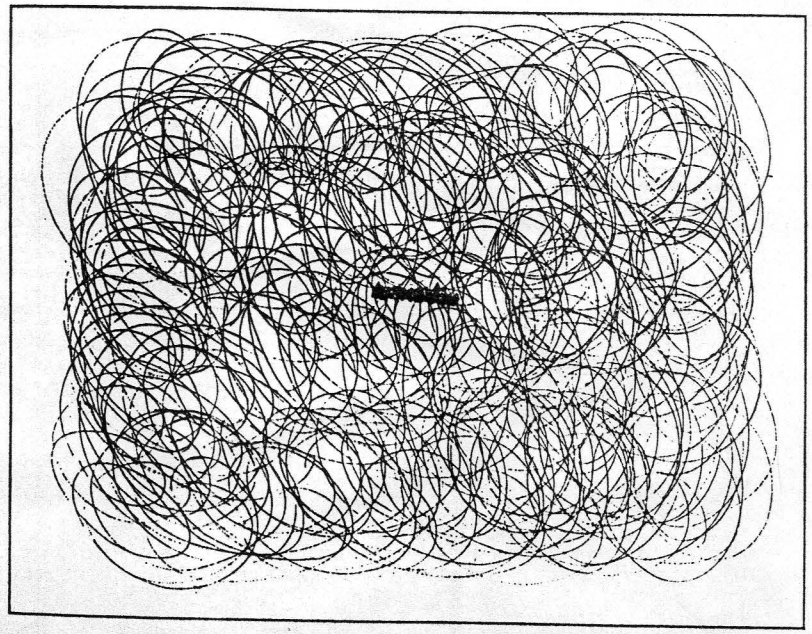

Figure 21. — Gribouillis de formation réactionnelle normale

Quelques types de *gribouillis réactionnels* méritent une mention particulière, de par leur fréquence.

1. — *Le gribouillis central* offre, nous l'avons vu déjà, cette caractéristique de ne pas passer sur le nom, mais de rester à une certaine distance, sous la forme d'un cadre rectangulaire, ovale ou en volutes régulières. Le tracé en est par ailleurs très simplifié, très épuré sous la forme d'une simple ligne.

On peut en déduire que tout contact érotique ou agressif avec l'instance parentale introjectée dans le moi est l'objet d'un fort interdit. Interdit double en ce que, d'une part, le tracé est léger, ornemental, dénué de flèches, et que, d'autre part, il se tient à distance du nom.

On peut conclure ici que l'angoisse provoquée par les pulsions dans leur conflit avec la censure du moi est particulièrement forte et a suscité un refoulement intense. Il se peut par conséquent que les pulsions ne se manifestent pas du tout dans la conduite du sujet, ni l'angoisse. Mais elles sont bien entendu sous-jacentes, et le sujet ne peut leur échapper qu'en évitant tout ce qui peut les susciter.

On voit ainsi des sujets de naturel anxieux ne trouver de calme qu'en évitant leur problème intérieur et en se jetant à corps perdu dans l'action extérieure. En pareil cas, le gribouillis peut avoir une certaine ampleur comme dans la figure ci-jointe (fig. 22).

Observation 2. Le cas de la fig. 23 est très différent. C'est le gribouillis d'un homme de 30 ans, entourant à petite distance le nom d'un trait léger. Un tel tracé indique un interdit extrême sur les pulsions vitales. D'une part tout conflit avec l'instance parentale est exclu. D'autre part est interdite aussi toute expansion vers le milieu extérieur. Cela correspond bien à la situation clinique de ce jeune homme qui, atteint d'une forme grave de névrose d'angoise, en est arrivé à ne plus pouvoir sortir de sa maison (agoraphobie) et à ne pouvoir vivre sans angoisse que dans la compagnie constante de sa mère à qui l'unissent les liens d'une tendresse toute enfantine.

2. — *Le gribouillis de fixation maternelle,* nous l'avons vu, peut aussi se présenter avec le caractère des formations réactionnelles. Très souvent alors, il affecte un tracé régulier en lignes onduleuses superposées (fig. 19).

Observation 3. En voici un exemple très caractérisé chez une jeune femme de 30 ans (fig. 24) qui, bien que mariée, a inscrit son nom de jeune fille. Elle n'a d'ailleurs pas réussi son mariage et veut divorcer. Elle est complètement frigide, ce qui est un signe fréquent d'interdit œdipien. Elle est par ailleurs très fixée à sa mère, mais dans une relation négative, son agressivité de fillette s'étant exprimée par les formations réactionnelles de l'anorexie mentale, réaction anorexique qu'elle a reproduit d'ailleurs récemment en réponse au conflit de mariage et qui l'a amenée à un état d'asthénie et d'amaigrissement extrêmes.

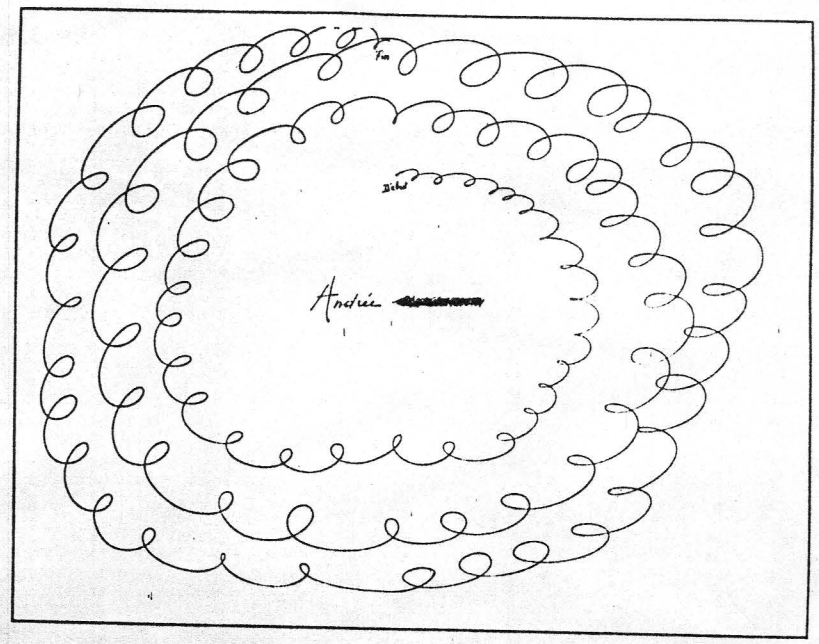

Figure 22. — Gribouillis de formation réactionnelle chez une anxieuse (Observ. 32)

Disons pour compléter cet exposé qu'il n'y a pas une différence radicale entre ces deux types de gribouillis encadrant le nom de près ou sous le nom. Ils correspondent tous les deux à une fixation prégénitale. On peut simplement envisager que le gribouillis en cadre représente un timide essai pour s'introduire dans la zone d'expansion, immédiatement suivi d'ailleurs d'un retour du tracé dans la zone du bas.

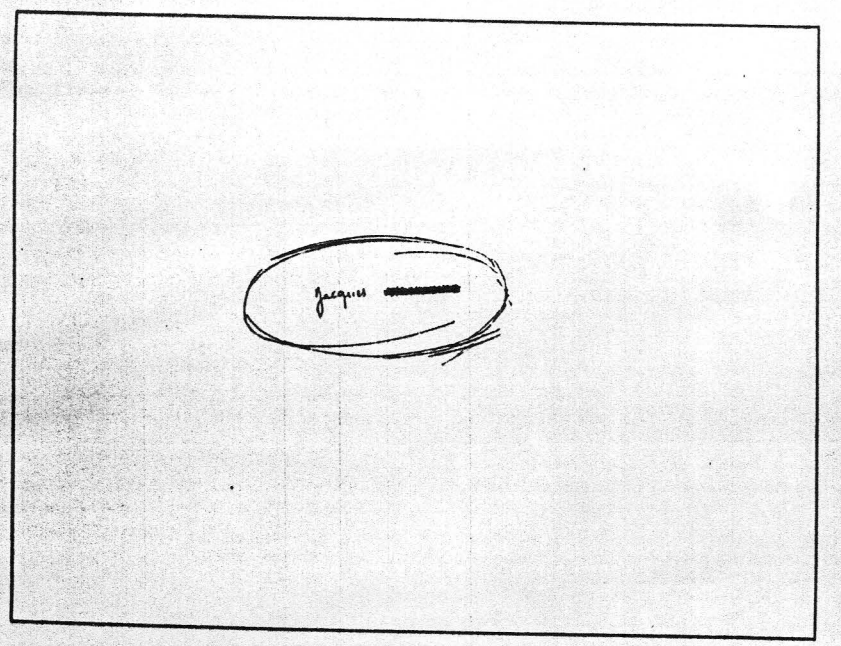

Figure 23. — Gribouillis central d'inhibition chez un agoraphobe (Observ. 37)

Résurgence du refoulé. On doit savoir que le refoulement, même quand il est complété par des formations réactionnelles, n'est pas toujours suffisant à empêcher la résurgence des pulsions interdites. Chez le jeune enfant en particulier, la censure parentale n'est pas toujours parfaitement introjectée, et les formations réactionnelles ont alors un caractère quelque peu artificiel de plaquage; c'est-à-dire que, dans certaines conditions favorables au défoulement, elles vont céder. Lorsqu'on fait répéter le gribouillis à des moments différents, on peut assister à cette résurgence, un gribouillis de libération succédant à un gribouillis de formation réactionnelle.

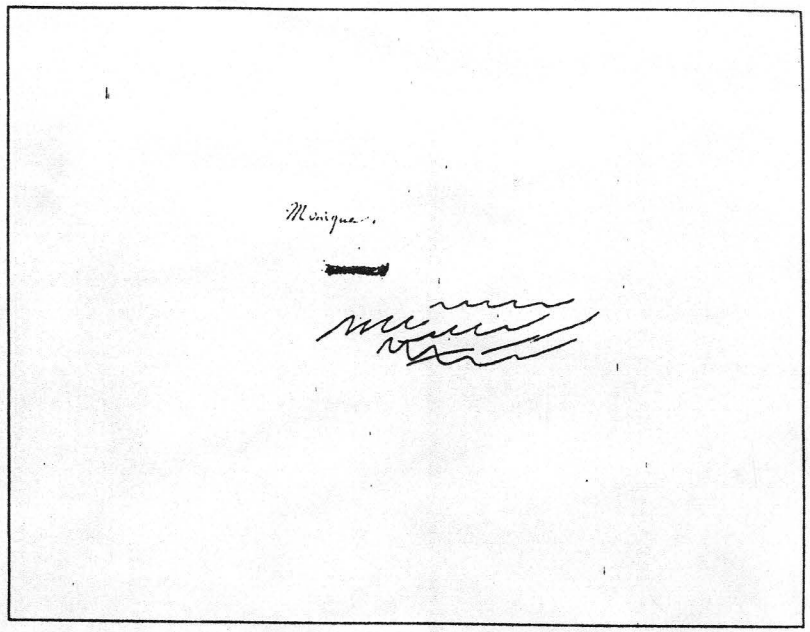

Figure 24. — Gribouillis de fixation maternelle et de formation réactionnelle (Observ. 3)

Observation 4. Il se peut même que cela se produise dans le cours même d'un tracé. Voici par exemple le cas d'un bon gros garçon de 7 ans, plein de vitalité, mais fortement dominé par une mère castratrice. Invité à gribouiller, il est mal à l'aise et demande une règle. Comme nous n'en avons pas, il s'en fabrique une lui-même en pliant en huit une feuille de papier, dont il se servira pour tracer méticuleusement et sans joie le bateau qu'on voit ici, avec son drapeau rigide. Peu satisfait de ce résultat, nous lui demandons de dessiner des vagues; il doit alors abandonner sa règle et laisser aller son crayon, mais c'est pour ne tracer que quelques ondulations timides. Alors nous l'excitons en lui suggé-

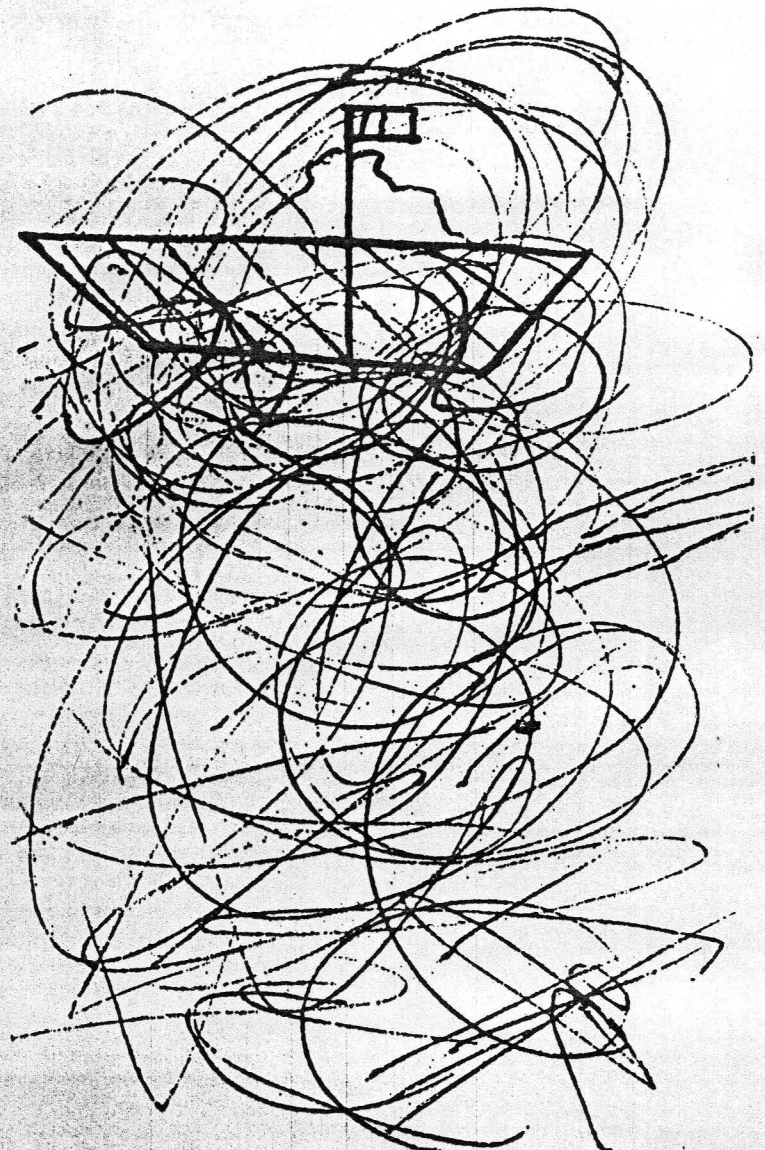

Figure 25 — (Observation 4)

rant que le vent souffle, et nous obtenons le gribouillis beaucoup plus spontané qu'on voit ici noyer sous ses traits rageurs le bateau initial (fig. 25). Soulignons la joie explosive avec laquelle l'enfant a fait cela. Nous avons donc dans un même dessin, et l'expression des formations réactionnelles de ce jeune garçon, et l'expression de sa surabondance vitale, déchargée en agressivité (page 56).

6. LA RELATION A DISTANCE ET LES GRIBOUILLIS D'ISOLATION

Nous avons vu l'importance qui s'attache à l'établissement progressif des *relations d'objet*. Faisons remarquer à ce propos que les deux instincts fondamentaux : la sexualité et l'agressivité, supposent un contact assez intime avec l'objet. Lorsque ces instincts se subliment, la relation amoureuse et la relation agressive, épurées, peuvent se maintenir, quoique sur un mode différent où la considération de l'autre entre en jeu pour diminuer la violence du contact.

Mais quand la sublimation n'est pas possible, que les instincts sont refoulés, le moi, pour se prémunir contre le retour des pulsions considérées comme dangereuses, développe, nous l'avons vu, des formations réactionnelles. En même temps, il supprime la proximité en établissant des relations à distance avec les objets. Pour en donner un exemple, disons que la misogynie de certains hommes, qui ne veulent avoir aucun rapport avec l'autre sexe, traduit souvent leur trop grande faiblesse devant les tentations sensuelles.

Généralisant, on peut dire que chaque fois qu'un contact pourrait être dangereux, parce qu'il réveille des pulsions que le moi a condamnées, la défense par refoulement aboutit à une rupture complète de contact, par le mécanisme primitif du tout ou rien.

Ce mécanisme de rupture de contact est surtout important dans la *névrose obsessionnelle*, particulièrement sous sa forme de névrose de doute et de scrupule. Il y prend souvent une forme spéciale qu'on appelle *l'isolation* : le refoulement ne porte pas ici sur les contenus intellectuels, de sorte que le sujet garde une excellente mémoire de tout ce qui lui advient ; il porte uniquement sur les contenus affectifs, qui se trouvent par là isolés. Il en résulte un mode de pensée froide, détachée des affects, qui est par certains côtés favorable à la pensée rationnelle et scientifique, mais au prix d'un véritable barrage de toute la vie affective.

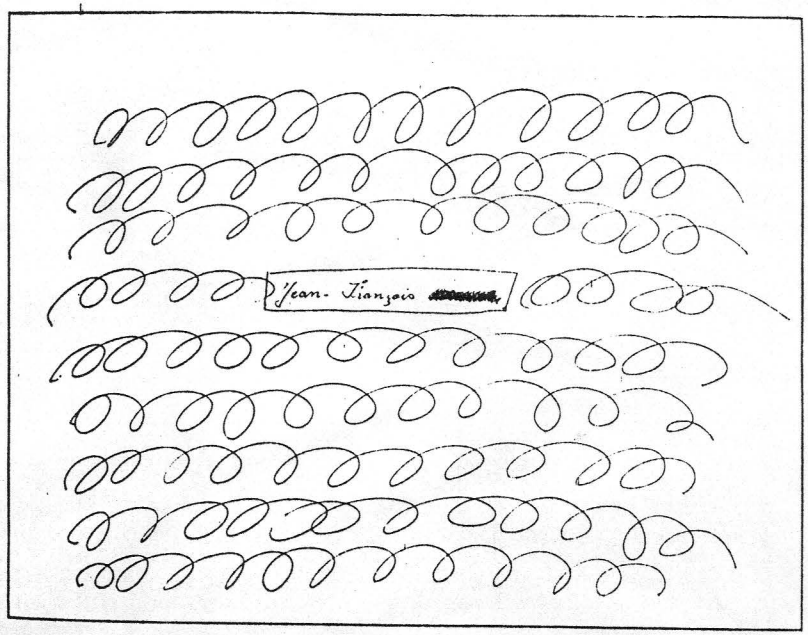

Figure 26. — Gribouillis d'isolation (en lignes d'écriture)

Cette isolation s'objective très bien dans *les gribouillis d'isolation*, qui présentent deux traits essentiels :

1°) Le tracé se développe sans que les lignes se coupent les unes les autres, ou à tout le moins les points de jonction sont beaucoup plus rares que dans le gribouillis de sublimation. Par exemple, il est fréquent que de tels gribouillis se présentent en lignes horizontales superposées, ne se touchant pas, comme des lignes d'écriture (cf. fig. 26).

2°) Alors que, dans le gribouillis de sublimation, le tracé est continu, exprimant une relation constamment maintenue entre les pulsions instinctives et le milieu environnant, dans le gribouillis

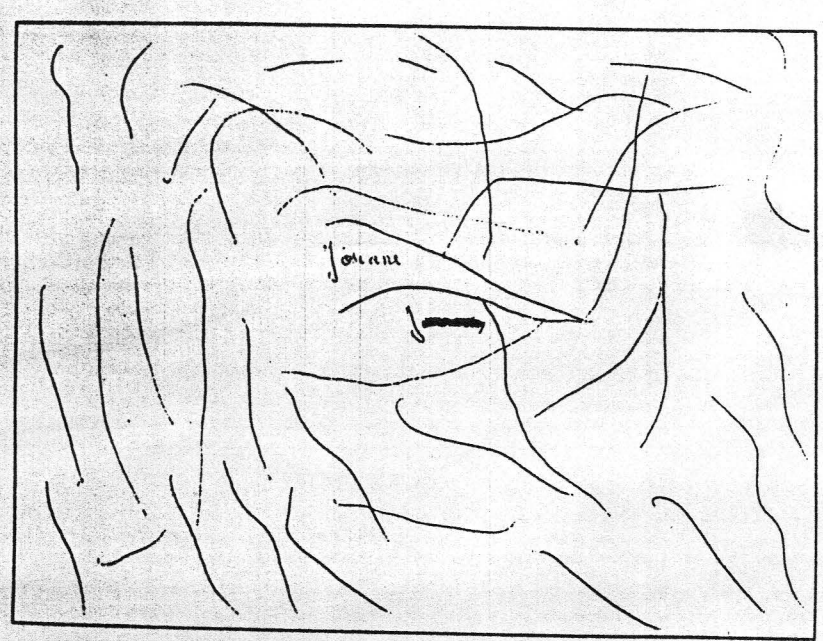

Figure 27. — Gribouillis d'isolation

d'isolation il y a de fréquentes ruptures de continuité, le crayon se relevant pour reprendre son trait un peu plus loin ou dans une autre zone de la feuille (fig. 27).

3. — *Le gribouillis d'isolation et le nom.* Une variété particulière est le gribouillis séparé du nom par une zone blanche importante, soit que le tracé s'arrête de lui-même à une certaine distance du nom, soit que le sujet ait délibérément entouré son nom d'un cadre protecteur de forme variable, rectangle, ovoïde, ou feston d'arcades (fig. 28 et 29).

La première idée qui vient à l'esprit, c'est que le tracé d'un cadre est destiné à mettre le nom en valeur. Mais c'est là une conception statique qui ne rend pas un compte exact du caractère

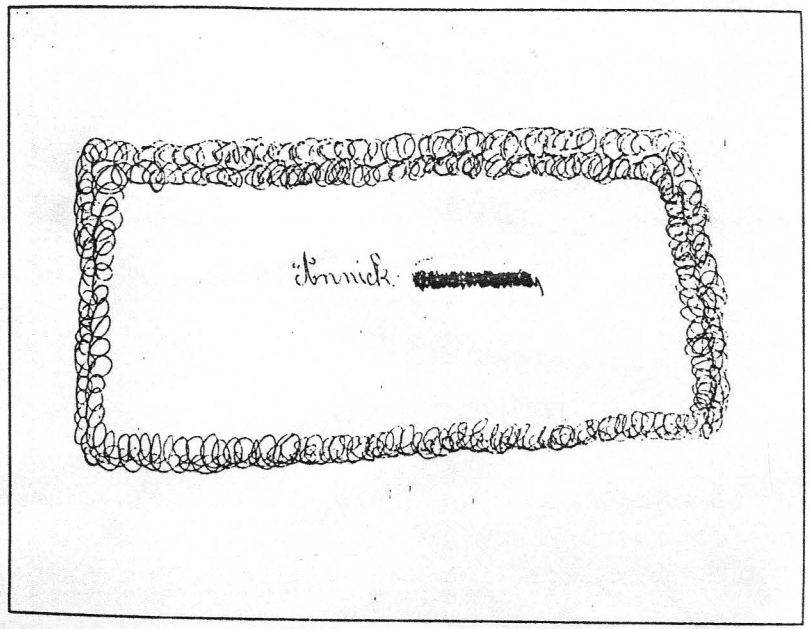

Figure 28. — Gribouillis avec isolation du nom

dynamique du gribouillis. N'oublions pas que le gribouillis n'est pas un dessin, que la page où l'on gribouille ne doit pas être considérée comme une planche décorative, mais comme *le lieu d'un conflit*.

Quand le sujet trace *un cadre* à quelque distance de son nom, ménageant autour de celui-ci un espace blanc, on pense de prime abord à l'encadrement d'un portrait, pour le faire ressortir. Cette idée est exacte, mais à la condition de l'approfondir dans un sens dynamique. Toute zone blanche, nous l'avons souligné, est une zone interdite, où les pulsions instinctives n'ont pas le droit de se manifester. Le gribouillis en cadre est de ce fait comparable à une formation d'assaillants qui veulent attaquer le château-fort du

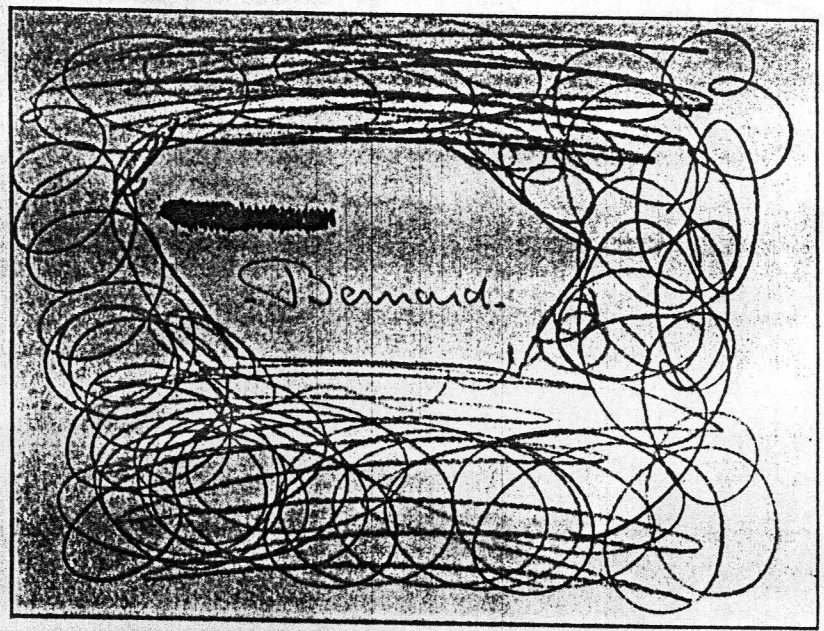

Figure 29. — Gribouillis avec isolation du nom

roi (le nom), mais en sont tenus éloignés par le tir de barrage des soldats (la défense du moi).

Plus généralement, on peut dire que, le gribouillis représentant la force instinctive qui, si on la laisse libre, submergera sous ses pulsions agressives et érotiques le moi (et l'instance parentale que ce moi représente), de ce moi émane alors une contre-force qui tient les pulsions à distance. La zone blanche autour du nom est le lieu de cette contre-force : son existence nous révèle que le moi du sujet refoule les pulsions instinctives et éprouverait de l'angoisse par leur trop grande proximité; donc, tant qu'il peut les dominer et les tenir à distance, il se sent en sécurité.

Poursuivant notre comparaison, nous pouvons dire que la distance à laquelle se tiennent les assaillants est fonction de l'intensité du tir de barrage de la défense. Pareillement, plus le gribouillis en cadre se trouve à distance du nom, plus il faut considérer que la défense du moi est forte, que plus vigoureuse a été par conséquent la lutte qu'elle a eu à mener contre les pulsions.

La même règle est bien entendu toujours applicable; c'est que le caractère normal ou pathologique d'un gribouillis dépend de l'âge du sujet. Les formations réactionnelles, on le sait, se développent avec l'âge, et bien des traits qui les caractérisent apparaissent naturels chez l'adulte, même lorsqu'ils donnent à la personnalité une certaine rigidité. Par contre, lorsqu'on les observe chez un enfant jeune, on peut conclure à un déséquilibre, avec blocage de la spontanéité vitale, et il peut être indiqué d'instituer une psychothérapie.

Dans la mesure toutefois où le gribouillis d'un adulte indique des formations réactionnelles très prononcées, on est autorisé à porter le diagnostic de névrose. Et davantage encore quand il y a isolation, car c'est un mécanisme franchement pathologique.

LIVRE II

APPLICATIONS CLINIQUES DU TEST DU GRIBOUILLIS

CHAPITRE I

LE DIAGNOSTIC DE LA PERSONNALITÉ

Nous avons souligné au début de cet ouvrage que, manifestation première du graphisme enfantin, le gribouillis peut être interprété selon les règles de l'analyse graphologique, et qu'on peut de cette façon en déduire certains traits de la personnalité du sujet.

Mais nous avons insisté aussi sur le fait que le caractère original du gribouillis requiert une méthode d'interprétation particulière, visant essentiellement à comprendre le tracé du gribouillis dans son *dynamisme profond*.

La page où le sujet est invité à gribouiller représente, nous l'avons vu, *l'espace vital* offert à son expansion. Dans cet espace vital, la consigne qui lui est donnée l'invite à se déployer librement, à extérioriser librement ses pulsions instinctives.

Tout à fait librement ? Non pas, car si le sujet est limité extérieurement par les dimensions de la feuille où il gribouille, il est bien plus encore *limité intérieurement* par les censures qui s'opposent à ses pulsions.

La page où l'on gribouille est donc le théâtre d'un conflit : *le conflit intérieur de la défense du moi aux prises avec les pulsions instinctives.*

Ajoutons que la consigne donnée par R. MEURISSE d'écrire son nom au milieu de la page renforce encore cette situation de conflit, car, dans cette technique, le conflit intérieur se projette non seulement dans le tracé du gribouillis, mais encore *dans les rapports du gribouillis avec le nom.*

En effet, en écrivant son nom, le sujet commence par donner droit de cité dans l'espace vital de la page à son moi civilisé, au moi discipliné par les contraintes éducatives, à ce moi qui représente par conséquent les idéaux et les interdits parentaux. Comme nous l'avons dit déjà, le prénom, c'est l'intimité, c'est la relation avec la mère; le nom de famille, c'est la relation avec le père, avec la société.

Quand le sujet a écrit son nom au milieu de la page, on l'invite à donner libre cours à ses pulsions vitales. On met donc les deux forces en présence, et la manière dont le sujet, en gribouillant, se comporte vis-à-vis de son nom est très révélatrice de la nature des rapports qu'entretiennent dans sa personnalité le moi et les instincts.

I. LA PERSONNALITÉ AFFECTIVE

On peut déduire de la forme particulière du gribouillis certaines tendances affectives essentielles.

1. — *Expansion - inhibition.* L'ampleur du gribouillis est une bonne mesure de l'expansion vitale du sujet.. Les sujets expansifs, dotés de beaucoup d'activité et de sociabilité, ayant des contacts affectifs larges avec beaucoup de personnes, suivant volontiers la pente de leurs impulsions, curieux de beaucoup de choses et désireux d'échanges nombreux avec leur milieu, ont des gribouillis qui couvrent toute la page.

Au contraire, les sujets repliés sur eux-mêmes, étroitement électifs dans leurs affections, peu expansifs, très retenus, entretenant peu d'échanges avec leur entourage, ont des gribouillis peu étendus.

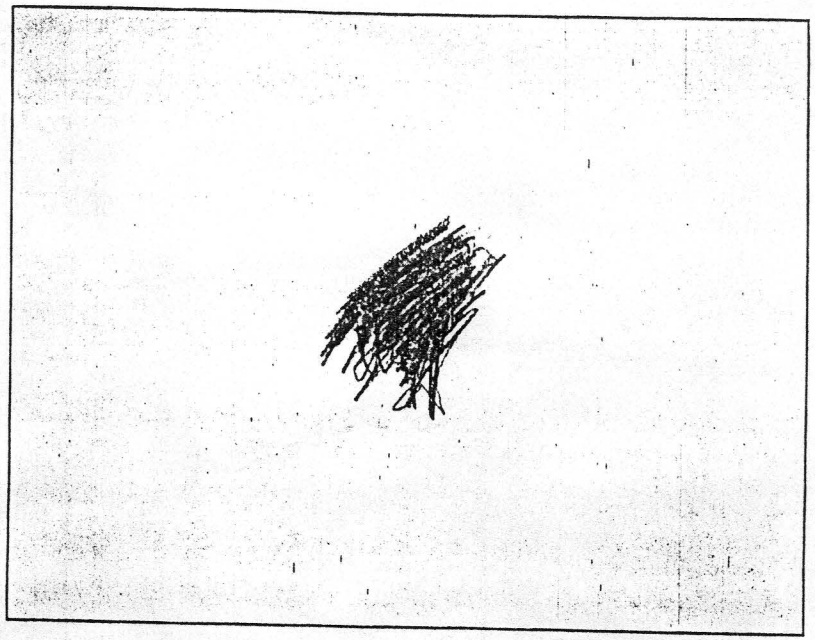

Figure 30. — Gribouillis d'inhibition

Les premiers sont euphoriques, audacieux; ils ont beaucoup de confiance en eux-mêmes et d'optimisme. Les seconds sont au contraire timides, douteurs d'eux-mêmes et mal à l'aise dans la vie.

Quand le gribouillis est très fortement réduit, on peut parler d'*inhibition*, et il s'agit là, comme nous le verrons, d'un trouble pathologique dont il importe de rechercher la cause (fig. 30).

2. — *Le dynamisme vital.* La force d'une personnalité, sa capacité d'agir sur le milieu et de réaliser ce qu'il y a en elle, est fonction du dynamisme vital des pulsions. Chez les tempéraments actifs et chez les passionnés, le dynamisme vital puissant se traduit par une grande volonté. Chez les inactifs et chez les sentimentaux au contraire, la volonté d'action est faible.

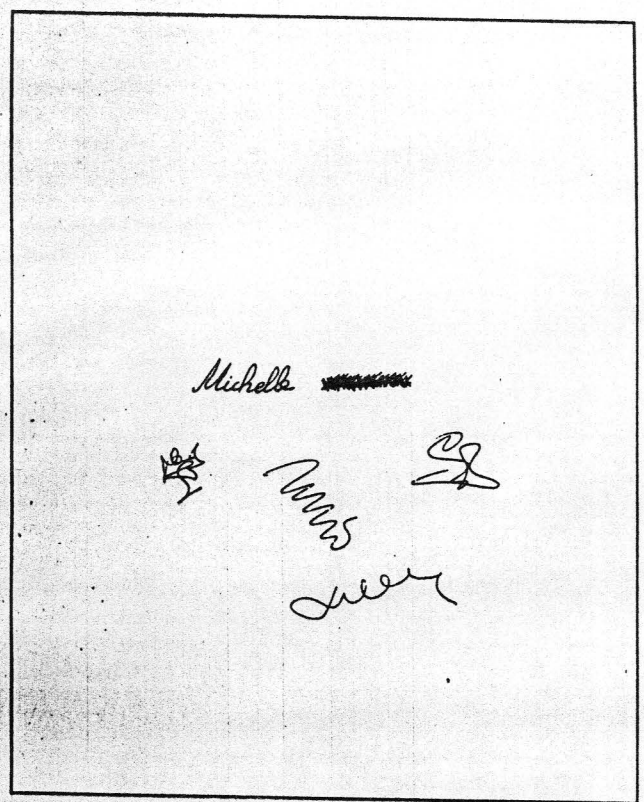

Figure 31

Le dynamisme s'exprime en partie, comme nous venons de le voir, par l'ampleur du gribouillis. Mais il peut s'exprimer aussi par *la force du tracé*. Les mieux pourvus en dynamisme vital sont donc ceux qui ont un gribouillis à la fois ample et tracé vigoureusement. Ensuite viennent ceux dont le gribouillis est limité, mais tracé avec vigueur, ce qui indique une force *concentrée*, qui œuvre dans une seule direction.

A l'inverse, un gribouillis très réduit et d'un trait pâle indique

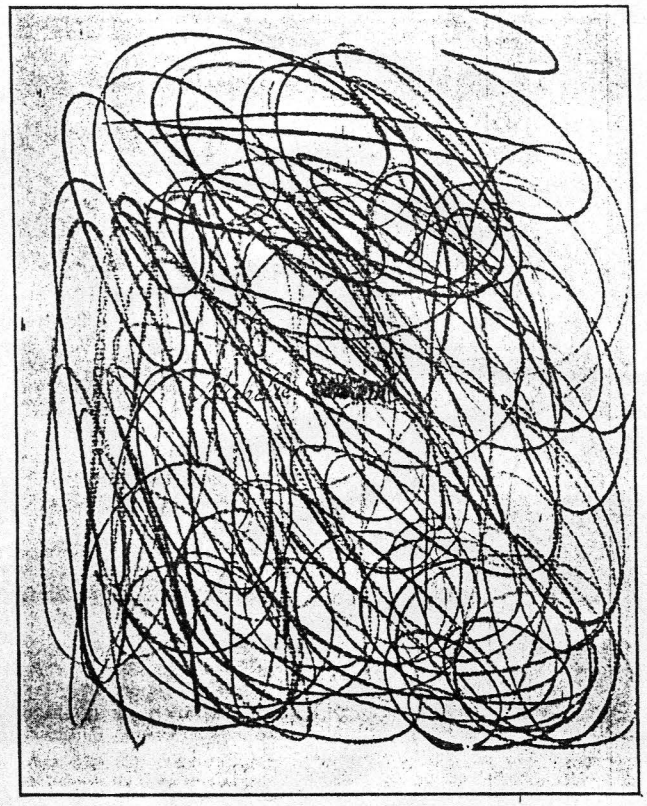

Figure 32

un défaut de dynamisme vital. Mais le problème est ici posé de savoir si ce défaut provient d'une faiblesse originelle ou s'il est le résultat d'une forte inhibition. Dans le premier cas, il est bien évident que rien ne pourra changer, et que des gribouillis successifs, faits à des époques différentes, auront toujours le même caractère de faiblesse irréductible. Dans le second cas au contraire, lorsque l'inhibition vient à céder, spontanément ou sous l'influence d'une psychothérapie, on observe une transformation saisissante du gribouillis, dont l'ampleur et force croissantes indiquent qu'il

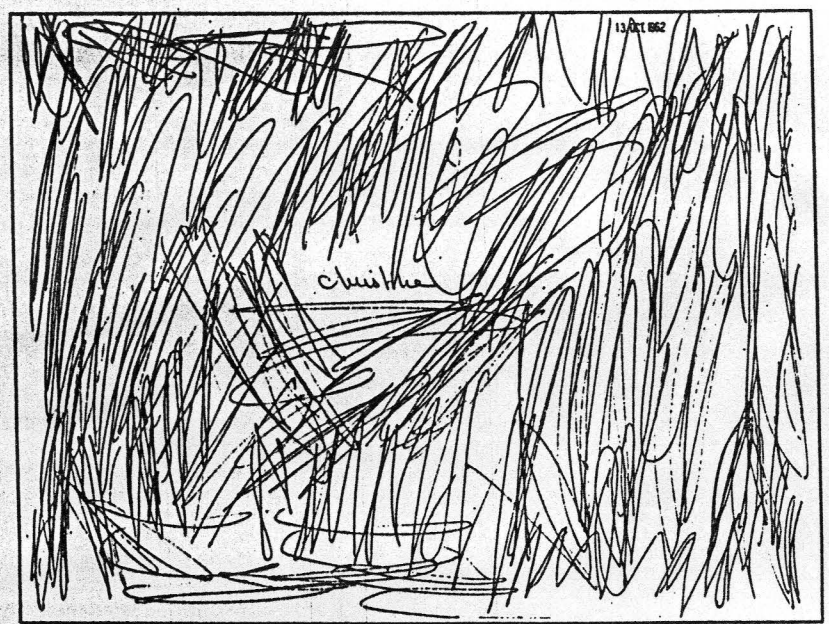

Figure 33. — Gribouillis de type masculin chez une fillette

s'est produit une libération instinctive. En voici un exemple chez une jeune fille très améliorée par quelques séances de psychothérapie (fig. 31 et 32).

3. — *Virilité - féminité.* La différence des pulsions vitales dans les deux sexes s'exprime dans le gribouillis.

Les tempéraments virils ont une plus grande force agressive que les autres, et cette force s'exprime par un tracé vigoureux où dominent les droites et les angles.

A l'opposé, les tempéraments féminins ont plus de douceur et de liant, ce qui se traduit par un tracé où dominent les courbes.

Il s'en déduit que le caractère viril de certaines femmes peut se révéler dans leur gribouillis (fig. 33) de même que le caractère féminin de certains hommes (fig. 34).

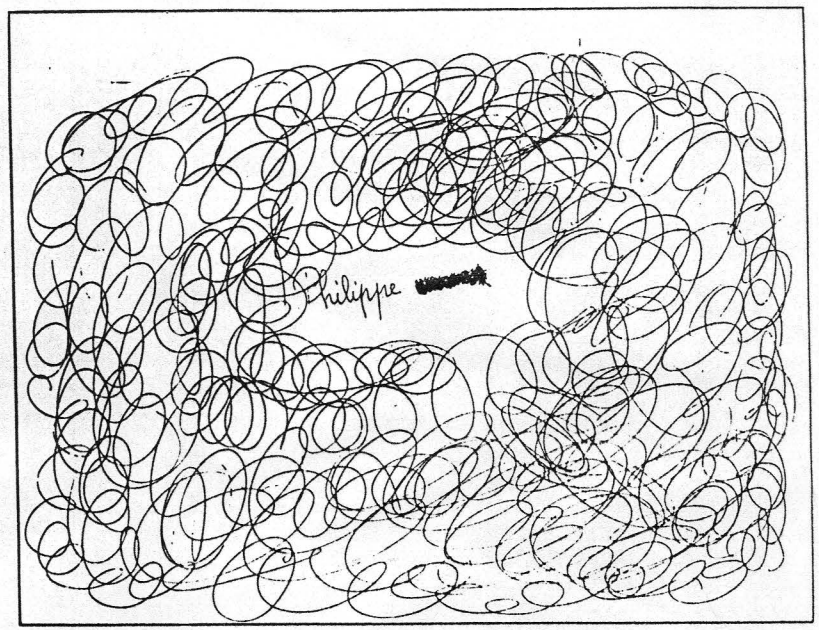

Figure 34. — Gribouillis de type féminin chez un garçon

Notons ici la fréquence des *gribouillis mixtes* où s'associent droites et courbes. Il est assez courant par exemple qu'on observe des garçons à forte composante féminine traçant des gribouillis arrondis, traversés de temps à autre par des flèches agressives. On peut par un tel tracé pressentir le conflit intérieur d'un sujet paralysé dans son expansion vitale par des contraintes et qui décharge impulsivement son agressivité en explosions soudaines (fig. 35).

Le même conflit peut être observé aussi chez les filles.

4. — *L'équilibre des trois instances.* Selon le schéma freudien, la personnalité se compose de trois instances souvent en conflit : le

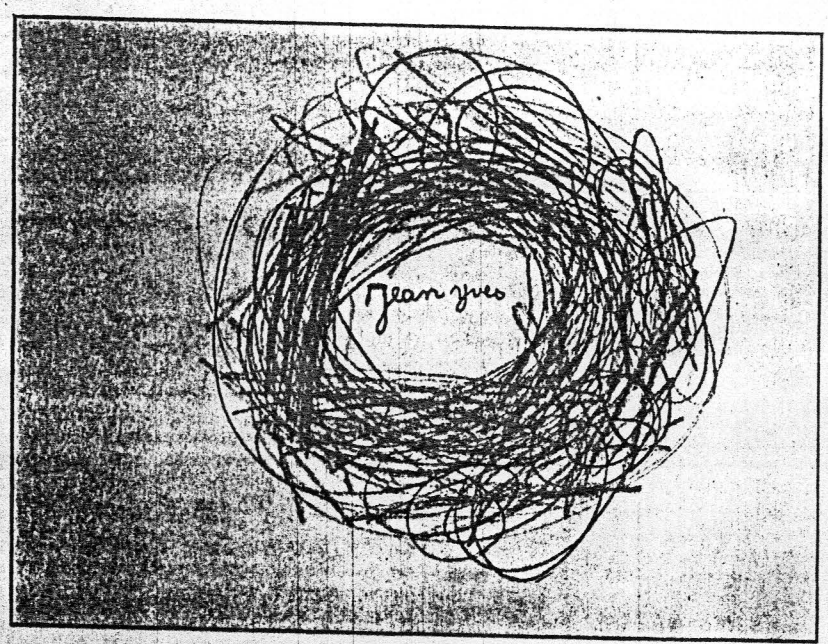

Figure 35. — Gribouillis mixte de garçon-fille

Soi, domaine des pulsions instinctives inconscientes; le Moi, domaine du conscient et de l'adaptation au milieu; le Sur-moi, domaine des idéaux et des interdits parentaux.

La valeur d'une personnalité dépend de l'équilibre qui s'établit entre ces trois instances dans un but d'adaptation. Or, cet équilibre, nous pouvons le connaître par le gribouillis.

Lorsqu'il y a forte prédominance du Soi ou du Sur-moi, la personnalité est déséquilibrée.

La prédominance du Soi, c'est-à-dire des pulsions instinctives sauvages, s'exprime par un gribouillis vigoureux, plus ou moins ample, couvrant la page sans y ménager de zones blanches.

La prédominance du Sur-moi, à l'inverse, s'exprime par un

tracé très inhibé, ne couvrant qu'une petite partie de la page et simulant par ses lignes pâles régulières une page d'écriture.

La prédominance du Moi est au contraire le témoin d'une personnalité équilibrée, car si le Moi est fort, c'est qu'il a su tempérer et concilier les exigences du Soi et du Sur-moi, c'est-à-dire, dans le vocabulaire psychanalytique, réaliser une sublimation suffisante, condition d'une adaptation large et souple. Le gribouillis correspondant comporte un tracé nuancé, aéré, éloigné à la fois du tracé impulsif et du tracé inhibé.

Bien entendu, dans l'appréciation de cet équilibre, il faudra tenir compte de l'âge du sujet. Dans la première enfance, le Soi prédomine, et ce n'est qu'à partir de 6 ou 7 ans (l'âge de raison) que le développement du Sur-moi compense l'élan des pulsions.

En conséquence, on pourra conclure à un trouble si l'on constate chez un grand enfant ou un adolescent un gribouillis impulsif qui n'est plus de mise à cet âge. Et réciproquement, un gribouillis de formation réactionnelle chez un jeune enfant indique une intervention trop précoce du Sur-moi, signe elle aussi de déséquilibre névrotique.

2. L'INTELLIGENCE

A la question de savoir si l'on peut déduire de la forme particulière d'un gribouillis le degré d'intelligence du sujet qui l'a exécuté, R. MEURISSE a répondu négativement. Il écrit en effet :

« Alors que l'écriture permet habituellement de déceler le niveau intellectuel de l'individu, son intelligence, les gribouillages, qui situent facilement et de manière sûre le niveau et l'état caractériel, ne semblent pas permettre pour autant d'appréciations solides et vérifiées concernant l'intelligence » (2e article).

La même réserve doit être faite sur l'opinion des auteurs qui ont voulu assimiler le gribouillis au test de RORSCHACH. Le RORSCHACH, on le sait, permet de faire des déductions très poussées sur

le mode d'appréhension intellectuelle de chaque sujet, mais c'est bien entendu parce que l'aptitude d'appréhension du réel est constamment à l'œuvre dans l'interprétation des « taches d'encre ». Par contre, cette aptitude ne joue aucun rôle dans le gribouillis, qui est essentiellement un test d'activité spontanée.

Nous pensons, nous aussi, que le gribouillis ne révèle pas directement le niveau d'intelligence, mais qu'il a cependant un certain rapport avec *l'efficacité* de celle-ci, du fait qu'il exprime quelque chose de l'équilibre de la personnalité.

1. — En premier lieu, il est des cas extrêmes où le tracé du gribouillis révèle un retard important de la psycho-motricité. Lorsqu'on observe de tels gribouillis après la petite enfance, on peut présumer que le retard en question s'allie à une insuffisance intellectuelle.

C'est ainsi qu'un certain nombre de débiles mentaux tracent impulsivement des traits acérés dans toutes les directions, comme le font les petits enfants à l'âge du pré-gribouillis (cf. fig. 3).

De même, le gribouillis en petits ronds isolés les uns des autres, qui s'observe à l'âge de 3 ans, se révèle plus tard être caractéristique de la grave déficience mentale dit « mongolienne » (cf. fig. 5).

Hormis ces deux cas particuliers, il faut se garder de toute conclusion sur le niveau intellectuel. Il est assez fréquent par exemple de voir des débiles mentaux exécuter un gribouillis très réduit, sous la forme d'un petit tas noir. Mais ce n'est pas là le résultat de leur défaut d'intelligence; c'est le signe d'une forte inhibition souvent associée à ce défaut et se traduisant par un caractère timide et farouche. Le même tracé peut s'observer chez des sujets intelligents lorsqu'ils sont fortement inhibés.

A l'autre extrême, on pourrait penser que la domination du Moi et du Sur-moi sur les pulsions primitives, telle qu'elle s'exprime dans les gribouillis de formation réactionnelle, indique une tendance marquée à la rationalisation qui devrait être favorable à l'exercice de la pensée. Et cette déduction est vraie dans une certaine mesure. Une recherche, à vrai dire trop limitée pour être

vraiment concluante, a été faite par R. Boissinot dans des classes primaires, et l'on a pu constater que quelques-uns des meilleurs élèves avaient des gribouillis réactionnels. On peut comprendre par la théorie qu'il en soit ainsi : les qualités de conscience dans le travail, de ponctualité, d'obéissance aux règles favorisent évidemment le bon travail scolaire. Mais on ne peut rien en déduire concernant les possibilités de production intellectuelle ultérieure. En revanche, on peut présumer qu'un gribouillis de sublimation indique toujours un certain équilibre de la personnalité, favorable à l'exercice des facultés intellectuelles.

2. — En second lieu, il convient de distinguer ici *aptitude intellectuelle* et *efficience intellectuelle*. Nous avons vu que le gribouillis révèle les inhibitions et les conflits névrotiques. Or ces troubles dans la sphère instinctive-affective ont presque toujours une répercussion sur la sphère intellectuelle en empêchant le sujet de donner sa pleine efficience.

Un domaine très vaste de la psychologie scolaire, le domaine de ce qu'on appelle la *pseudo-débilité mentale*, se trouve éclairé par ces notions nouvelles d'inhibition et de conflit, et nous nous proposons, vu son importance, de lui consacrer une étude particulière (chapitre 5).

CHAPITRE II

LES CONFLITS DE L'AME ENFANTINE INTERPRÉTÉS PAR LE GRIBOUILLIS

Les troubles psycho-pathologiques d'adaptation sont d'une grande fréquence chez l'enfant, et ont presque toujours leur origine dans *une situation conflictuelle.*

Dans les cas les plus simples, il s'agit de *conflits extérieurs, entre le sujet et son milieu familial ou social.*

Mais, de par l'évolution même de la personnalité, *les conflits* ne tardent pas à devenir *intérieurs,* opposant alors les pulsions instinctives et la défense du moi.

Or le gribouillis exprime dans la diversité de ses tracés les différentes modalités de ces conflits, tant extérieurs qu'intérieurs. Il constitue donc un test précieux en psycho-pathologie.

Mais — et la remarque est d'une extrême importance — il serait vain de prétendre établir une correspondance directe entre le syndrome clinique observé et le tracé du gribouillis, avec sa signification. Autrement dit, on ne doit pas demander au gribouillis un diagnostic. Il donne à la fois plus et moins, en ceci qu'il nous aide à comprendre *d'une manière dynamique* les mécanismes profonds qui sont à l'œuvre dans la production d'un trouble et qui

peuvent être, pour un même diagnostic, différents selon les cas.

Le gribouillis est en cela un test original, qui apporte au diagnostic certains éléments que l'on n'aurait pas sans lui.

Référence à la normale. Bien entendu, pour être à même d'interpréter correctement un gribouillis, il faut pouvoir se référer à la normale, en établissant au préalable ce que sont les gribouillis des sujets en bon équilibre d'adaptation.

Mais cette exigence, toujours difficile à satisfaire dans les tests de personnalité déjà connus, l'est bien plus encore pour le gribouillis, du fait que ce test interroge un domaine de pulsions sauvages et de conflits primitifs dont tous, normaux aussi bien qu'inadaptés, nous avons gardé quelque chose au plus profond de nous-mêmes. De sorte qu'en présence d'un certain tracé on pourra conclure que la situation conflictuelle exprimée par ce tracé a existé dans le passé et laisse encore sa marque actuellement, mais sans pouvoir dire avec certitude si cette situation a ou non une influence pathogène, c'est-à-dire si elle paralyse l'individu dans son adaptation ou si au contraire elle a pu être l'objet d'une solution satisfaisante.

On obtiendra cependant quelques indices précieux en se référant aux tracés les plus habituels à tel ou tel âge. Comme nous l'avons dit déjà, les pulsions instinctives se discipl'inent peu à peu avec la maturation, et l'on voit prédominer progressivement les tracés de sublimation et de formation réactionnelle. En conséquence, lorsqu'on se trouve devant un gribouillis très différent de celui qu'on serait en droit d'escompter, vu l'âge du sujet, on peut le plus souvent conclure à un état pathologique. Nous en verrons des exemples.

Convergences d'indices. Il résulte des remarques précédentes que l'interprète du gribouillis, quand il aura acquis par l'analyse d'un tracé gribouillé quelque idée du dynamisme conflictuel de la personnalité à l'étude, ne sera pas pour autant à même de formuler un diagnostic pathologique complet.

Il lui faudra : d'une part étayer les hypothèses que le gribouillis lui suggère en recherchant les convergences d'indices que

d'autres tests de personnalité peuvent lui apporter; d'autre part, corroborer les indications du gribouillis par la clinique, c'est-à-dire qu'un trouble pathologique étant donné, il faudra examiner dans quelle mesure les éléments apportés par le gribouillis nous permettent de le mieux comprendre dans ses motivations conflictuelles profondes.

Compte tenu de ces remarques, nous allons dans ce chapitre consacré à l'enfant étudier un certain nombre de *situations pathologiques* où le test du gribouillis apporte un appoint précieux au clinicien. Nous ne prétendons pas ici faire une analyse exhaustive de tous les cas morbides, car il reste encore beaucoup de lacunes, beaucoup d'inconnues dans notre documentation sur le gribouillis. Au moins situerons-nous avec toute la précision possible quelques cas typiques, en faisant voir que ce que nous révèle le gribouillis, ce n'est pas la maladie, mais, comme nous l'avons dit, le *dynamisme conflictuel* sous-jacent au trouble constaté et qui peut dans une mesure plus ou moins grande nous en éclairer la genèse.

I. — LES CONFLITS AVEC LE MILIEU

Les conflits d'un enfant avec son milieu éducatif n'ont pas nécessairement un caractère pathologique. Il faut en effet faire ici la part du *degré de tolérance des parents* aux réactions pulsionnelles de l'enfant. On amène souvent à nos consultations des enfants qu'on qualifie de caractériels, qu'on déclare insupportables et qui, à un examen objectif (au besoin une mise en observation en dehors du milieu familial), se révèlent comme étant simplement des tempéraments vigoureux, débordants de vitalité, et réagissant par une forte expansion au malmenage que leur infligent des parents aux principes d'éducation trop stricts. Et la preuve en est que ces enfants deviennent plus tard des sujets bien équilibrés.

Chez ces enfants dotés d'une forte expansion vitale, le gribouillis, on l'a vu, couvre toute la page d'un tracé fait avec beaucoup d'énergie (cf. fig. 6).

Il va de soi bien entendu qu'un tel gribouillis a une signification psycho-pathologique différente suivant l'âge où on l'observe. Chez un enfant avant 6 ou 7 ans, il correspond à des décharges impulsives qu'on peut considérer comme normales.

Par contre, chez un enfant plus grand ou un adolescent, il est pathologique. Il indique en effet que les pulsions instinctives ne se sont pas socialisées en temps voulu, que le Moi est resté faible, impuissant à maîtriser les dites pulsions, et qu'en conséquence la conduite du sujet garde les mêmes caractères d'impulsivité et de sauvagerie qu'on voit chez le petit enfant au stade sadique-anal.

Alors, les inévitables frustrations de la vie en commun, au lieu d'être acceptées, intégrées, sont refusées et déclenchent des réactions d'agressivité incontrôlées : refus d'obéir, actes d'opposition, crises de colère, fugues, vols, activités clastiques.

1. LES COLÈRES ET LES ACTES DE VIOLENCE

On a vu que, lorsque le milieu éducatif ou les circonstances contrarient par trop l'expansion naturelle de l'enfant, il en résulte souvent une exaltation de l'agressivité, qui s'attaque avec prédilection à celui ou celle d'où émane la frustration, soit les parents, soit les frères et sœurs.

Il est des cas toutefois où cette agressivité est diffuse et se manifeste, non seulement à la maison, mais même, par déplacement, à l'école, soit contre le maître, substitut des parents, soit contre les camarades, substituts des frères et sœurs.

Quand les décharges agressives se traduisent d'une façon fréquente par des accès de colère, nous sommes évidemment en présence d'un état pathologique.

Le gribouillis nous éclaire sur ce conflit avec l'extérieur. Il convient de remarquer ici que très fréquemment le tracé concentre ses flèches agressives sur le nom.

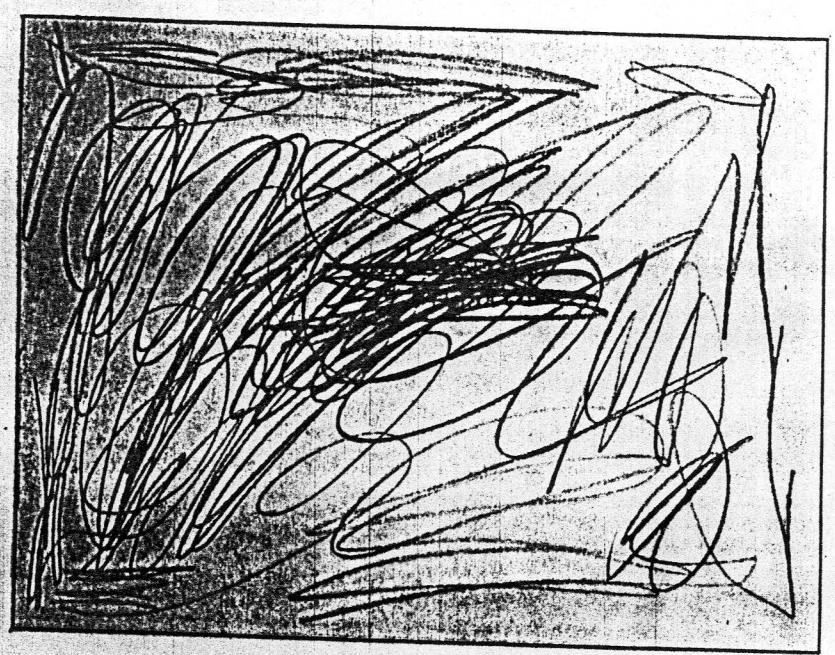

Figure 36. — Gribouillis agressif sur le nom (Observ. 5)

Observation 5. Voici par exemple le cas d'une fillette de 7 ans, Viviane, qui nous est amenée pour son refus d'obéir et pour des colères survenant par crises sur un fonds de caractère grincheux, troubles de comportement qui se sont aggravés de manière sensible cette année, après la naissance d'un petit frère, que Viviane a très mal accepté.

Tous ses gribouillis ont les mêmes caractères que celui-ci (fig. 36). Ils couvrent largement la feuille de traits nourris, agressifs, et sur chacun d'eux on note que les traits en flèche ont une densité plus grande à l'endroit du nom, qu'ils effacent. Donc, bonne expansion vitale avec extériorisation facile des pulsions, mais conflit aigu avec l'instance parentale.

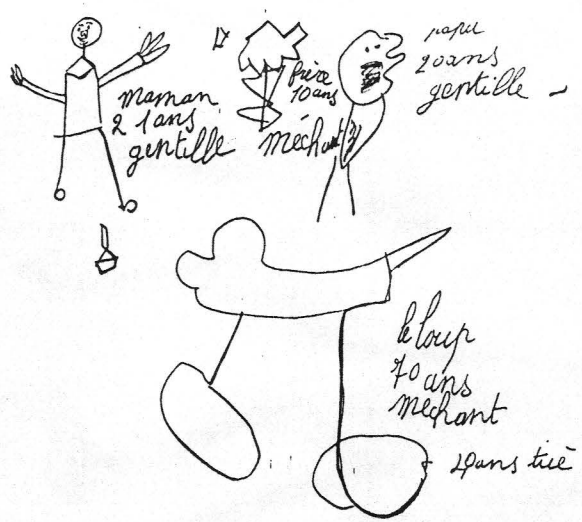

Figure 37. — Le dessin de famille de l'Observation 5

Cliniquement nous notons : 1°) que la fillette est intelligente et réussit bien à l'école (dynamisme vital et expansion facile); 2°) que sa zone de conflits est cantonnée à l'ambiance familiale, en ce sens que les colères ont toujours pour origine quelque frustration, comme on l'a bien vu quand est né le petit frère. Les parents, heureux d'avoir un fils, se sont beaucoup occupés de lui; d'où jalousie de Viviane, qui dit que ses parents préfèrent son frère et ne l'aiment plus, elle, et qui dit aussi parfois du petit frère : « Je le tuerai ».

Il faut noter que Viviane doit être particulièrement sensible aux frustrations, du fait qu'elle est restée sept ans enfant unique, et, au début, très gâtée par ses grands-parents. Elle avait à la

naissance un angiome de la lèvre, qu'on a dû cautériser en de longues séances douloureuses. Cela explique le caractère prématurément grincheux de Viviane et le fait qu'à 8 mois, se refusant de lâcher le biberon pour la nourriture à mâcher, elle est devenue pour longtemps une *anorexique*.

Ses parents, surtout la mère, ont des principes éducatifs très rigides et ne tolèrent aucun manquement.

Les tests de personnalité confirment l'agressivité du gribouillis. Dans tous (C.A.T., Blacky, test PN) se marque une forte agressivité sadique-orale : on mord, on dévore; et, dans le même sens, il intervient fréquemment un loup.

Par exemple, dans son dessin de famille (1) assez extravagant, Viviane a figuré un animal bizarre qu'elle déclare être « le loup », 70 ans, méchant, qu'elle dira un peu plus tard être âgé de 40 ans, et « tué ». Elle s'identifie à ce loup, « *parce qu'il mange tout le monde* » (fig. 37).

Cette agressivité orale s'exprime surtout contre un personnage maternel et contre un petit frère, tandis que se manifeste une nette préférence affective pour le père. C'est ainsi que, dans le *test PN*, le héros est enfant unique, tendance qui se confirmera à l'image PORTÉE, où Viviane fait périr les trois petits cochons nouveau-nés. Dans ce test, la mère est nettement dévalorisée, tandis que le père est mis en valeur, au point de prendre la place de la mère dans les images de tétée, où il est dit allaiter les petits (thème du *père nourricier*). De plus, il s'exprime, en des thèmes assez dramatiques, une agressivité orale constante, avec intervention fréquente d'un loup et d'un crocodile. Davantage, même aux images gratifiantes de tétée, il est dit que Pattenoire *mord* son papa.

Viviane a été prise en psychothérapie, à l'aide des marionnettes. Elle extériorise tout de suite son problème, et il figure presque constamment dans ses thèmes un *bébé*, qu'on va tuer. A plusieurs reprises le meurtre est accompli par un loup mangeur d'enfants.

(1) Ce dessin de famille, comme les quelques autres que nous reproduirons, est extrait de notre ouvrage : Le test du dessin de famille (P.U.F., 1965).

Mais il est important de remarquer que Viviane n'est pas une perverse, en ce sens que son déchaînement d'agressivité ne va pas sans un choc en retour de culpabilité. Ainsi, le loup du dessin de famille, auquel elle s'identifie, pour finir sera tué. Et, dans les psychodrames où le fauve figure, Viviane en joue volontiers le rôle cruel ; mais aussitôt après, elle donne ce rôle à la psychologue et prend, elle, celui de la maman protectrice du bébé, et pour finir le loup est mis à mal par les chasseurs.

Nous saisissons là le processus très fréquent de l'agressivité retournée contre soi en culpabilité, et nous sommes mieux à même de comprendre la double signification du barrage du nom dans le gribouillis, expliquée au chapitre 3.

Observation 6. Voici un autre cas de fillette de 10 ans, Sylviane, qui a une petite sœur de 8 ans avec laquelle elle a toujours été en conflit violent.

Ses cinq premières années ont été difficiles. Elle était très avide et mangeait gloutonnement. Elle pleurait sans cesse la nuit. Elle refusait d'obéir à sa mère et elle a fait dans ses culottes jusqu'à 3 ans. Elle était par surcroît très coléreuse.

Comme sanction à son caractère difficile, on l'a placée dans trois I.M.P. successifs, de 6 à 10 ans. Depuis qu'elle est rentrée à la maison, elle se montre très violente et va jusqu'à attraper sa jeune sœur par les cheveux pour la traîner sur le plancher.

D'autre part, elle a volé à plusieurs reprises des friandises, ce qui va bien avec sa frustration orale.

Ses gribouillis figurent un « nid » très étendu et expriment par leur tracé violent la persistance des pulsions sadique-orales et sadique-anales (fig. 38).

Ses psychodrames (avec marionnettes) abondent en thèmes agressifs où l'on tue. Mais ce qui est bien particulier, c'est que l'agresseur périt à peu près en même temps que l'agressé. Et ceci nous prouve que les violences de Sylviane ne laissent pas que de déterminer des chocs en retour de culpabilité, exactement comme nous l'avons vu dans le cas de Viviane.

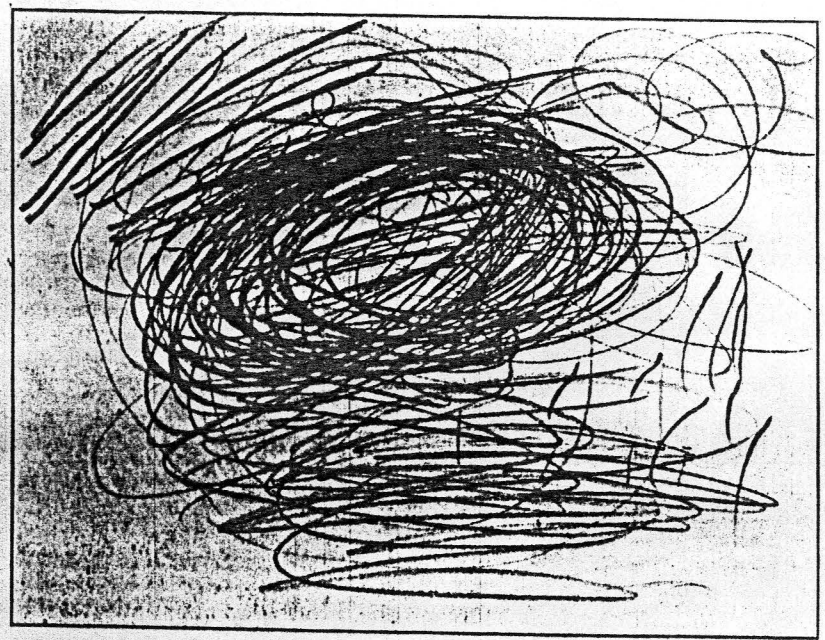

Figure 38. — Gribouillis en nid avec fortes pulsions agressives (Observ. 6)

Observation 7. Voici le cas d'un garçon de 13 ans, Yannick, qui, lui aussi, nous est amené pour de *violentes colères*. Un rien le contrarie, et dans sa violence il s'en prend surtout à sa mère, qu'il va jusqu'à frapper. Si elle quitte la pièce, la colère de Yannick tombe. Ce qui est particulier, c'est qu'à la fin de ses crises le garçon est prostré, tombe presque en syncope, menace de se suicider. Le lendemain, il est très fatigué et honteux de ce qui lui est arrivé.

On est frappé ici de l'intensité du contre-coup dépressif, déjà mentionné, sous une forme plus discrète, dans les deux observations précédentes. Cela se retrouve dans son *test PN*, où il ne

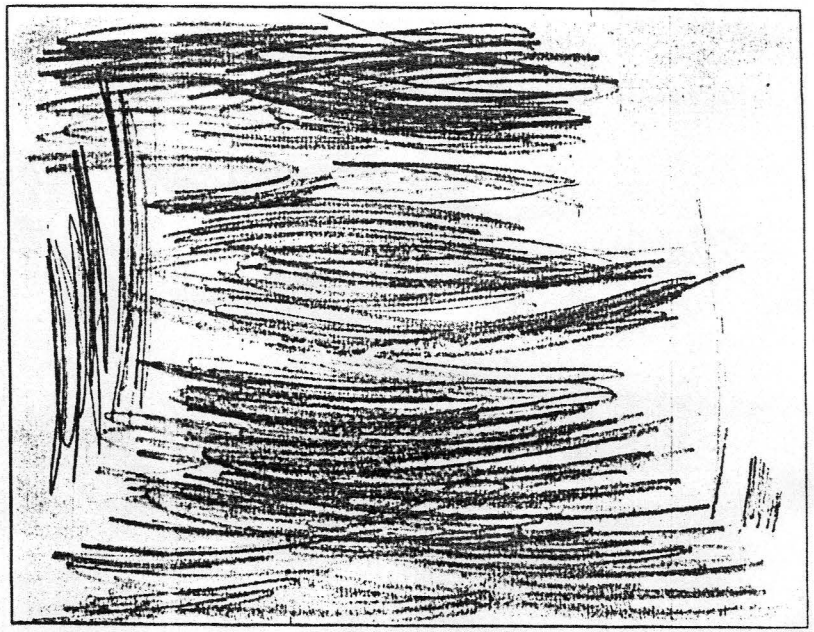

Figure 39. — Gribouillis agressif-dépressif (Observ. 7)

retient que trois images : TROU et DÉPART avec un thème de retour avec accident, puis JARS qui sera l'image la plus aimée, avec identification à un tout-petit de 2 ans qui se fait prendre. A la fin se fait jour une préoccupation constante d'être gentil, obéissant.

Il est à noter que son gribouillis est lui aussi agressif-dépressif, avec une intensité particulière du tracé agressif dans la zone maternelle, ce qui concorde bien avec ce que nous venons de dire (fig. 39).

2. OPPOSITION ET ENCOPRÉSIE

On sait que les troubles caractériels ont souvent leur origine au stade sadique-anal, lorsque l'enfant, de par le développement de sa motricité, devient capable de s'opposer activement à ses éducateurs.

Toute faute éducative peut alors susciter une telle opposition. Au premier chef se placent bien entendu les maladresses dans l'éducation à la propreté, que celle-ci soit entreprise trop tôt, ou à un moment peu favorable, ou encore faite trop brutalement. Mais l'opposition peut être aussi la réponse à des frustrations orales (toutes les contraintes dans le domaine du nourrissage) ou à des frustrations affectives diverses.

Cette opposition se manifeste souvent par de l'*anorexie*, surtout chez les filles. Mais chez les garçons, elle se traduit plus ouvertement par des troubles sphinctériens, le plus souvent l'*encoprésie diurne*. L'enfant fera d'autant plus volontiers opposition de cette manière que ses parents attacheront une plus grande importance à ce qu'il devienne propre. C'est ici le lieu de souligner en particulier l'influence néfaste des mères obsessionnelles, à qui leurs propres formations réactionnelles donnent une véritable hantise de la propreté et qui *ne peuvent pas* supporter de voir leur enfant se souiller.

Comme cela est bien connu maintenant, les enfants qui font caca ou pipi dans leur culotte après l'âge de 2 ans font toujours preuve par ailleurs d'un caractère systématiquement opposant. Et plus tard, même quand ces troubles sphinctériens auront disparu, une forte fixation sadique-anale pourra se traduire par une opposition agressive et un esprit de contradiction systématique. Aussi est-ce à bon droit que les psychanalystes voient l'origine de cette mentalité spéciale dans une attitude de révolte instinctive constituée à l'occasion d'une éducation à la propreté traumatisante.

Observation 8. Refus de l'école. Paul, âgé de 8 ans, ne veut plus rien faire en classe.

A l'âge de 6 ans, il avait appris à lire facilement, mais ensuite il s'est trouvé dans la classe de sa mère qui, étant institutrice, a voulu lui imposer beaucoup de travail. Il a refusé et a maintenu son refus cette année avec une autre institutrice de type sévère.

Son agressivité à l'égard de sa mère est déjà ancienne. Peu désiré à sa naissance, Paul a été éduqué très sévèrement. Il a réagi en refusant de faire sur le petit pot jusqu'à 2 ans et demi. Sa mère lui ayant imposé contre son gré l'école maternelle à 3 ans, il est redevenu sale et s'est remis à faire caca dans ses culottes, ce qui le faisait renvoyer à la maison. Sur le chemin du retour, il célébrait son triomphe en chantant : « J'ai fait de la compote dans mes culottes ». Il est redevenu une deuxième fois encoprésique à 6 ans et demi, quand il était dans la classe de sa mère, et il l'est encore aujourd'hui de temps en temps. En classe, il est apathique, lent, distrait, vite fatigué. Il est sale, désordonné et tient très mal ses cahiers. Pourtant son niveau mental au Raven est normal.

Voici un type de gribouillis qu'il reproduit souvent, avec le même caractère sadique-anal, mais en estompe, exprimant donc une tendance agressive-dépressive (fig. 40).

Nous retrouvons ces deux aspects opposés dans les autres tests de personnalité.

Agressif, Paul l'est énormément, surtout à l'égard des « dames », des « mamans ». Par exemple, à la fable de l'agneau de Louisa Duss, il donne un thème dramatique tout à fait original : « *Le grand agneau ne va pas vouloir céder la place et manger de l'herbe. Il va tuer la mère. Puis, le papa arrachera le lait au cadavre de la mère et le donnera aux deux agneaux, qui vont bien s'entendre ensemble* ».

Dans ses *psychodrames*, Paul donne constamment des thèmes de bagarre, et il y joue une obsédante agressivité sadique-orale sous le travesti d'une bête fauve qui s'attaque surtout à sa sœur (dont il est effectivement le rival) et à sa mère.

Mais la tendance dépressive n'est pas moins forte. Dans *la fable de l'oiseau*, le petit oiseau, abandonné, va être mangé par

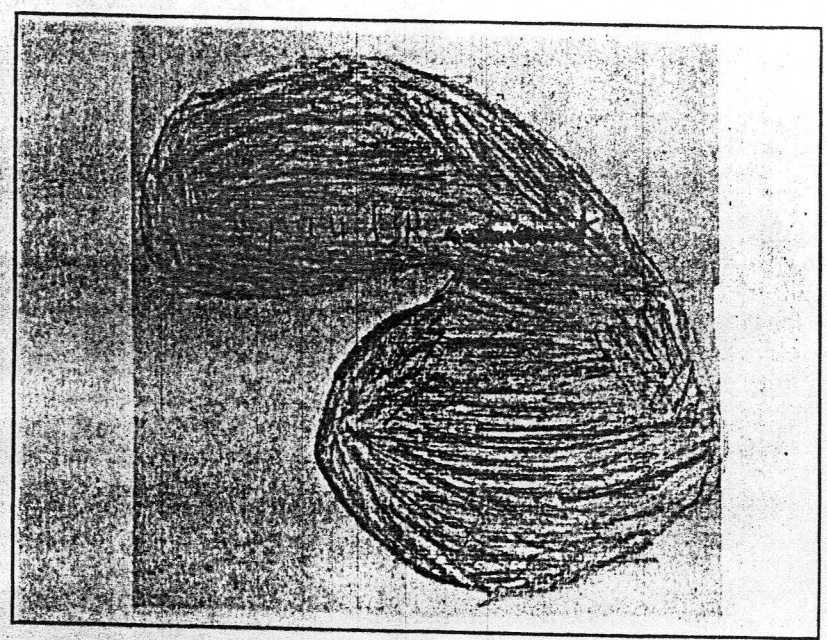

Figure 40. — Gribouillis sadique-anal (Observ. 8)

un loup. Dans *le test du village*, le petit garçon part de chez lui parce que sa mère le bat et il va être aussi mangé par le loup. Dans *le CAT* figure à plusieurs reprises une maman-ogresse qui, par exemple, à l'image 1, fait cuire ses enfants-poussins pour avoir de la nourriture.

C'est toujours la mère qui est frustrante et agressive. Le père apparaît au contraire toujours comme secourable.

Cette tendance dépressive se retrouve aussi dans les psychodrames, en ce sens que l'agresseur périt toujours aussitôt après ses victimes, par une sorte de talion immédiat.

Un de ses psychodrames nous éclaire tout particulièrement le conflit profond de Paul, en nous montrant l'origine de son agressivité dans les frustrations de la première enfance. Un papa-loup, joué par Paul lui-même, mange tout le monde et ensuite est tué. Après, Paul dessine le loup, avec le commentaire suivant : « *Il mange tous les gens parce qu'il ne les aime pas. Il ne peut pas les voir. Il veut être tout seul. Il est méchant. Quand il était petit, il était heureux. Si quelqu'un l'aimait tout plein, tout plein, alors peut-être il deviendrait mignon* ».

Observation 9. Voici le cas d'un garçon de 7 ans, Bernard, qui se montre insupportable aussi bien à l'école qu'à la maison, et fait systématiquement le contraire de ce qu'on lui dit. Il est énurétique toutes les nuits et, dans la journée, fait de temps en temps caca dans ses culottes.

C'est un garçon vigoureux, d'une vitalité et d'une affectivité débordantes. Mais sa mère, qui est une maniaque de l'ordre et de la propreté, a voulu le discipliner dès les premières semaines en le couchant sur le petit pot. Elle se flatte d'avoir obtenu ainsi le pipi et le caca sans contrainte aucune. Mais comme Bernard, vers ses six mois, se retenait et était constipé, sa mère lui mettait un suppositoire quotidien pour obtenir la régularité des selles. Puis, quand il eut un an, elle se levait trois ou quatre fois par nuit pour le mettre sur le pot, mais à ce régime elle perdit elle-même le sommeil. Le résultat fut que Bernard, frustré dans ses besoins sadique-anaux, est resté sale et a développé un caractère opposant. Il en a été à peu près de même d'ailleurs avec la même technique éducative pour le frère aîné, qui est resté énurétique de nuit jusqu'à 7 ans. Mais la différence de tempérament des deux frères s'est manifestée en ceci que, tandis que le vigoureux Bernard est entré en opposition ouverte, son timide frérot est devenu anorexique (Bernard, lui, est glouton) et a développé précocement des manies d'ordre et des rituels.

Voici le *gribouillis* habituel de Bernard (fig. 41) qui exprime à la fois sa vitalité expansive et son intense agressivité.

Et voici, en opposition, le gribouillis de sa mère (fig. 42), dans lequel on notera l'inhibition du tracé de faible étendue, et

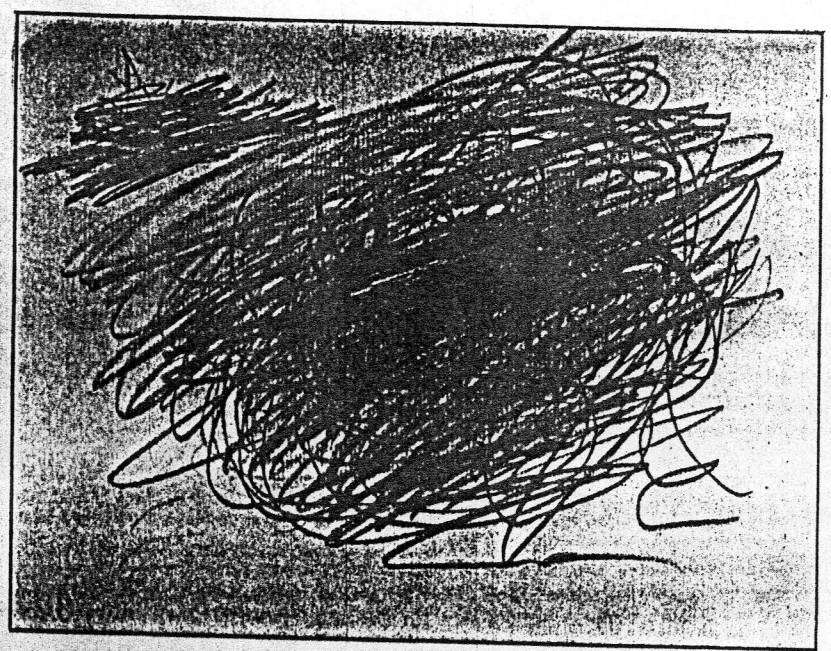

Figure 41. — Gribouillis sadique-anal (Observ. 9)

par surcroît cantonné à la zone maternelle, nous révélant par là l'origine de la névrose de cette dame dans un interdit œdipien.

Observation 10. Bien que plus rare dans le sexe féminin, cette situation peut y être observée cependant, à la faveur d'une constitution spéciale. C'est le cas de la petite Anne, 7 ans et demi, de tempérament passionné, de visage vigoureux, fortement marqué de rétraction de front. Cette fillette fait pipi et caca dans ses culottes presque chaque jour. Cela s'aggrave encore si on la gronde ou si on la frappe. Par ailleurs, elle refuse d'obéir et elle travaille mal à l'école, s'y montrant apathique et rêveuse.

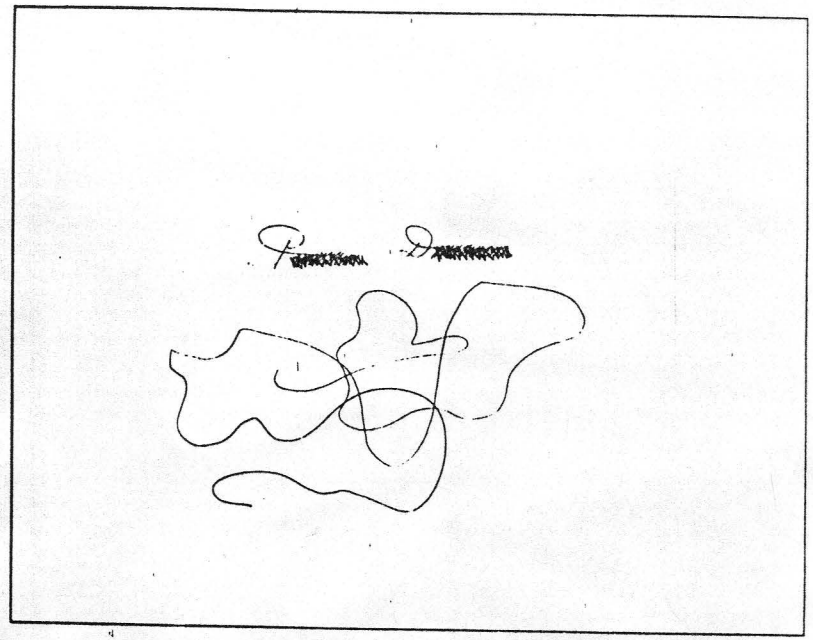

Figure 42. — Gribouillis de la mère du précédent

La situation familiale nous éclaire aussitôt. Car Anne a perdu sa mère quand elle avait 6 mois et a été élevée jusqu'à 2 ans par sa grand-mère maternelle. Lorsque son père s'est remarié, la marâtre a décidé de reprendre Anne, mais n'a pas su se l'attacher. Soulignons le fait que, à l'âge de 2 ans, Anne était devenue propre, mais ne faisait pas encore de petites phrases; elle n'avait donc pas encore atteint un niveau de socialisation suffisant pour s'adapter. Malmenée, elle a régressé, et comme père et marâtre se montrent également intolérants, la petite Anne est restée fixée au stade sadique-anal.

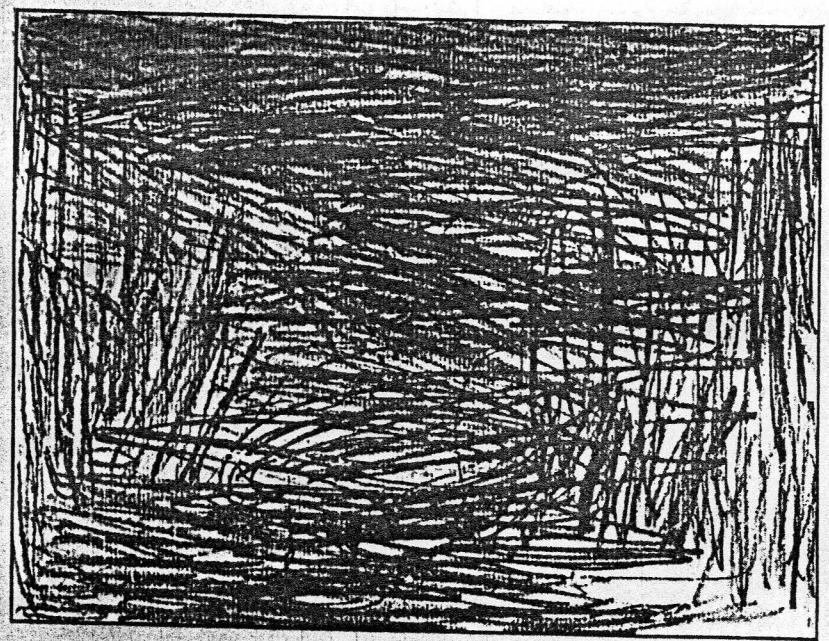

Figure 43

La marâtre, qui a eu d'autres enfants depuis, voudrait placer Anne dans un I.M.P., et c'est dans ce dessein qu'elle l'amène à notre consultation. Il est à remarquer qu'Anne avait très peur que nous la séparions de sa mère, et la menace a dû lui en être souvent faite, à cause de sa saleté. Les deux premières fois, nous n'avons obtenu qu'un gribouillis en tout petit tas, couvrant le nom d'un noir opaque. Par la suite, mise en confiance, elle a peu à peu étendu son tracé, et, après le test PN, elle nous a fait le tracé ci-joint (fig. 43) où l'on doit noter :

1°) la vigueur agressive des traits;

2°) leur tendance impulsive à déborder la feuille;

3°) la concentration particulière des traits sur le nom.

Un complément précieux nous est apporté par le test P N. Anne y fait un thème constant de *père nourricier :* ce n'est pas la mère, c'est le père qui nourrit les petits à TÉTÉE 1, TETÉE 2 et PORTÉE (1). Mais cette image paternelle est floue, comme il arrive souvent chez les enfants très régressifs; d'une part elle est parfois confondue avec l'image maternelle, comme si les deux étaient interchangeables; d'autre part elle apparaît, tantôt comme nourricière gratifiante, tantôt comme censurante. La même équivoque se retrouve dans les identifications, puisque Anne sera cinq fois le père et trois la mère. Tout à la fin, elle se donnera une identification globale au père « qui gronde », donc au Sur-moi paternel. En fait, ce thème du père nourricier et ces identifications insolites sont le signe d'une fixation au stade oral et d'une introjection précoce *non structurante* à l'instance parentale.

Il n'en reste pas moins que les frustrations dont Anne a souffert s'objectivent dans les thèmes de l'image la plus aimée et de l'image la moins aimée. La plus aimée est CHÈVRE, ce qui souligne l'importance qu'a eue dans la vie d'Anne sa quête d'une mère de substitution. La moins aimée est PORTÉE, avec scotomisation des tout-petits qui tètent, ce qui indique la forte charge agressive d'Anne contre les enfants de sa marâtre, et par contre-coup à l'égard de la marâtre elle-même.

(1) On ne doit pas être surpris de la fréquence de ce thème du père nourricier dans nos observations. L'expérience a montré qu'il s'observe très souvent en cas de forte frustration maternelle.

II. — LES CONFLITS INTÉRIEURS

Selon la théorie générale de la personnalité exposée au début de cet ouvrage, on a vu que l'influence éducative, représentée au début par les parents, *s'introjecte* peu à peu dans l'être intérieur de l'enfant et y constitue une instance spéciale qu'on appelle Sur-moi. Ce processus commence très tôt ; il est en tout cas accompli au moment où l'enfant entre à l'école, au moment où il atteint l'âge dit « de raison ».

Quand le Sur-moi est constitué, les conflits se transportent de l'extérieur à l'intérieur de la personnalité, opposant alors les tendances instinctives aux censures du Moi et du Sur-moi.

Cette intériorisation des conflits ne manque que chez les *impulsifs*, au contrôle du Moi tout à fait déficient, et chez les *pervers*, qui sont en fait très rares.

Nous l'avons vu déjà. En voulant décrire au paragraphe précédent des observations d'enfants en conflit *extérieur*, nous avons été obligés de souligner dans presque tous nos cas que l'agressivité entraînait un choc en retour de culpabilité, premier temps du retournement contre soi dont nous allons voir bientôt l'importance dans les névroses.

Les conflits intérieurs, perturbant plus ou moins l'équilibre de la personnalité et son adaptation, sont à l'origine des *névroses*.

Quand les pulsions instinctives sont censurées et interdites, d'abord par les parents, puis par le Moi, porte-parole du Sur-moi, lorsqu'elles veulent se manifester en dépit de l'interdiction, elles éveillent dans l'âme de l'enfant une peur, une *angoisse*. C'est d'abord l'angoisse de la punition que peuvent infliger les parents ; puis c'est l'angoisse de la culpabilité intérieure quand le Sur-moi est constitué.

L'enfant, pour échapper à l'angoisse dépressivante, met en œuvre ce qu'on appelle *les mécanismes de défense du moi*, dont nous allons ci-après étudier les différentes modalités.

1. LE RETOURNEMENT CONTRE SOI

Nous avons déjà vu que, lorsque les pulsions agressives se heurtent à d'intenses censures et sont réprimées, le conflit, jusque là extérieur, c'est-à-dire opposant le sujet à son entourage, *s'intériorise, l'agressivité se retournant alors contre le sujet lui-même, en dépression.*

Dans beaucoup de cas, il y a un alliage d'agressivité et de dépression qui se traduit, soit par un état d'humeur habituellement grincheuse ou bougonne, soit par des réactions violentes aussitôt suivies d'abattement et de larmes. Nous avons vu de même qu'au cours des psychothérapies, souvent le sujet est *immédiatement* châtié de ses actions agressives par le talion.

On peut ainsi observer une gamme de situations variées, allant de la dominante agressive à la dominante dépressive en passant par toutes les situations intermédiaires.

Cliniquement, tantôt l'agressivité est au premier plan, et l'on est consulté pour ses manifestations, comme dans les cas 8, 9 et 10 étudiés plus haut, mais une enquête clinique attentive ou bien les tests projectifs nous montrent la culpabilité et la dépression sous-jacentes. Tantôt c'est l'état dépressif qui est au premier plan, avec ses conséquences fâcheuses de doute de soi et d'échec, mais derrière lui se décèle l'agressivité censurée ; dans ce dernier cas, il n'y a pas de signe *visible* d'agressivité, mais des signes de dépression : humeur triste, apathie, lenteur, sentiments de honte, de culpabilité et d'infériorité (cf. observ. 13).

Nous avons montré par exemple, dans notre ouvrage sur *Le test du Dessin de Famille*, avec quelle fréquence la rivalité fraternelle peut, au lieu de se manifester comme il est normal par des réactions agressives, déterminer par retournement contre soi un état dépressif. Ce mode réactionnel s'observe surtout chez les tempéraments féminins.

Il convient d'expliquer ici en quoi ce retournement contre soi peut être considéré comme un mécanisme de défense du moi. C'est que, en cas de forte agressivité, le sujet est exposé aux censures

parentales, qui peuvent punir sa méchanceté par l'exclusion et le retrait d'amour. Or, à un âge encore tendre, où l'estime de soi et la possibilité même de vivre reposent entièrement sur l'amour et la protection des parents, le retrait d'amour équivaut à l'anéantissement total, à la mort.

La *dépression névrotique* (qui est toujours une dépression mineure) apparaît alors comme permettant au sujet de conserver l'estime et l'amour des parents, au prix d'un anéantissement *partiel* de lui-même, s'humiliant, se punissant pour s'attirer le pardon. Nous en donnerons plus loin des exemples.

Le gribouillis, on l'a vu, nous permet ici de faire revivre le conflit profond, en nous montrant dans quelle mesure l'agressivité est assumée, et comment entrent en œuvre les défenses contre-agressives.

Si, comme on l'a vu, la dominante agressive s'exprime par un tracé vigoureux jusqu'à la violence, en revanche la dominante dépressive peut s'exprimer de diverses manières, qui vont du *tracé en estompe* au *tracé de formation réactionnelle*.

D'autre part, il faut considérer aussi l'étendue du gribouillis. Lorsque les pulsions s'extravertissent, toute la page est recouverte par le gribouillis. Par contre, quand il y a introversion par refoulement, le gribouillis reste limité à une partie de la page.

2. LE REFOULEMENT ET L'INHIBITION

Nous avons vu que les pulsions, quand elles ne peuvent se sublimer, sont très souvent l'objet d'un *refoulement*, soit que les censures aient été particulièrement fortes, au point d'inhiber toute spontanéité instinctive, soit que, ce qui revient en définitive au même, l'enfant ait été doté de par sa structure native d'une expansion vitale insuffisante, qui cède à la moindre contrainte.

Quand le refoulement est brutal — ce qui s'observe dans les cas pathologiques — il arrive qu'en vertu de la loi du tout ou rien

qui régit les premiers stades de l'enfance, l'expansion vitale puisse être interdite dans quelque direction que ce soit. Il revient au même de dire que n'importe quelle activité peut devenir symbolique de la tendance refoulée, et qu'alors l'interdit qui pèse sur cette tendance peut s'étendre en tache d'huile à toutes les autres tendances.

Par exemple, au stade sadique-oral, une impulsion à mordre, si elle est contrariée avec violence, disparaîtra, mais en même temps qu'elle pourront disparaître les autres fonctions orales : la parole (mutisme ou bégaiement) et la fonction de manger (anorexie).

L'interdit d'une impulsion érotique qui se manifestait sous forme de masturbation (se toucher) pourra engendrer un refus général de toucher quelque objet que ce soit.

Un autre exemple est celui du refoulement des premières aspirations sexuelles incestueuses de l'enfant. Ce refoulement peut déferler sur la vie sexuelle ultérieure et, à l'adolescence, bien que la sexualité ait changé d'objet et soit maintenant dirigée vers des objets permis, elle reste sous le poids de l'interdit initial, ce qui se traduit par une grande timidité et l'impuissance.

De même encore, lorsqu'une forte impulsion au vagabondage sentimental est condamnée par le Moi, il peut en résulter une phobie particulière de sortir où que ce soit, ou bien une paralysie hystérique des jambes qui aboutit au même résultat.

De même encore, le refoulement d'une pulsion agressive dirigée contre un objet particulier, par exemple un petit frère, peut déterminer par la suite un refoulement général de l'agressivité, allant jusqu'à l'annihilation de tout dynamisme agissant, de tout esprit de compétition.

L'on doit donc admettre qu'en vertu du mécanisme inhibiteur, des domaines très étendus de l'activité du sujet se trouvent en quelque sorte interdits, bien qu'ils ne soient pas concernés par le refoulement initial ; et l'exercice des dites activités suscite de l'angoisse à l'égal de l'assouvissement de la pulsion défendue. On comprend par là que, si l'inhibition est un mécanisme de défense contre l'angoisse suscitée par les pulsions, c'est en tout cas une défense excessive, qui amoindrit la personnalité et tarit ses possi-

bilités créatrices. Elle est donc pathologique et pose l'indication d'un traitement psychothérapique.

Quand cette inhibition est très fortement marquée, il arrive que les parents s'aperçoivent de son caractère pathologique et consultent, en soulignant le peu de vitalité de l'enfant, son humeur triste et silencieuse, son manque d'intérêt pour quoi que ce soit, sa timidité et sa crainte des gens.

Mais dans beaucoup de cas, lorsqu'elle est moins forte, on ne s'en alarme pas, du fait que les enfants inhibés sont des enfants sages « qui ne font point parler d'eux ». On s'inquiète surtout alors des conséquences scolaires, de ce que le manque d'allant et d'intérêt, la lenteur, la tendance à la rêverie font de l'enfant un mauvais élève, en dépit de son intelligence.

Enfin, dans une troisième situation, on consulte pour des troubles caractériels. Il arrive en effet que le refoulement cède momentanément, toute la tension nerveuse accumulée se libérant soudain en explosion de violence. L'entourage met alors l'accent sur ces raptus, dont il ne perçoit pas le caractère libérateur, tandis qu'il ne dit rien du trop grand calme habituel du sujet, qu'il considère à tort comme normal.

Inhibition et refoulement s'expriment dans le *gribouillis*, nous le savons, par une diminution d'ampleur du tracé, diminution qui est en raison directe de l'intensité de la défense. Si l'on n'est pas surpris de constater cette limitation du gribouillis chez des enfants dont l'attitude est inhibée, par contre on ne s'y attendrait point chez des sujets qui sont amenés par leur famille pour des réactions de violence, comme par exemple dans le cas du garçon de la fig. 14, âgé de 8 ans, dont le comportement opposant et coléreux répondait à un conflit aigu avec une autorité paternelle très intolérante (cf. plus loin observ. 17).

Rappelons comme un cas particulièrement intéressant le gribouillis localisé au-dessous du nom qui, comme on l'a vu, est la signature d'un refoulement de l'Œdipe, avec régression vers un stade oral de fixation au parent nourricier.

3. LES FORMATIONS RÉACTIONNELLES DU MOI

Rappelons ici la donnée essentielle du chapitre 3 : que, par les formations réactionnelles, le moi développe dans le conscient les tendances exactement contraires aux tendances refoulées et, par là, substitue au caractère de l'enfant un caractère extrêmement différent, fait de réserve, de docilité et de stricte obéissance aux règles. C'est, nous l'avons vu, un triomphe de la défense du moi que, dans le gribouillis, ce n'est plus la spontanéité première qui s'exprime alors, mais bien les formations réactionnelles.

Rappelons la distinction, que nous avons faite et illustrée, entre les formations réactionnelles compatibles avec une assez large adaptation et les formations réactionnelles rigides, qui seules sont pathologiques.

Les premières, redisons-le, vont avec un gribouillis largement étendu (fig. 21). Les secondes, par contre, vont avec le refoulement et l'inhibition qui leur donnent un gribouillis de tracé très réduit. Nous pouvons donc apprécier l'intensité d'un refoulement et des formations réactionnelles qui le complètent au degré de réduction du gribouillis et à son tracé réactionnel.

Mentionnons comme ayant un intérêt particulier les gribouillis de formation réactionnelle qu'on observe très souvent chez les *anorexiques* et chez les *énurétiques nocturnes*. Pour l'anorexie, nous savons qu'elle est une formation réactionnelle contre l'avidité orale, à la suite de certaines frustrations dans la relation avec la mère.

Mais, pour l'énurésie, on aurait pu s'attendre à trouver plutôt des gribouillis de type sadique-anal. Or ceux-ci sont l'exception, la majorité des énurétiques traçant des gribouillis réactionnels. Si l'on rapproche cette constatation de ce que les mêmes sujets ont souvent un comportement docile et des manies d'ordre et de propreté, on sera amené à conclure que l'énurésie nocturne représente une pulsion sadique-anale très refoulée et contrebattue par des formations réactionnelles puissantes, qui sont les seules à s'inscrire dans le gribouillis (cf. fig. 34).

4. L'ISOLATION

L'isolation, nous l'avons vu, est un mécanisme de défense qui complète souvent le refoulement et les formations réactionnelles, en établissant une séparation entre le sujet et le monde extérieur, dont les incitations risqueraient, par leur trop grande proximité, de susciter les pulsions interdites.

A dire vrai, il y a déjà un début d'isolation dans les deux mécanismes de défense précédents.

Par le refoulement, les pulsions sont écartées du conscient et empêchées de se réaliser, ce qui se traduit dans le gribouillis par de larges zones blanches, séparant le tracé du reste de l'espace vital représenté par la feuille.

Les formations réactionnelles complètent cette isolation, ce qui se traduit dans le gribouillis par un tracé linéaire, où les points d'intersection sont au minimum.

Ajoutons — ce qui est très important — que si un interdit empêche les pulsions de s'assouvir dans l'espace vital extérieur, un interdit analogue les empêche d'entrer en contact avec le moi civilisé, représenté par le nom, ce qui se traduit dans beaucoup de gribouillis par le fait que le tracé ne passe pas sur le nom et que même, dans un nombre important de cas, il en reste écarté par une zone blanche.

Enfin, l'isolation peut s'exprimer de surcroît dans de fréquentes coupures dans le tracé, signes tangibles de ruptures de contact avec le milieu.

Tous ces mécanismes de défense peuvent s'associer ensemble, comme il se voit dans tous les états névrotiques où la phobie du contact est au premier rang du tableau symptomatique. On en a déjà vu un certain nombre d'exemples au chapitre 3, dans les figures 18, 19, 24, 26 et 27. On en verra d'autres quand nous traiterons des névroses (fig. 47, 49, 54, 55, 83 et 85).

5. LA RÉGRESSION

Quand les mécanismes habituels de défense du moi sont, pour quelque raison, incapables de parer au conflit créé par les pulsions, et qu'il ne peut être trouvé de compromis valable entre les exigences pulsionnelles et les exigences de la réalité, que la charge d'angoisse est en conséquence trop grande pour être supportée, il se produit, isolément ou en association avec les mécanismes précédents, une *régression de la personnalité*.

Régression s'oppose à progression. Quand la progression en avant se heurte à un obstacle trop important, elle se trouve arrêtée. L'obstacle, c'est ici le conflit actuel qui, non seulement ne peut être dépassé, mais encore crée dans le présent une angoisse intolérable. D'où l'utilité de la régression, qui reporte le sujet à une époque antérieure, époque où le conflit n'existait pas. Il faut ici comprendre que la régression est un état tout différent du simple regret. Le regret est le désir de retrouver un passé plus heureux, mais tout en restant pleinement conscient qu'on est obligé de vivre dans la réalité actuelle avec tous ses désagréments. Par la régression, très différemment, ce n'est pas seulement la pensée, mais l'être tout entier qui se reporte vers le passé en abandonnant le présent. Mais l'avantage que le sujet en retire (d'être délivré de l'angoisse de son conflit intérieur) est malheureusement compensé, pour peu que cela dure, par l'inconvénient d'une altération sérieuse de la personnalité.

Le mécanisme de défense par régression est donc lui aussi un mécanisme de tout ou rien et, comme tel, il est pathologique et générateur de troubles secondaires.

L'on est alors consulté, soit pour des troubles du caractère, soit pour une déficience intellectuelle.

Dans le premier cas, la famille souligne les traits de caractère puérils de l'enfant, eu égard à son âge, et même, puisque l'être participe dans son entier à la régression, un retour en arrière qui fait revivre des stades fonctionnels antérieurs (enfants se remettant à se souiller, à faire pipi au lit, à marcher ou à parler comme des bébés).

Dans le second cas, plus fréquent encore, c'est surtout un retard scolaire qu'on s'alarme, l'enfant redevenant passif, apathique, ne pensant qu'à s'amuser et ne montrant aucun intérêt pour l'école, ce à quoi s'ajoute dans les cas assez sérieux une régression de la pensée, qui fait revivre les modes primitifs et ne permet plus à l'enfant de comprendre les problèmes de son âge.

Notons que le conflit anxiogène le plus fréquent est celui qui se produit au *stade œdipien*, quand l'enfant se débat dans la difficile situation qui lui est faite par son attrait amoureux pour le parent de l'autre sexe et son hostilité à l'égard du parent de même sexe. Les facteurs qui entravent la solution du conflit œdipien sont nombreux, et beaucoup d'enfants, après avoir abordé l'Œdipe, sont incapables de le résoudre, donc de le dépasser, c'est-à-dire de sublimer leur amour en tendresse, et leur haine en compétition avec identification au parent rival. Ne pouvant se maintenir dans cette situation trop anxiogène, *ils régressent à un stade pré-œdipien*, stade anal ou stade oral suivant les cas.

Ici encore, par conséquent, la défense contre l'angoisse aboutit à une diminution du champ d'expansion de la personnalité, tout en faisant revivre les stades premiers, où les relations d'objet n'étaient pas encore bien établies.

Le *gribouillis* de la régression s'exprime par un tracé primitif, qui ne correspond pas à l'âge du sujet. C'est-à-dire qu'à un âge où l'on serait en droit d'attendre un gribouillis marqué d'une certaine sublimation ou de formations réactionnelles, l'on obtient un gribouillis de type sadique-anal.

Quand la régression s'allie au refoulement, ce qui est fréquent, le tracé est en même temps réduit dans son ampleur, comme on l'a vu.

Nous avons souligné aussi à plusieurs reprises que, lorsque cette réduction d'amplitude maintient le tracé dans la zone sous-jacente au nom, l'on pouvait en déduire un interdit œdipien.

3. LES RETARDS SCOLAIRES DUS A DES CAUSES AFFECTIVES

A la lumière des notions précédentes sur les mécanismes de défense du moi dans les conflits intérieurs, nous allons montrer par des exemples comment l'interprétation du gribouillis permet dans chaque cas de comprendre la dynamique particulière de chaque conflit.

Mais, auparavant, nous voulons dire un mot de la répercussion quasi-constante de ces conflits sur la réussite scolaire. Dans un très grand nombre de cas, en effet, les parents mettent l'accent sur les difficultés scolaires de l'enfant, soulignant que les maîtres autant qu'eux-mêmes sont surpris du contraste entre l'échec scolaire et le bon niveau intellectuel du sujet. Au premier abord, à la lecture du carnet de notes, on serait porté à croire qu'on a affaire à un débile mental. Mais à la réflexion il n'en est rien : il s'agit d'une pseudo-débilité, et cette pseudo-débilité a des causes purement affectives.

L'expérience clinique nous a appris *la très grande importance de l'affectivité dans le rendement scolaire*. C'est une vérité de bon sens que l'on ne peut apprendre que si l'on y a un intérêt affectif : passion pour l'étude en général ou pour une étude déterminée ; ambition du but à atteindre ; désir de faire plaisir aux parents ou au maître ; esprit de compétition ; stimulation des récompenses ou des punitions.

Mais, outre ces motivations conscientes, peuvent entrer en jeu des facteurs inconscients, et c'est le plus souvent dans un sens négatif, en diminuant l'efficience. La notion de conflit psychique est ici au premier plan. D'une part, le dynamisme que l'on déploie dans un travail scolaire est d'autant plus grand que l'on dispose d'une plus grande somme d'énergie vitale libre ; or nous savons que les conflits entre pulsions et défenses du moi absorbent une bonne part de l'énergie psychique disponible, d'où l'impression pénible d'*asthénie*, si fréquente, obstacle majeur à l'efficience.

D'autre part, les conflits névrotiques empêchent la maturation des pulsions et notamment le processus de sublimation, ce processus qui est tout particulièrement favorable aux activités de l'esprit.

Ainsi donc, chaque fois que l'appréciation clinique ou un test de niveau intellectuel nous aura montré qu'un mauvais élève a une bonne intelligence, c'est dans la sphère affective qu'il conviendra de rechercher les troubles qui provoquent l'échec scolaire.

Il arrive que la seule Clinique, interrogée, nous fournisse une réponse satisfaisante. Par exemple, pour ne citer que celui-là, dans les cas assez nombreux où la déficience fait chronologiquement suite à quelque événement affectif traumatisant : départ d'un maître d'école aimé ; perte d'un parent cher ; naissance d'un petit frère ; initiation sexuelle bouleversante.

Mais, dans un bon nombre de cas, l'enquête clinique ne suffit pas à nous renseigner, et il nous faut interroger la personnalité profonde de l'enfant par des tests projectifs.

Dans la mesure où ils sont significatifs de conflits intérieurs, les renseignements apportés dans ces cas par le gribouillis sont précieux.

Mentionnons ici, comme signes particulièrement fréquents de ces déficiences scolaires d'origine affective :

1°) l'instabilité avec impossibilité de fixer son attention (les distraits-dissipés) ;

2°) l'inhibition, avec apathie, absence d'intérêt pour l'étude (cf. Observ. 20) ;

3°) l'asthénie avec fatigabilité très rapide, et déficience de la mémoire (cf. Observ. 25) ;

4°) le défaut d'attention des distraits-absorbés, qu'obsède quelque pensée secrète et qui sont très souvent « dans la lune » ;

5°) la lenteur au travail par méticulosité excessive due au perfectionnisme et au doute de soi (cf. Observ. 19 et 21) ;

6°) l'anxiété qui fait craindre l'échec et y précipite le sujet, lors des compositions et des examens (cf. Observ. 22).

Nous n'avons pas voulu faire de cette étude un chapitre à part — où nous aurions analysé les gribouillis dans la pseudo-débilité mentale — car le retard scolaire pour cause affective n'est qu'un élément dans les ensembles névrotiques étudiés ici, et ce que le gribouillis nous révèle, c'est le dynamisme intérieur du conflit névrotique, non la perturbation toute secondaire et d'ailleurs contingente apportée dans le travail scolaire.

Comme on le verra, les observations dont nous allons illustrer ce chapitre comportent très souvent la mention de l'incidence du conflit sur la réussite scolaire.

Ajoutons que, sans qu'elles aient fait l'objet d'un choix spécial, un certain nombre de nos observations ont trait à des *dyslexiques*. Il apparaît en effet, à la lumière d'une exploration approfondie, que la dyslexie est souvent liée à un état névrotique.

7. CONFLITS PASSAGERS ET NÉVROSES DURABLES

Une autre question très importante se pose lorsqu'on étudie les conflits de l'âme enfantine : celle de savoir si le conflit et les défenses mises en œuvre pour le résoudre sont de nature passagère, marquant seulement un moment de l'évolution de l'enfant, ou s'ils sont susceptibles de constituer une névrose de longue durée.

Remarquons d'abord à ce propos que *l'enfance est l'aube de la névrose*, ce qui veut dire que la plupart des névroses de l'adulte ont pris leur source dans les conflits de l'âme enfantine, résolus par des mécanismes névrotiques. Souvent, après une période d'enfance troublée, marquée par des angoisses, des dépressions mineures, des phobies, des obsessions, le calme revient, ce qui fait croire à la guérison. Dans un nombre appréciable de cas en effet, c'est bien la guérison, le conflit ayant été résolu dans un sens qui permet une assez bonne adaptation et une reprise de la marche en avant. Mais chez certains, l'apaisement n'est obtenu qu'au prix d'un refoulement important, et la paix qui s'établit est une paix armée, avec, au premier incident, menace de reprise des hostilités. Il

suffira donc qu'un peu plus tard, à l'adolescence ou à l'âge adulte, une quelconque difficulté d'adaptation se présente, ou un surmenage, ou une maladie amoindrissant la force du moi, pour que le conflit surgisse à nouveau, avec acuité, reproduisant l'état névrotique.

Chez l'adulte, comme nous le verrons au chapitre suivant, les névroses sont *bien structurées* et constituent des entités morbides bien définies.

Chez l'enfant, cela est beaucoup plus rare, du fait que le moi, encore faible et manquant de puissance organisatrice, n'est pas en mesure d'instaurer un mécanisme de défense puissant et toujours le même, mais doit essayer successivement ou en même temps plusieurs mécanismes de défense différents.

Il en résulte que nous n'observons pas chez l'enfant aussi constamment que chez l'adulte des types de névroses très caractérisées : *névrose d'angoisse, névrose obsessionnelle, névrose asthénique;* mais le plus souvent des syndromes polyvalents qui empruntent leurs signes à plusieurs de ces types.

Soit dit en passant, c'est sans doute cette polyvalence, s'accompagnant d'une certaine labilité des défenses mises en œuvre, qui rend compte des passages possibles d'une névrose à l'autre et des meilleures possibilités de guérison.

CHAPITRE III

LES ÉTATS NÉVROTIQUES CHEZ L'ENFANT

Nous avons vu plus haut que les états névrotiques de l'enfance ne sont pas aussi nettement délimités que ceux de l'âge adulte, et qu'on ne saurait avec la même assurance porter chez l'enfant le diagnostic de névrose d'angoisse ou de névrose asthénique ou de névrose obsessionnelle, pour ne citer que les principales.

Nous nous en tiendrons donc ici à une définition très large des états névrotiques, en y rangeant les cas fort nombreux de « nervosisme », dépendant de conflits intérieurs entre les pulsions et les censures du moi.

Par cette remarque, on comprendra mieux encore ce que nous avons dit plus haut de l'impossibilité de demander au test du gribouillis — non plus d'ailleurs qu'aux autres tests de projection — un *diagnostic* de névrose.

Ce que le gribouillis nous révèle — nous l'avons dit déjà — c'est le point d'équilibre des tendances et des défenses, et, par là, il nous éclaire sur la *dynamique conflictuelle* des troubles observés.

En particulier, nous avons vu que l'angoisse est un symptôme constant de tous les conflits névrotiques, tantôt dominée et repoussée à l'arrière-plan par la défense du moi, tantôt dominante et se situant au premier plan, comme il se voit dans cette forme de névrose qu'on appelle la névrose d'angoisse. Il faut dire ici que le gribouillis ne nous montre pas directement le symptôme angoisse. L'angoisse, en tant que symptôme majeur des conflits névrotiques, en tant que cause déterminante de l'entrée en jeu des défenses du moi, devra donc *être déduite* du gribouillis par une interprétation du conflit, de la manière dont les défenses ont pu se rendre maître des tendances.

C'est dans cette *perspective dynamique* que nous allons passer en revue les différents états névrotiques de l'enfance. On pourra penser que nous avons pris d'assez grandes libertés avec la classification courante des névroses. Mais cela nous est apparu comme nécessaire pour suivre la réalité clinique, et l'on voudra bien noter dès maintenant que si, pour la clarté de l'exposé, nous avons tenu à donner un nom aux états névrotiques décrits ci-après, c'est simplement en considération du symptôme dominant au moment de la consultation, sans que ce symptôme constitue pour autant l'essentiel du tableau clinique. Ainsi, nous classerons sous le titre de névrose d'angoisse les états où l'angoisse est au premier plan ; sous celui de névrose asthénique les états où l'asthénie domine, etc.

Rappelons à ce propos que la mention du symptôme dominant est souvent artificielle, étant déterminée, soit par la souffrance de l'enfant (par exemple en cas d'angoisse), soit par la souffrance des parents, ceux-ci pouvant se montrer intolérants à certains aspects du comportement de l'enfant, qui ne sont pas forcément les aspects les plus pathologiques. Nous en donnerons des exemples.

I. LA NÉVROSE D'ANGOISSE

Les cas que nous rangeons sous ce titre sont ceux des névroses où l'angoisse domine et est le principal motif de la consultation. Mais, comme on le verra, la névrose est rarement pure, et il s'y associe très souvent des symptômes secondaires dûs à l'intervention de la défense du moi.

Observation 11. Voici le cas d'une fillette de 11 ans, Jacqueline, qui a, depuis l'âge de 9 ans, des *angoisses nocturnes* très vives, avec peur de la mort, tant pour ses parents que pour elle-même. Cela a débuté en réalité quand elle avait 5 ans, la nuit où son petit frère est né, le départ de sa mère pour la clinique ayant provoqué chez la fillette une véritable panique anxieuse, qui s'est par la suite répétée chaque soir, car Jacqueline avait peur que sa mère ne parte de nouveau et l'abandonne. Depuis cette époque, la fillette a changé de caractère. Elle est devenue grincheuse et agressive. Elle est inquiète, se colle à sa mère, l'embrasse continuellement, veut qu'on lui dise et qu'on lui répète sans cesse qu'on l'aime, ce qui prouve que dans son for intérieur elle en doute. Elle a des sentiments de culpabilité et va d'elle-même fréquemment à confesse.

Il apparaît que Jacqueline a mal accepté la naissance du petit frère. Elle avait en effet joui jusqu'à 5 ans des privilèges de l'enfant unique, et d'autre part son tempérament de rétractée, chétive, anorexique de toujours, la disposait peu au partage. Le fait est que, comme on l'a vu, son caractère s'est altéré depuis ce moment-là, en même temps que s'installait la névrose d'angoisse.

En pareil cas, on peut présumer que la fillette a conçu dans son cœur des sentiments agressifs à l'égard du petit frère et des parents, principalement la mère. On sait que de tels sentiments déterminent souvent une angoisse de culpabilité et la crainte de l'abandon, angoisse qui existe ici (confessions fréquentes), de même que la crainte de l'abandon (attitude vis-à-vis de la mère).

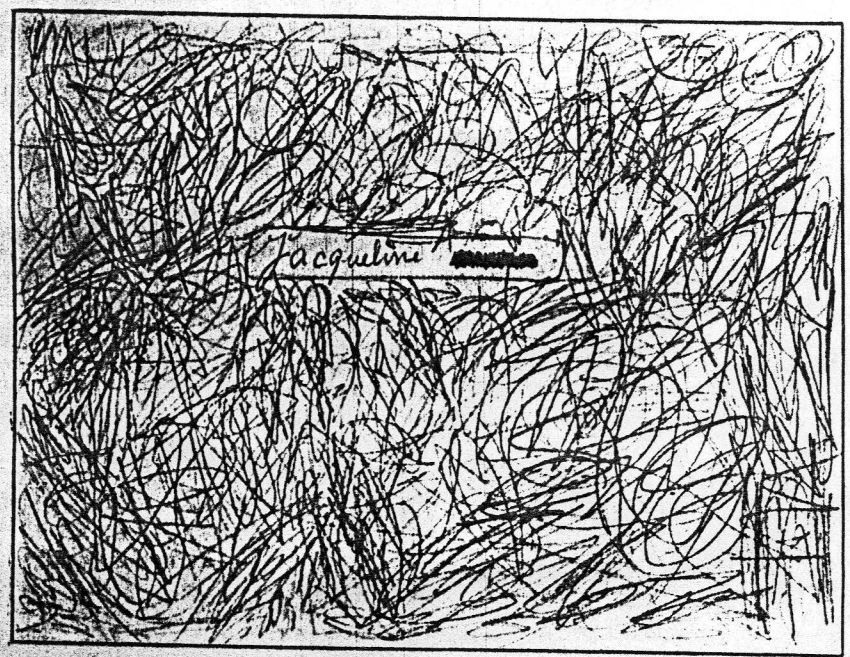

Figure 44. — Gribouillis agressif chez une anxieuse (Observ. 11)

Cette agressivité sous-jacente à l'angoisse, nous la trouvons dans *les gribouillis* de la fillette, qui couvrent toute l'étendue de la feuille de hachures nombreuses dans toutes les directions. Il n'y a donc ici ni refoulement, ni formation réactionnelle.

Cependant, au début, ces hachures étaient entremêlées de guirlandes de type réactionnel. Mais très rapidement, au cours de la psychothérapie, ces guirlandes ont disparu pour faire place à un tracé de décharges agressives, transformation qui a été parallèle à une amélioration de l'anxiété. Le tracé reproduit ci-contre (fig. 44) correspond à une phase de grande amélioration : il indique des pulsions agressives désordonnées de type pré-génital, mais, fait particulier à cet échantillon, avec isolation du nom, préservé par un cadre de l'atteinte des pulsions. Ce gribouillis nous montre

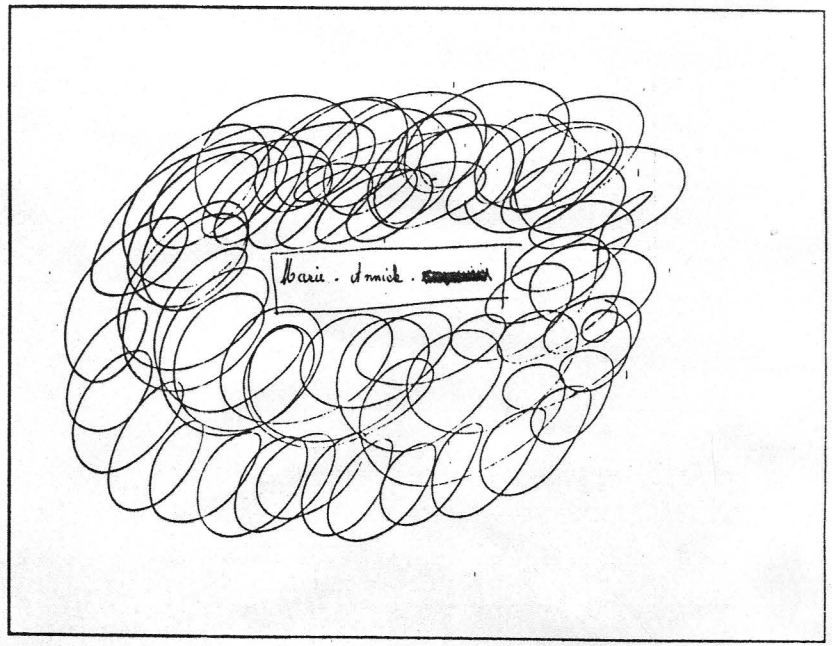

Figure 45. — Gribouillis réactionnel (Observ. 12)

donc, d'une part l'intensité quelque peu sauvage des pulsions chez cette fillette ; d'autre part la constitution d'un secteur préservé, par isolation, qui rassure pour le moment le sujet sur ses propres intentions agressives à l'égard des siens. L'amélioration clinique s'explique alors par la satisfaction accordée d'une part aux pulsions, d'autre part à la défense du moi.

Observation 12. Voici *un gribouillis* très différent du précédent chez une fillette de 11 ans, Marie-Annick, fille unique. Elle a tracé d'abord le cadre autour du nom, disant : « pour que le gribouillis ne passe pas sur mon nom ». Les volutes tracées ensuite avec régularité ont un caractère net de formation réactionnelle (fig. 45).

Cette fillette est, comme la précédente, une anxieuse très émotive, qui a peur de tout. Elle est aussi très fixée à sa mère et ne veut jamais la quitter.

Mais par ailleurs elle ajoute à cela un caractère scrupuleux, avec des manies d'ordre et un soin excessif dans la tenue de ses cahiers d'école, qui entraîne une lenteur paralysante. Elle a beaucoup de peine à se lier en dehors de la maison, et n'embrasse guère.

On constate aussi les signes d'une *névrose de scrupule* dans son *test PN*. En effet, le récit débute par deux thèmes punitifs, suivis de deux thèmes agressifs. Or cela se répétera aux Préférences-Identifications, où l'on voit les deux images sadique-anales agressives et l'image de la bataille entre frères être les trois les moins aimées et non-assumées. Les images dépressives étant mieux assumées, on doit en conclure que cette fillette fait prévaloir l'instance punitive sur la tendance punissable, autrement dit qu'*elle prend le parti de son sur-moi*, ce qui est bien caractéristique d'une névrose de scrupule.

Elle reproduit aussi ce mode de défense dans *ses psychodrames* puisque, au moins au début, elle fait assumer l'agressivité de ses thèmes par la psychothérapeute et joue elle-même onze fois sur dix-huit l'instance punitive représentée par la mère. Et cependant l'agressivité existe, puisqu'elle figure dans tous les psychodrames, et toujours dirigée contre la mère; mais elle est sous-jacente et exprimée avec peu de vigueur.

Parallèlement, si les volutes régulières de son gribouillis n'expriment pas d'agressivité apparente, c'est qu'elles sont déjà le résultat d'une défense. La preuve que les pulsions agressives existent dans la profondeur nous est ici apportée par le fait que la fillette, pour préserver son nom de toute attaque, commence par l'entourer d'un cadre.

Le processus dynamique de ce tracé nous révèle donc que de puissantes formations réactionnelles cherchent ici à endiguer l'agressivité et l'angoisse, ce qui se traduit cliniquement par les rituels d'ordre et de propreté.

Observation 13. Voici le cas d'une jeune fille de 16 ans, Maryvonne, aînée de trois, qui, depuis quatre ans environ, époque de sa mise en pension, a des angoisses continuelles. Il faut dire que, bien que ses progrès scolaires soient normaux, elle n'a jamais accepté de bon cœur la pension, étant très fixée à sa mère, et que, durant les trois premières années de la séparation, elle n'a pas pris de poids. Elle fait beaucoup de cauchemars la nuit, croit voir des revenants, et ne peut dormir sans lumière.

Le fait qui motive la consultation est une aggravation récente de l'état de Maryvonne, qui est constamment anxieuse et triste, et, par surcroît, ne peut plus manger parce qu'elle a sans cesse la crainte d'avaler de travers et d'étouffer (*dysphagie anxieuse*). Au moindre malaise, elle se croit gravement atteinte et a peur de mourir.

A dire vrai, la dysphagie a débuté voici plusieurs années et, chose curieuse, la jeune fille rapporte que, lorsqu'elle voulait poser à ses parents des questions relatives à la sexualité, elle ne pouvait arriver à parler, la question lui restant dans la gorge, « exactement, dit-elle, comme les aliments que je ne peux avaler ».

A l'analyse projective, il apparaît qu'il y a chez Maryvonne *un fort interdit sur la sexualité*. Par exemple, dans le test PN, l'image BAISER, qui est d'ordinaire très aimée, est ici la moins aimée de toutes, *parce que Pattenoire est jaloux de ce que les parents s'aiment et de ce qu'il soit exclu*. Mais on voit de plus s'exprimer à propos de cette image un thème qui se reproduira quatre autres fois, à propos des images de tétée : c'est que le rapprochement des sexes est indécent, de même qu'il est indécent qu'une femelle montre son ventre et ses seins. D'autre part, dans ce même test, le héros se révèle un garçon frondeur et désobéissant, ce qui est banal, mais ce qui l'est moins, c'est que jamais Maryvonne ne consent à assumer les actions coupables et qu'elle s'identifie d'ordinaire à l'instance punitive. Elle censure donc avec beaucoup de sévérité et déclare en terminant que Pattenoire finira mal, sera écrasé un jour qu'il était sorti sans permission.

Nous savons que les formations réactionnelles contre la sexualité, exprimées dans le test PN, correspondent à de fortes pulsions

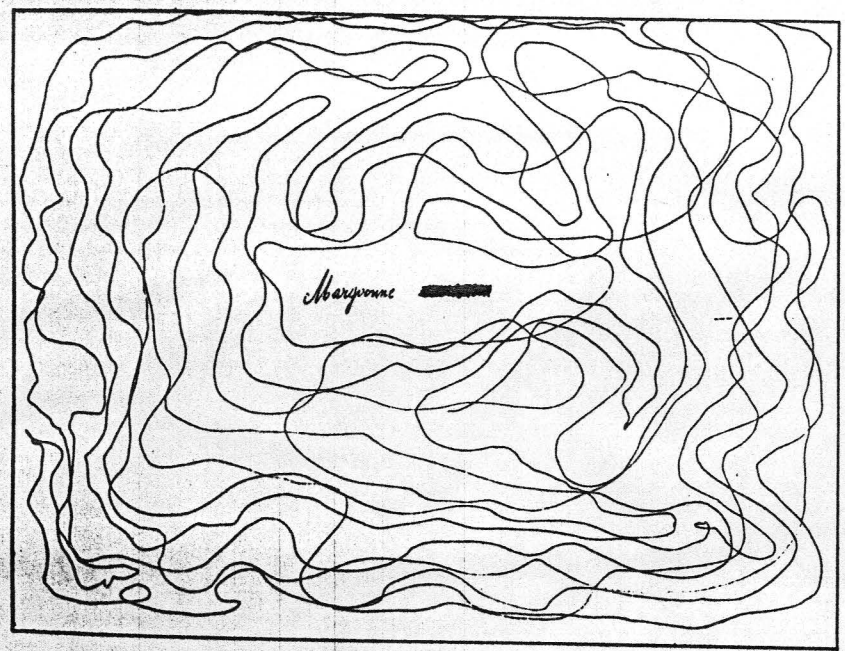

Figure 46. — Gribouillis d'isolation (Observ. 13)

œdipiennes refoulées. Dans une image du *test de Symonds,* qui représente une jeune fille les mains jointes, nous voyons s'extérioriser ces pulsions : « *Elle est en prière. Elle a l'air soucieuse. Sa maman est malade d'un cancer. Elle sait que sa maman peut mourir. Elle repartira plus confiante... Sa maman va mourir; elle restera seule avec son père* ».

Nous savons — sans qu'il soit possible de l'expliquer ici en détail — que la dysphagie anxieuse est toujours liée à un conflit œdipien avec refoulement et régression au stade oral, la crainte d'avaler étant ici symboliquement la crainte de la pénétration sexuelle. Nous ignorons en vertu de quelles expériences vitales de son enfance Maryvonne a vécu sa situation œdipienne avec anxiété et culpabilité, mais nous savons que son caractère est peu liant,

qu'elle ne se fait guère d'amies, qu'elle se distrait seule, par des lectures.

Ici *le gribouillis,* qui indique une bonne expansion vitale, puisqu'il couvre toute la page, nous offre un tracé aussi peu agressif que possible, avec, par surcroît, une remarquable *isolation,* le tracé présentant un minimum d'intersections, et le nom n'étant pas recouvert (fig. 46).

Observation 14. Voici le cas d'un garçon de 6 ans et demi, Christian, qui a depuis plusieurs mois des *peurs nocturnes* constantes. Le premier soir, ayant une bouillotte dans son lit, il a cru que c'était quelqu'un et a crié de peur. Il est resté un mois sans presque dormir, criant et appelant ses parents. Depuis, même dans la journée, il vit dans la peur et n'ose aller seul d'une pièce à l'autre. Il est devenu très émotif, pleurant ou se fâchant pour des riens.

Le premier *gribouillis,* fait lors de la consultation (fig. 47) est tout à fait inhabituel chez un enfant de cet âge, en ce qu'il trahit des formations réactionnelles intenses avec isolation.

Les tests de personnalité ont révélé chez ce garçon une forte inhibition anxieuse. Il a peur de s'engager et refuse d'assumer aucune tendance agressive. Davantage, ces tendances agressives, il les retourne contre lui-même. C'est ainsi que dans le test PN, et banaux, dont on ne peut rien conclure, il donne soudain à Nurr après avoir fourni pour la plupart des images des thèmes pauvres un thème riche et original : « *Il fait noir. Il y a la lune, le loup, les cochons. Il y en a deux qui dorment; un qui regarde par la fenêtre* ». Lequel est-ce ? « *Le bébé* » (c'est ainsi qu'il appelle Pattenoire). Que voit-il ? « *Un loup* ». Que pense-t-il ? « *Il croit qu'il va le manger* ». Pourquoi ? « *Parce qu'il n'est pas dans sa maison* ». Christian a donc vu un loup à la place des parents-cochons. Aux Préférences-Identifications se révélera l'importance de ce thème, car 15 images sur 16 sont refusées, avec l'attendu donné par Christian qu'« *il n'aime pas les petits cochons, parce que le loup va les manger* ». Ce thème sera répété cinq fois et, à la fin, Christian dira que « *le loup va le manger, parce qu'il a une patte noire pour avoir été dans la boue* ».

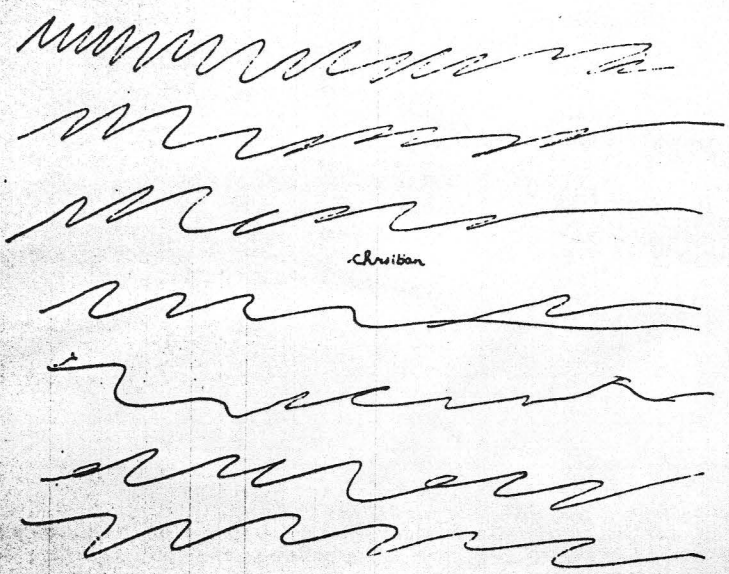

Figure 47. — Gribouillis réactionnel d'un anxieux (Observ. 14)

La tonalité dépressive de ces thèmes se confirmera à la fin par cette déclaration que, dans cette histoire, personne n'est heureux.

Il faut noter que ce test a été effectué dans un climat de malaise avec anxiété et inhibition. Les défenses sont puissantes et, en particulier, le garçon fait un constant usage de la relation à distance : les protagonistes ne sont pas nommés; les thèmes sont émiettés en détails descriptifs isolés; Christian ne s'identifie jamais au héros, mais le plus souvent à personne. Et ceci va bien avec le style isolationné de son gribouillis.

Nous avons formulé l'hypothèse que la tendance dépressive anxieuse de ce garçon était le retournement d'une agressivité très forte, et que le loup agressif qui le menace était très probablement une projection de ses propres tendances agressives.

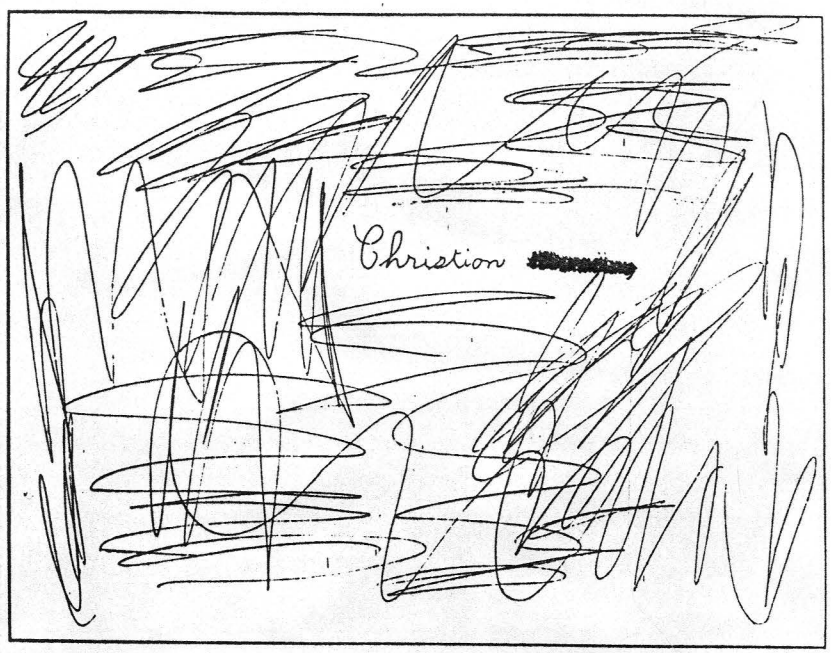

Figure 48. — Gribouillis agressif du même sujet

L'indication se trouvant posée d'une psychothérapie, Christian a été régulièrement suivi pendant six mois. L'hypothèse émise sur l'agressivité refoulée et retournée contre soi s'est trouvée pleinement vérifiée. Dans tous *ses psychodrames,* le garçon a fait montre d'une agressivité sauvage, dans des jeux où la pauvreté des thèmes a sa contrepartie dans la violence des gestes. Très inhibé les premières fois, il a rapidement changé de manière d'être, jouant avec une ardeur joyeuse des décharges de plus en plus violentes. Bientôt, il y introduit un loup qui dévore parents et enfants, les mangeant et les remangeant sans fin, et il en assume le rôle. Bien entendu, par ce déplacement de l'agressivité sur un animal, il diminue sa

propre culpabilité et, par surcroît, il se double d'une autre bête fauve dont le rôle est assumé par la psychologue.

Le loup du test projectif, c'était donc bien lui, comme nous l'avions pensé au début. Mais il fallait le climat libérateur des psychodrames pour nous le montrer dans son déchaînement agressif, alors que dans la vie courante l'interdit domine.

On peut se demander le pourquoi de pareilles défenses chez un enfant si jeune. C'est que les parents de Christian sont des éducateurs très sévères, qui censurent ses moindres manquements. En particulier, mis à l'école à 3 ans, Christian au début pleurait beaucoup et s'opposait. Par la suite, il s'est montré un écolier exagérément scrupuleux, allant jusqu'à recopier tous ses jeudis des pages de livres.

On notera la transformation saisissante de son *gribouillis* durant la psychothérapie (fig. 48). L'isolation a disparu, et la page est traversée de flèches agressives qui, toutefois, épargnent le nom. A l'époque de ce second gribouillis, l'amélioration clinique était déjà très importante : les terreurs anxieuses avaient disparu, et Christian se montrait beaucoup plus gai.

Observation 15. Voici le cas d'un jeune homme de 17 ans, Jacky, qui présente un état sub-continu d'angoisse, avec agoraphobie. Il ne peut sortir de chez lui qu'en compagnie de sa mère, qu'il ne quitte pas d'une semelle.

Il a eu sa première crise d'angoisse à l'âge de 11 ans, mais, intelligent et sensible, il faisait encore de bonnes études. Son père étant mort subitement devant lui quand il avait 15 ans, ses angoisses ont redoublé : il est dans un état d'anxiété et de dépression continuel, n'ose plus rien faire et a abandonné ses études.

C'est un garçon sympathique, sensible et assez cultivé, de contact agréable, mais superficiel. Il est très narcissique, uniquement soucieux de lui-même et de sa santé, et, d'autre part, tout à fait fixé à sa mère, comme on l'a vu.

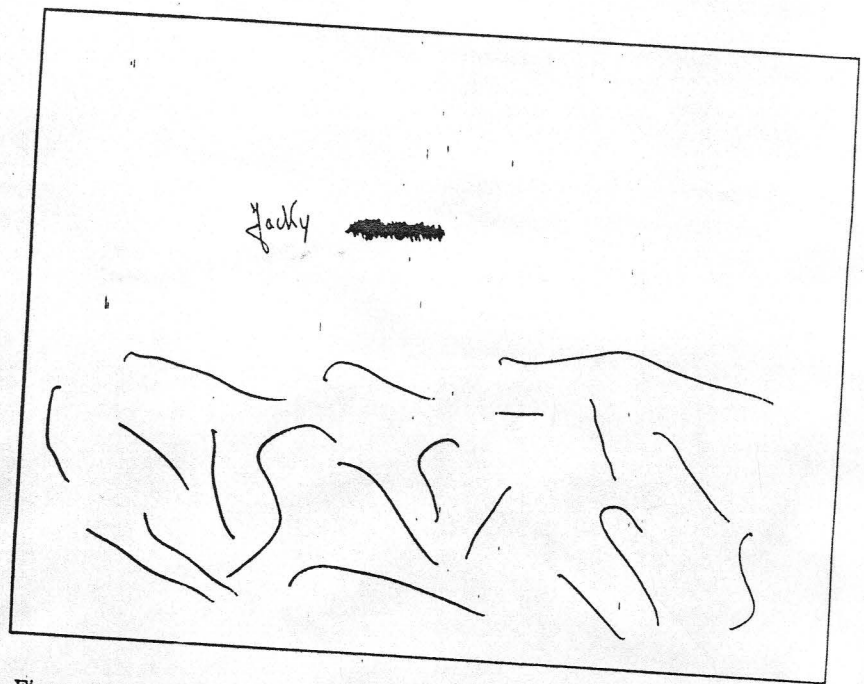

Figure 49. — Gribouillis isolationné dans la zone maternelle (Observ. 15)

Son *gribouillis* (fig. 49) est tout à fait cantonné dans la zone de protection maternelle, mais avec, par surcroît, une tendance très marquée à l'isolation, que nous n'avons pas pu explorer plus profondément, mais qu'on peut présumer être un mécanisme de défense contre les pulsions.

2. LA NÉVROSE DÉPRESSIVE

Comme nous l'avons dit, il n'y a pas de délimitation bien caractérisée entre les différentes névroses, et la catégorie dans laquelle on place un cas donné marque simplement quel est le symptôme clinique prévalent. Nous avons vu que l'angoisse se double très souvent d'une humeur triste. Réciproquement, quand la dépression est au premier plan, elle se double souvent d'un élément anxieux non négligeable.

Observation 16. Voici le cas d'une fillette de 12 ans, Anne, une dilatée expansive, de tempérament affectif tendre, qui se présente comme une *déprimée*, d'humeur constamment morose, mais avec laquelle il est facile d'entrer en relation.

Son *gribouillis* (fig. 50) couvre toute la page d'une estompe légère, sans aucun trait agressif. Il indique donc une bonne expansion vitale, avec une fixation au stade sadique-anal, au stade des pulsions agressives-dépressives, comportant toutefois une forte dominante de retournement dépressif contre soi. Il correspond donc bien à la Clinique.

Cette dépression persistante a retenti sur le travail scolaire, au point qu'Anne, bien qu'intelligente, a un retard de deux ans. Elle est l'aînée de trois (deux frères) et, dans nos entretiens avec elle, nous notons déjà l'expression, à mots couverts, d'une assez forte charge agressive contre la mère, accusée de préférer les deux frères.

Le *test PN* nous montre aussi cette charge agressive, mais étouffée par les censures. La rivalité fraternelle ne s'exprime pas directement, mais sous la forme indirecte du désir d'être enfant unique ou d'être la benjamine, parce qu'on est plus gâté petit, dit-elle.

Le thème de TROU est bien significatif de la dépression : « *Pattenoire était sorti et s'est perdu. Il était sorti parce qu'il n'était pas heureux, parce que ses parents aimaient mieux son frère et sa sœur* ».

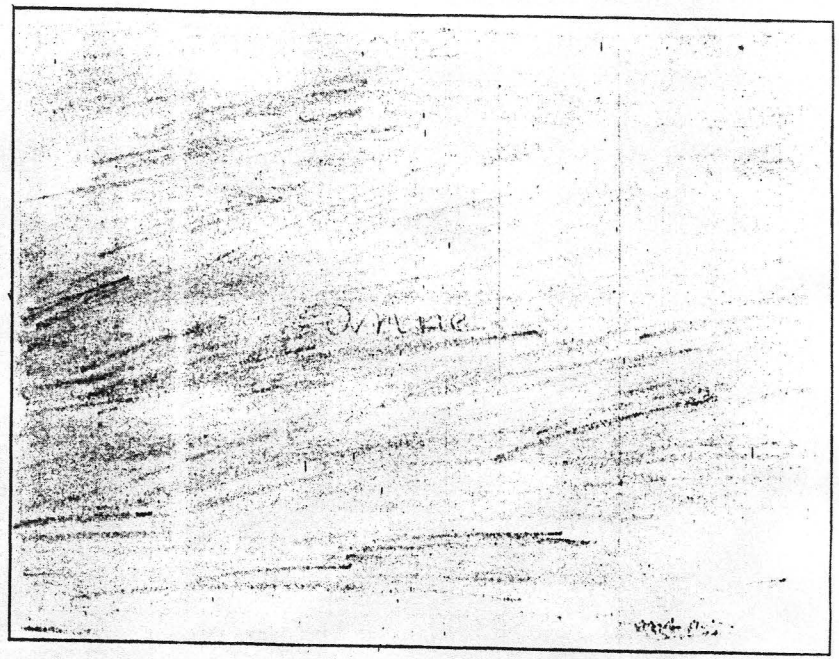

Figure 50. — Gribouillis dépressif en estompe (Observ. 16)

Mais ce désir d'être le privilégié est également censuré, comme on le voit bien dans les images de tétée. Il est conforme d'ordinaire au principe du plaisir que TÉTÉE 1 soit aimée et TÉTÉE 2 non aimée. Or, pour Anne, c'est l'inverse : TÉTÉE 1 n'est pas aimée « *parce que*, dit Anne, *ils ne sont que deux sur l'image, parce qu'il n'y a pas le frère et la sœur* ». A la question : « Pourquoi est-ce mieux quand ils sont ensemble ? », Anne répond : « *Pour distraire maman* ». « Et Pattenoire, lui, qu'en pense-t-il ? » « *Ben* (avec une irritation dans la voix) *il est heureux ! Il préfère être tout seul !* » « Et la maman ? » « *Elle préfère qu'il y ait les trois* ».

Ainsi cette fillette a certainement éprouvé de forts sentiments d'agressivité contre ses deux frères, peut-être vraiment préférés des parents. Mais cette agressivité, suscitant en elle une angoisse de culpabilité et une crainte d'abandon (cf. TROU), s'est retournée contre la fillette, d'où l'humeur triste, le manque de dynamisme, l'échec scolaire et le gribouillis en estompe.

—:—:—

Dans les observations qui suivent, nous allons voir ces sentiments d'agressivité apparaître au premier plan dans l'observation clinique. Mais si l'aspect dépressif n'est décelable qu'à un examen plus attentif, cela ne veut nullement dire qu'il soit secondaire en importance. C'est tout simplement que les lâchages agressifs sont ici très mal tolérés par des parents exigeants, qui les soulignent, alors qu'on ne s'inquiète pas de l'inhibition dépressive, pourtant plus grave en ses conséquences, notamment dans le domaine de l'efficacité scolaire.

Observation 17. Voici une fillette de 11 ans, Annick, qui nous est amenée pour des colères violentes au cours desquelles elle frappe ses frères et sœurs, dit des gros mots, se roule par terre et déchire ses affaires.

Ces colères ont débuté depuis qu'Annick, âgée de 10 ans, a été placée chez une dame seule qui avait proposé à ses parents de la « dresser ». On se plaignait en effet de ce que la fillette était d'humeur grincheuse et agressive depuis la naissance du petit frère quand elle avait 2 ans; à cette occasion elle avait beaucoup pleuré, disait qu'elle ne voulait pas de petit frère et frappait celui-ci. Un an après, à la naissance d'une petite sœur, on a placé Annick durant une année, de 3 à 4 ans, chez une nourrice qui malheureusement était alcoolique et ne s'occupait guère de la fillette, si bien que celle-ci a maigri; on l'a placée alors de 4 à 5 ans dans un aérium, où elle a repris du poids. Puis est intervenu le placement pour « dressage » à l'âge de 10 ans.

Ces trois évictions successives ont mis au cœur de la fillette une vive crainte d'être exclue de la maison pour sa méchanceté.

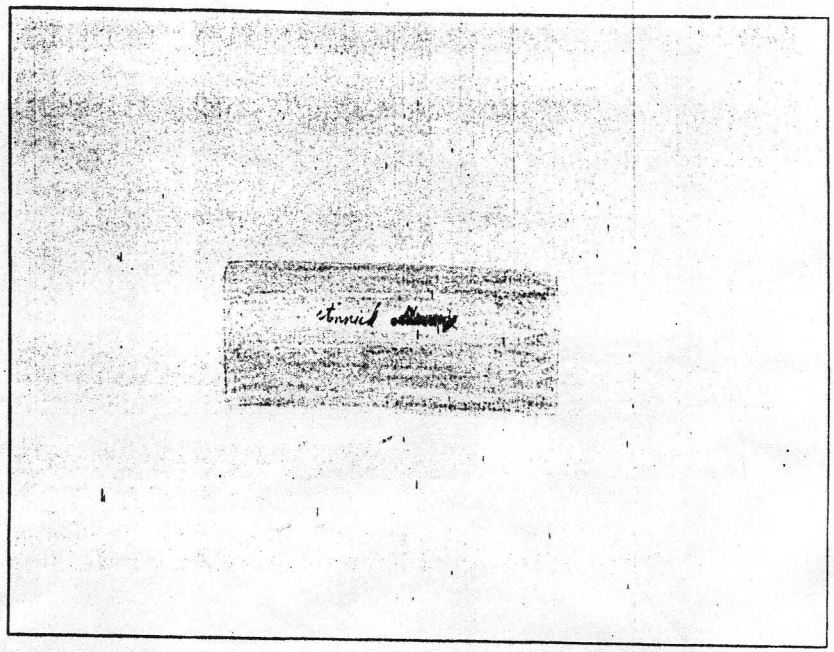

Figure 51. — Gribouillis inhibé d'estompe (Observ. 17)

C'est cet aspect dépressif qui est au premier plan dans les tests projectifs. Ainsi, dans son *test PN*, Annick refuse toutes les images agressives et critique l'avidité orale de Pattenoire qui ne veut pas laisser de lait à ses frères; elle refuse d'ailleurs d'en assumer le rôle. JEUX SALES donne un thème d'agressivité contre la mère, mais l'image, refusée au début, n'est ni aimée, ni assumée. Par contre, à JARS, l'image la moins aimée, Annick accepte d'être le petit cochon mordu. Elle assume donc ici la culpabilité, et il est à noter que les trois souhaits à la FÉE seront des souhaits d'amélioration morale, comme il se voit chez les scrupuleux.

Pareillement, *son gribouillis* (fig. 51) est un gribouillis de

refoulement, étroitement limité au nom et même encadré. C'est un gribouillis d'estompe, ce qui nous révèle des instincts non sublimés, dans l'opposition des pulsions agressives sauvages et d'une censure très primitive qui est parvenue à inhiber les pulsions en les retournant contre le sujet.

On doit en conclure que la contrainte excessive exercée sur les pulsions agressives, sous l'influence de la crainte d'abandon, a abouti à un refoulement (gribouillis limité) et à un retournement contre soi (estompe). Mais ces deux mécanismes n'ont pas suffi à endiguer complètement les pulsions, et celles-ci se déchargent dans ces accès de colère qui ont motivé la consultation. Constatation qui nous a conduits à traiter cette fillette plus comme une déprimée que comme une caractérielle.

Observation 18. Voici un cas analogue chez un garçon de 10 ans, Gabriel, aîné de six, qui nous est amené pour un retard scolaire de deux ans et des troubles caractériels. On lui reproche son humeur constamment grincheuse et ses colères, au cours desquelles il cherche à frapper son frère, troisième né. Il faut dire qu'il en est empêché par sa mère, femme violente, qui censure Gabriel avec une sévérité excessive, le frappe et va jusqu'à dire devant lui : « Quand il me résiste, je le tuerais ! » Elle sera la principale responsable, par son attitude intransigeante, de l'échec de la psychothérapie.

Son *gribouillis* (fig. 52) a un caractère sadique-anal très agressif, mais reste localisé dans la zone du nom. Au cours des deux années qu'a duré la psychothérapie, sans apporter d'amélioration sensible, le gribouillis est resté exactement le même. Il nous montre que Gabriel est fixé à sa mère dans une relation sado-masochiste.

Les autres tests projectifs nous montrent aussi ces deux aspects contraires de la personnalité : l'agressivité et le choc en retour dépressif.

De même les *psychodrames*. Au cours d'une première série, le thème habituel est d'une maman ou d'un maître d'école qui

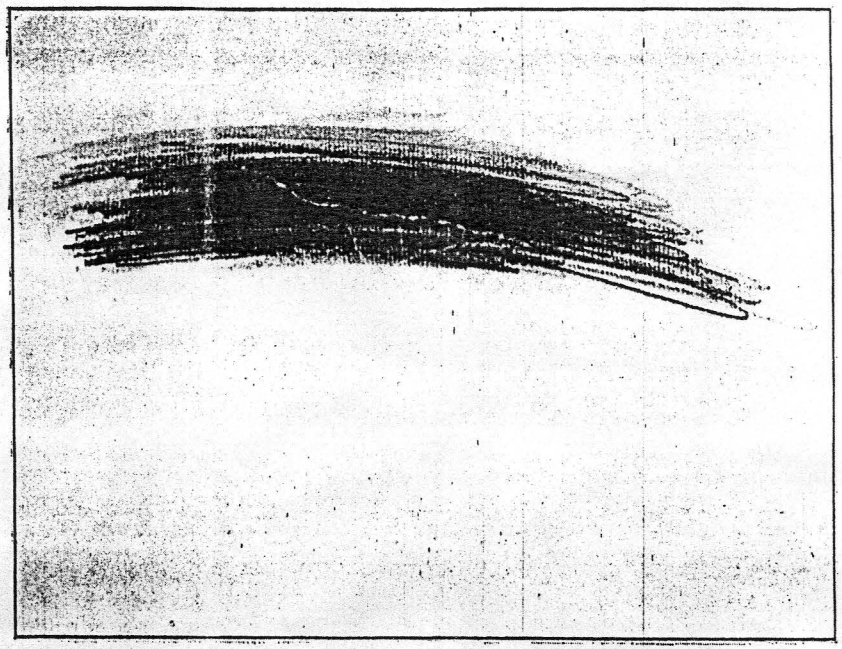

Figure 52. — Gribouillis d'agressivité refoulée (Observ. 18)

punissent les enfants et, quand ceux-ci leur résistent, les tuent. Gabriel assume le rôle, non de l'enfant, mais du puissant.

Par la suite, dans une deuxième série, il y a revirement. Le thème est encore d'un enfant en conflit avec un puissant, mais ici l'enfant est toujours le plus fort et tue l'adulte. Gabriel joue alors le rôle de l'enfant, se désinhibant et déchargeant une forte agressivité. Mais il faut souligner qu'il a après ses jeux de fréquents retours d'anxiété.

Nous voyons donc se libérer ici, par l'action psycho-dramatique, l'agressivité refoulée, mais sur un mode sauvage de tuer-être tué qui n'a pas pu aboutir à une socialisation de l'instinct, ce que nous révélait déjà le tracé de son gribouillis.

Observation 19. Voici le cas d'une fillette de 10 ans, Annie, qui nous est amenée pour des difficultés scolaires et une anorexie mentale persistante.

Cette anorexie date de sa seconde année. Annie, qui est la deuxième de trois filles, à cet âge mordait ses sœurs jusqu'au sang, allant jusqu'à agresser la petite fille au berceau. Pour l'en punir, sa mère l'a fortement mordue. Et depuis, Annie n'a plus jamais recommencé ; mais son caractère s'est altéré ; elle est devenue anxieuse, avec notamment une peur panique de tous les animaux qui mordent, même les plus petits ; de plus, elle s'est mise à bégayer et est devenue anorexique. Cet ensemble de troubles de la fonction orale montre à quel point la censure a été forte et a marqué profondément la fillette.

On a ici la preuve que l'anorexie mentale peut constituer une formation réactionnelle contre l'agressivité orale.

Le *test PN* nous le fait voir avec évidence. Dans plusieurs scènes de tétée, le héros est donné comme buvant plus que les autres, au point d'avoir une indigestion. Annie refuse de s'y identifier. A HÉSITATION, la fillette dit : « *Pattenoire était toujours plus difficile. Il ne mangeait presque rien du tout. Sa mère se fâchait. Il boudait. Sa mère était désolée de ce qu'il ne voulait pas manger* ». Annie s'identifie dans cette image à Pattenoire « *parce qu'il est comme moi* ». On voit ici s'exprimer successivement l'avidité, puis le refus. Mais l'avidité est souterraine et non assumée ; la défense du moi impose au contraire l'attitude de refus avec identification.

La tendance d'Annie aux formations réactionnelles se marque aussi dans le fait que, lorsqu'elle se montre avide, elle se fait ensuite des reproches. Il lui arrive de refuser un bonbon parce que c'est Carême, et qu'elle veut faire pénitence.

Ajoutons qu'Annie a vécu son Œdipe sur le même mode anorexique d'opposition à sa mère. Même ainsi, elle est très culpabilisée, et quand sa mère lui dit aux repas : « Tu me feras mourir ! », la fillette a très peur que cela se réalise et qu'elle en soit responsable.

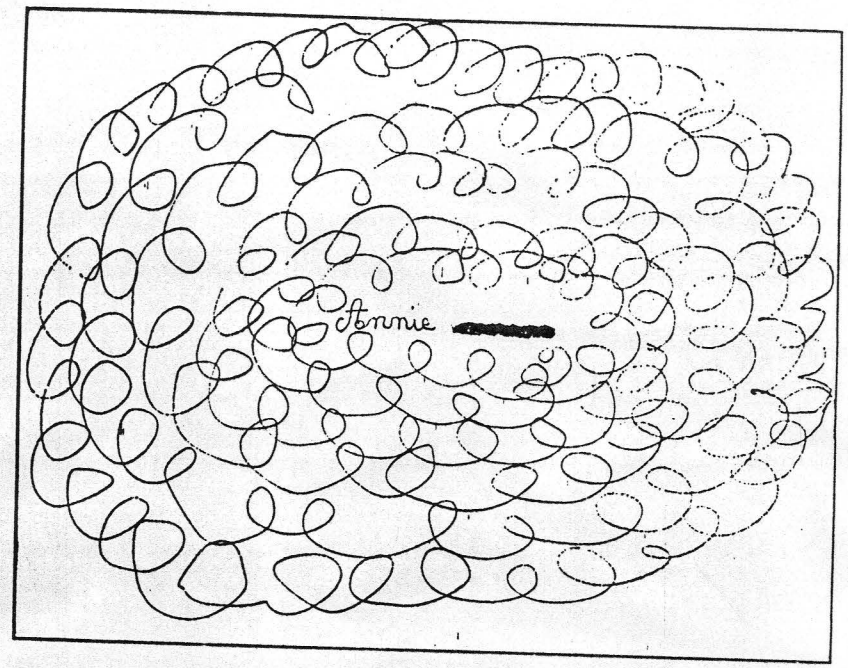

Figure 53. — Gribouillis étendu de formation réactionnelle (Observ. 19)

Pour échapper à cette situation dépressivante, Annie tend à régresser à son âge d'or de deux ans, et elle s'identifie dans plusieurs tests à un petit de cet âge. C'est qu'en effet, à deux ans, elle n'avait pas encore vécu la situation anxiogène dans laquelle elle se débat aujourd'hui, et la crainte de l'éviction qu'elle exprime si bien sur un mode oral dans le thème de TROU : *Pattenoire s'est perdu dans la nuit. Ses parents ne l'ont pas trouvé. Il va mourir de faim.*

Son *gribouillis* (fig. 53) remplit largement la page. Mais son tracé en ligne circulaire festonnée indique bien l'intensité des formations réactionnelles ; grâce à quoi l'agressivité est annulée, et par là même le contre-coup dépressif qu'elle entraînerait.

3. LA NÉVROSE D'INHIBITION

On sait qu'un des moyens d'échapper à l'angoisse d'un conflit intérieur est d'*inhiber* en soi les pulsions interdites. Le refoulement, on l'a vu, constitue un mécanisme inhibiteur. Mais il est des cas assez nombreux où l'inhibition s'étend à tout le dynamisme pulsionnel et marque de son sceau la personnalité dans son entier.

On est alors consulté, non pour de l'anxiété, ni pour de la dépression, ni pour des manifestations caractérielles, mais pour le *manque de vie* de l'enfant, son inertie, son défaut d'initiative, s'exprimant tant à la maison qu'à l'école, avec, comme résultat inévitable, un arrêt des progrès scolaires.

Observation 20. Voici le cas d'un garçon de 11 ans, Serge, qui est donné comme un enfant très docile, très ponctuel dans son travail, mais échouant à l'école à cause d'une dyslexie très prononcée. Tous les essais de rééducation se sont heurtés à la même difficulté : parfaite ponctualité du garçon dans l'accomplissement des exercices qu'on lui donne à faire, et cependant échec total de la rééducation, en dépit d'une très bonne intelligence.

Cette docilité sans résultats apparaît comme un masque. Le fait est que, jusqu'à 3 ans, Serge a fait une forte opposition à sa mère, sous la forme notamment d'*encoprésie*. Très brimé pour cela, il a changé tout à fait de caractère. Dans son *test PN*, JEUX SALES est la moins aimée (identification : la fille propre), et la plus aimée est, chose singulière, CHARRETTE, ce qui est ici le signe d'une forte tendance à l'auto-punition.

Serge nous a fait de très nombreux *gribouillis* qui, tous, sont étendus à toute la page, mais dans un style très isolationné.. En voici deux. Le premier (fig. 54) est formé de lignes parallèles, mais qui ne passent pas sur le nom, protégé par un cadre : c'est son style de tracé le plus fréquent. Le second (fig. 55) est plus particulier : le nom n'est pas encadré, et les traits épars sur la feuille ont une allure agressive qui surprend, mais ce sont des actions agressives morcelées, qui s'arrêtent avant d'avoir atteint leur but.

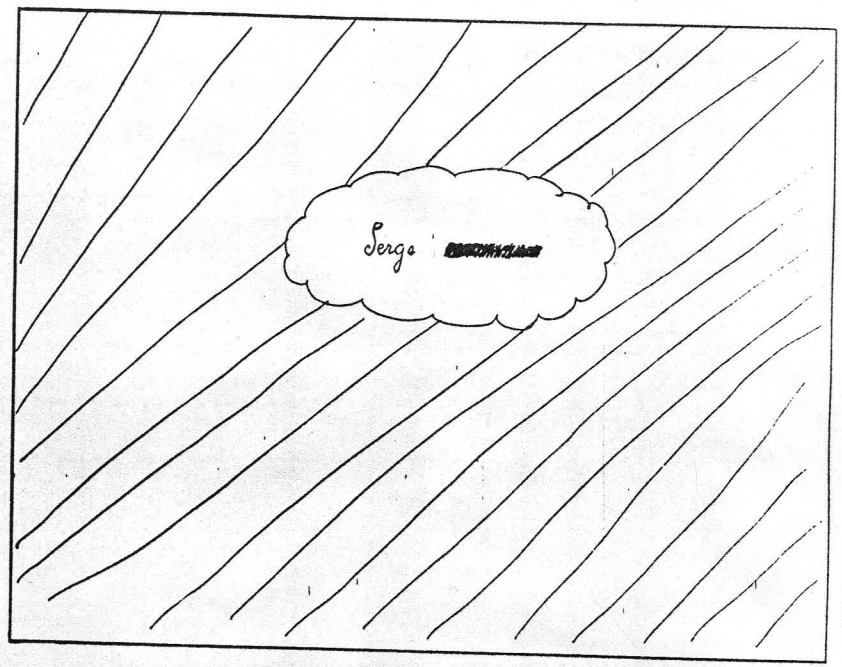

Figure 54. — Gribouillis d'isolation (Observ. 20)

On est en droit ici de se demander si l'agressivité inhibée ne s'est pas transférée dans ce mode d'opposition larvée que représente souvent la dyslexie. Mais la psychothérapie entreprise pour appuyer la rééducation a échoué, elle aussi, devant l'attitude d'inertie passive du sujet, qui a maintenu son opposition pour des raisons profondes que nous ignorons.

Observation 21. Voici un garçon de 11 ans, Yves, qui est amené par sa mère parce qu'il est lent dans tout ce qu'il fait, jeux aussi bien que travail scolaire. Il a des manies d'ordre et une méticulosité qui expliquent pour une bonne part sa lenteur.

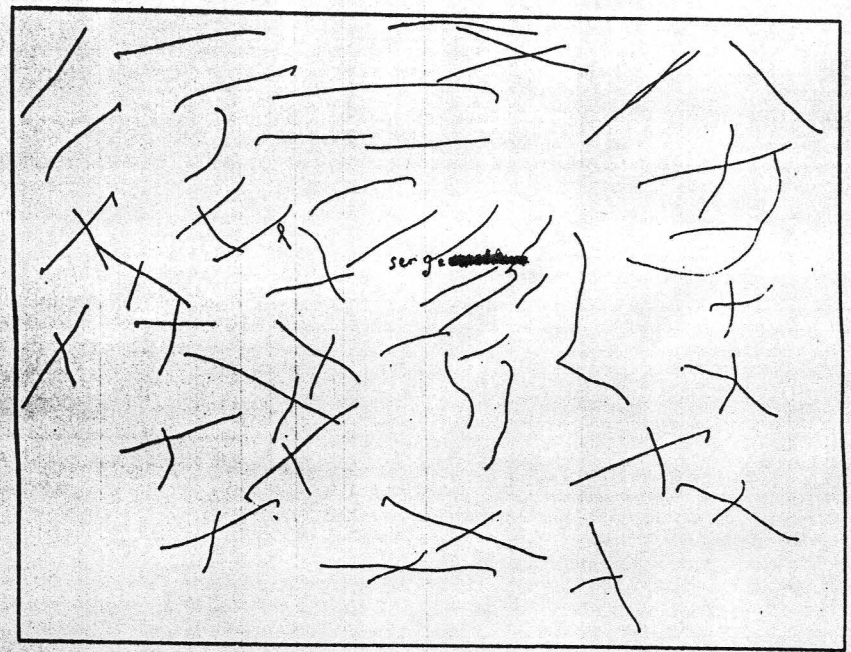

Figure 55. — Gribouillis d'isolation (Observ. 20)

Il manque d'initiative et se débrouille moins bien que ses frères de 7 et 6 ans. Il est timide, craintif, et a peur quand on le gronde. Sa conduite est d'un enfant très sage, aimant la solitude et la tranquillité.

Le cas n'a pas été très étudié, et nous n'avons pu faire une analyse en profondeur qui nous aurait appris les causes de cette inhibition névrotique.

Mais le *gribouillis* (fig. 56) nous permet de conclure :

1°) à de puissantes formations réactionnelles (caractère très rythmique du tracé);

2°) à une tendance dépressive, du fait que le tracé va de haut en bas;

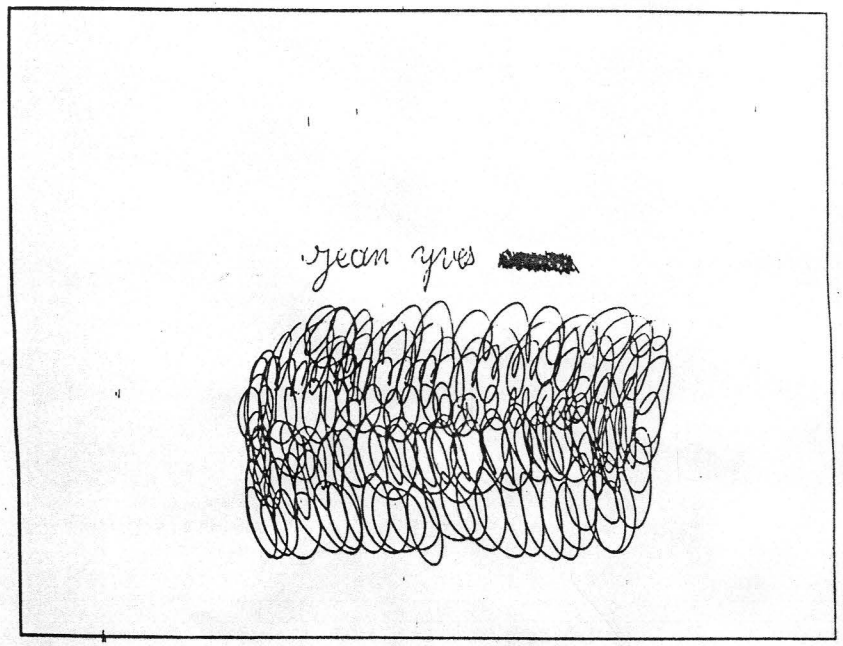

Figure 56. — Gribouillis réactionnel dans la zone maternelle (Observ. 21)

3°) à une fixation à la zone de protection maternelle.

Comme on lui disait que certains en gribouillant passent sur leur nom, Yves a dit, sans s'expliquer, que ce n'était pas bien.

Observation 22. Voici le cas d'une fillette de 12 ans, Françoise, qui nous est amenée pour un retard scolaire de trois ans, bien qu'elle soit intelligente, et chez laquelle nous avons découvert une *dyslexie* très prononcée.

« Aucune difficulté du côté caractère, dit la mère, c'est une enfant très sage et très travailleuse ». En réalité, elle est trop sage, exagérément timide avec les étrangers et à l'école, et sous-jacente à sa constante peur de mal faire et à sa conviction qu'elle est une

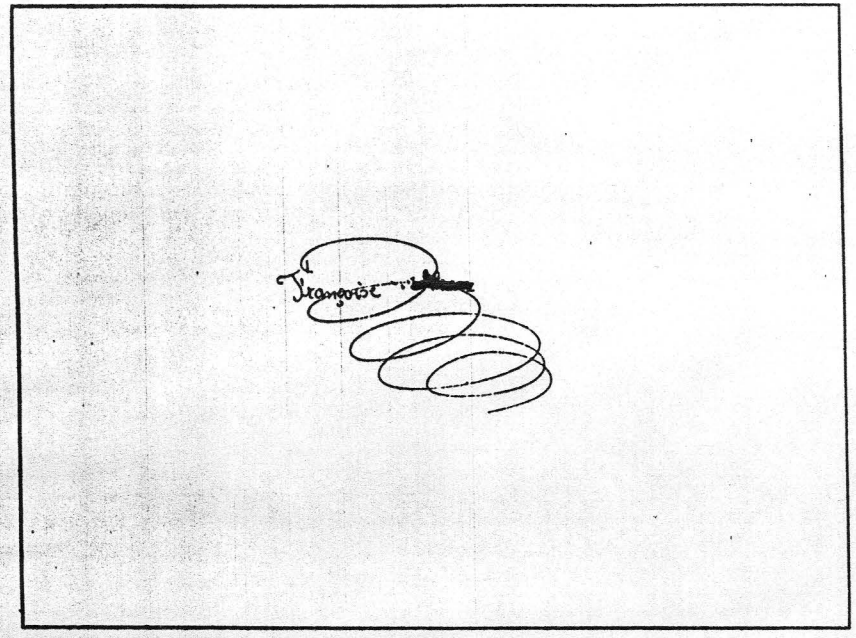

Figure 57. — Gribouillis réactionnel dépressif (Observ. 22)

incapable, on décèle une très vive anxiété. Au cours des tests et de la psychothérapie, elle se montre extrêmement inhibée, parlant à peine, et ayant toujours peur de s'engager.

Le *test PN* montre une forte censure de l'agressivité et une absence totale d'engagement : Françoise n'est jamais le héros et, ou bien ne s'identifie pas, ou bien s'identifie à une toute petite de 4 ans. Dans ses *psychodrames,* elle est incapable de donner des thèmes agressifs et plus encore de les jouer. Quand d'aventure elle propose un thème un peu agressif, comme de casser une fleur ou un vase, elle ne le joue pas elle-même, et, résistant à toutes les suggestions pour être agressive, elle bat en retraite, disant que ce n'est pas beau de se disputer. Les punitions parentales sont

toujours sévères, et la tonalité des jeux toujours dépressive. Françoise n'assume jamais son propre rôle, mais joue le plus souvent celui d'un garçon de 4 ou 5 ans, âge de son petit frère.

Cette incapacité totale d'assumer les tendances agressives aboutit chez cette fillette à un décentrage constant qui enlève à sa personnalité toute assurance. Elle n'a aucune confiance en soi et se juge méchante, sotte, inférieure aux autres.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et nous apprenons que, petite fille, Françoise était audacieuse, affectueuse, mais de caractère difficile, qu'elle a été sale de jour et de nuit jusqu'à 3 ans, ce pourquoi elle a été sévèrement corrigée par ses parents. Il est probable que, comme dans le cas précédent (observ. 20), c'est l'intensité même des pulsions agressives qui a déterminé un choc en retour très violent, par retournement des pulsions contre soi.

Cette fillette répète constamment le même *gribouillis* (fig. 57) en forme de spirale très aérée, descendante, limitée à la zone centrale. Il n'y a pas trace d'agressivité dans ce gribouillis, mais refoulement (limitation) avec formation réactionnelle et tendance dépressive (tracé descendant).

Observation 23. Voici le cas d'une fillette de 13 ans, Chantal, qui, en dépit d'une bonne intelligence, a de la peine à suivre dans la classe de fin d'études. Elle est, elle aussi, dyslexique.

A l'école comme à la maison, c'est une enfant sage, très calme.

Ses échecs scolaires la déprime. Elle est très timide, n'ose lire tout haut, a de fréquentes crises de larmes.

Elle se dispute beaucoup avec ses deux sœurs (elle est la 2e), mais tend à se replier sur elle-même, dans la solitude. Elle est cependant très attachée à sa famille, qu'elle ne veut jamais quitter.

Il est à remarquer que, dès sa petite enfance, elle a été une enfant calme, peu vivante, jouant toute seule dans son coin. Elle a été de bonne heure propre et ordrée. Ces traits se sont accentués vers l'âge de 8 ans, sans raison apparente, et le désir d'ordre et de propreté de Chantal confine maintenant à la manie. De même, elle fait son travail d'école avec une extrême conscience.

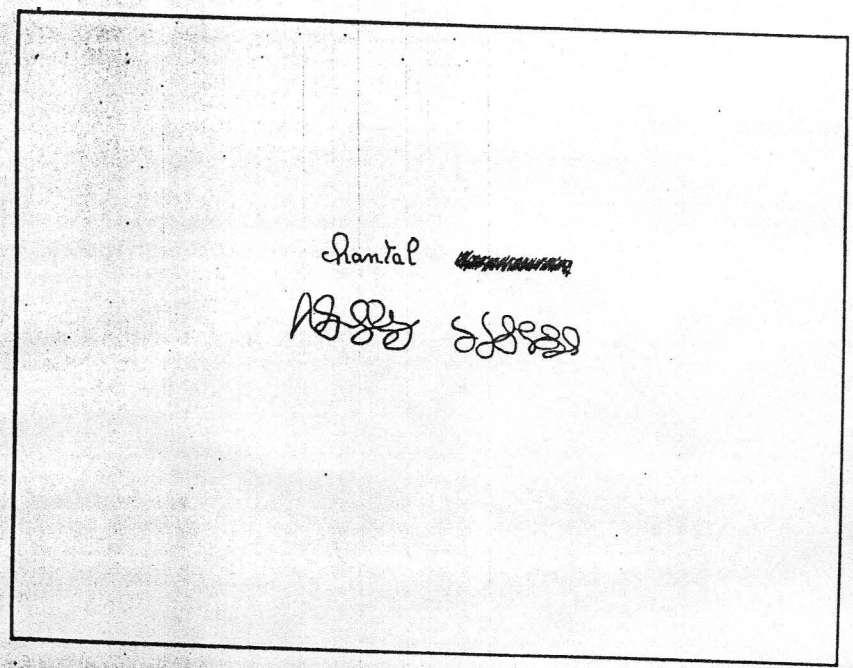

Figure 58. — Gribouillis réactionnel très inhibé (Observ. 23)

Chantal se présente à nous avec une attitude d'inhibition très marquée, le visage fermé, sans sourire et sans ouvrir la bouche.

Son *test PN* reflète cette inhibition. Mais de plus il nous fait saisir, sous-jacente, une dépression névrotique avec forte tendance à se dévaloriser masochiquement et à s'identifier à un héros exclu et malheureux, à tout le moins dans le vécu des thèmes, car au moment d'assumer et de s'identifier, la fillette se dérobe. C'est ainsi qu'aux thèmes, Chantal n'a retenu qu'une seule image : DÉPART, avec le thème du petit cochon qui a perdu ses parents et qui est triste ; cette image est aimée, avec identification à celui qui ne retrouvera pas ses parents.

La fillette a d'abord refusé de gribouiller, et il y a lieu de noter à ce propos qu'un tel refus n'est pas rare chez les inhibés, du fait qu'ils refusent l'expression de toutes leurs tendances. Puis, elle nous a fait plusieurs *gribouillis* du même type (fig. 58), exprimant, par son caractère réactionnel pauvre, l'intensité de ses refoulements et de sa fixation à la mère nourricière.

4. LA NÉVROSE ASTHÉNIQUE
LES DOUTES ET LES SCRUPULES

L'asthénie, qui se traduit cliniquement par une fatigabilité anormale, existant même avant tout effort (par exemple le matin au lever), est très fréquente dans les névroses, quelles qu'elles soient. Elle s'explique par le fait qu'une bonne partie de la force vive du moi se trouve absorbée par la lutte contre les pulsions et n'est par conséquent plus disponible pour l'action extérieure. Il est toutefois des cas de névrose où l'asthénie est au premier plan du tableau clinique.

Très fréquemment, l'asthénie psychique se traduit par une fatigabilité de l'attention et de la mémoire, et un perpétuel doute de soi. Ce doute, dans l'ordre moral, s'exprime par des scrupules incessants. Il en résulte une gêne très marquée dans le travail intellectuel, le sujet n'étant jamais sûr de rien et remettant maintes et maintes fois en question tout ce qu'il sait, pense et fait, d'où une lenteur particulière qui nuit au rendement.

Ajoutons que l'asthénie entraîne la recherche d'un milieu de protection, qui épargne au sujet tout effort d'expansion. C'est dire que l'asthénie s'accompagne toujours d'une régression plus ou moins accusée, avec tendance au retour vers le milieu de protection de la mère-nourrice. Il en résulte que le gribouillis des asthéniques est dans la majorité des cas cantonné à la zone au-dessous du nom, comme on l'a vu.

Observation 24. Voici le cas d'un garçon de 15 ans, Jean-Pierre, fils unique, qui consulte pour une *asthénie* entraînant des

difficultés scolaires. C'est un garçon très intelligent, qui a toujours été le premier de sa classe jusqu'en sixième.

Il se présente à nous comme un sujet un peu inhibé, timide, parlant bas.

Son enfance a été délicate, car il n'avait pas grand appétit. Mais c'était un garçon remuant, gai et plein d'audace. Du moins il était ainsi jusqu'à 5 ans, mais à cet âge il est devenu le contraire : très calme, timide, porté au pessimisme, se démoralisant dès qu'il a un échec. Or il situe l'âge d'or avant 5 ans, parce que, dit-il, on n'a ni soucis ni contrainte. On peut en inférer qu'il a vécu à cet âge un conflit intérieur, résolu par une intensification des censures avec formations réactionnelles.

Son *test PN* est typique d'une névrose de doute et de scrupule. Aux thèmes, il se borne à décrire les images sans exprimer aucun sentiment. Aux P.-I., il aura beaucoup de peine à faire un choix et finira par mettre dans les aimées les images « qui ont le plus de sens ». De plus, les défenses apparaissent comme dirigées par un sur-moi sévère, auquel le moi cède ; d'où les satisfactions autopunitives, qui donnent en particulier le thème très original de CHARRETTE : image la plus aimée, « *à cause de la souffrance que doit ressentir Pattenoire à l'idée qu'il sera un jour vendu par les fermiers... le malheur de sa race... la cruauté des fermiers* ». Quel est celui que l'on pousse ? « *C'est Pattenoire, qui se rebelle* ».

Enfin, l'ambivalence est constante dans ce test où, en premier lieu, Jean-Pierre hésite sur l'identité sexuelle du héros, et où en second lieu figurent de nombreux : ou bien... ou bien.

Le conflit est en définitive chez Jean-Pierre sur tous les plans : entre les instincts et la censure, entre l'affirmation virile et son abandon, entre la tendance progressive et la tendance régressive. Il en résulte que le garçon ne peut jamais prendre une position nettement affirmée et qu'il est sans cesse en proie au doute.

Son *gribouillis* (fig. 59) est localisé à la zone sous le nom (interdit sur l'Œdipe et retour régressif vers la protection maternelle), de trait bien nourri, exprimant une certaine vitalité, mais uniquement en formes rondes (tendance féminine) ; enfin, on y

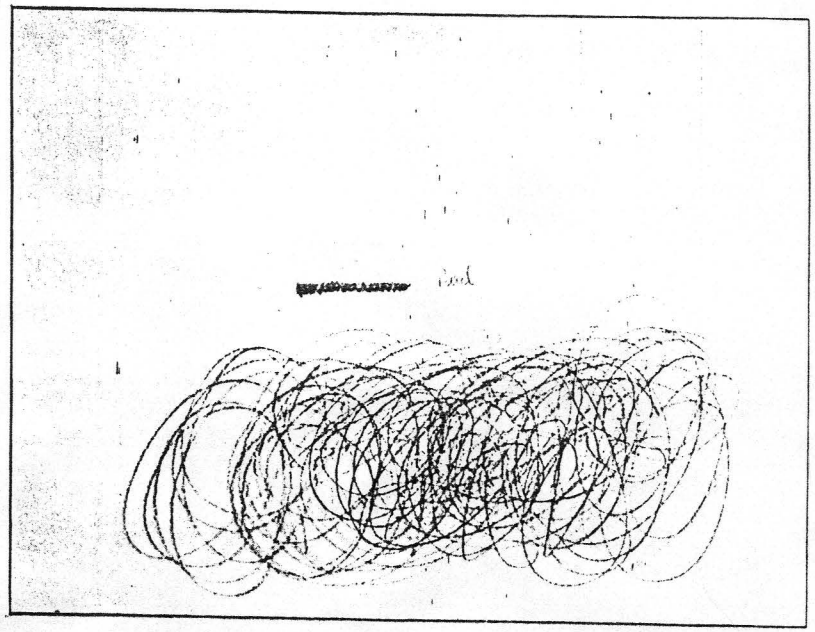

Figure 59. — Gribouillis réactionnel féminin dans la zone maternelle (Observ. 24)

décèle une certaine tendance rythmique (formations réactionnelles).

Observation 25. Voici un autre garçon de 15 ans, Jacques, deuxième né avec une sœur de trois ans plus âgée que lui, qui consulte pour un retard scolaire de deux ans, les classes secondaires ayant dû être abandonnées pour apprendre un métier manuel.

Il a eu une enfance délicate, marquée par une constante anorexie. Il a couché jusqu'à l'âge de 11 ans dans la chambre des parents, et, depuis qu'il est seul, a constamment peur, au point qu'on est obligé de lui tenir compagnie.

Il est sans cesse fatigué et ne vient jamais à bout de son travail scolaire. Depuis quelque temps, il ne peut se coucher le soir avant

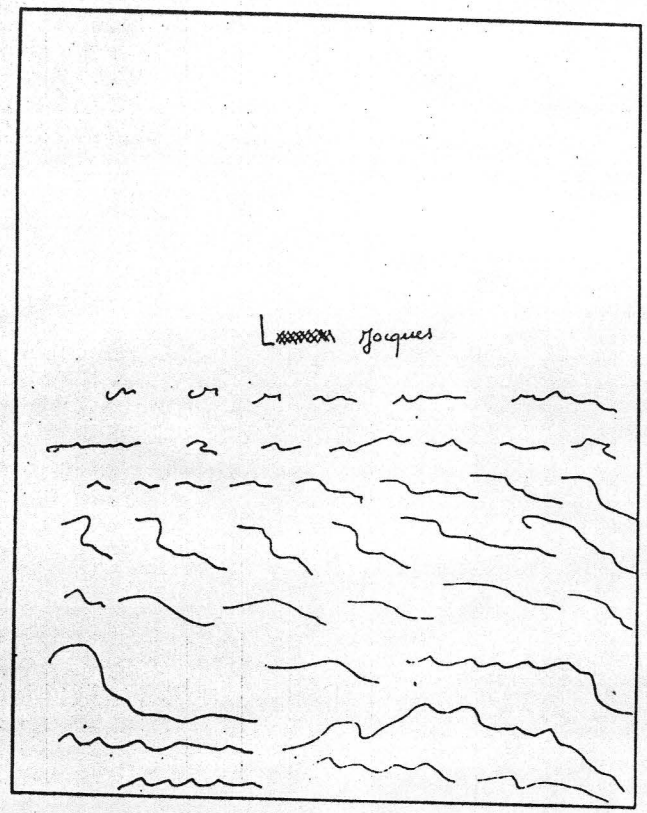

Figure 60. — Gribouillis isolationné dans la zone maternelle (Observ. 25)

d'avoir rangé tous les objets de sa chambre dans un certain ordre, et il y passe beaucoup de temps, ce qui exaspère ses parents.

A l'opposé de Jean-Pierre (observ. 24) qui, en dépit de son asthénie, est un garçon avec lequel on a un bon contact, Jacques a une attitude distante et volontiers ironique. Dans ses tests comme dans ses psychodrames, il ne s'engage jamais, donne des thèmes

sans intérêt, des histoires où il ne se passe rien et ne veut presque jamais s'identifier. Il est vrai qu'il est, lui aussi, très ambivalent, particulièrement en ce qui concerne son identité sexuelle. Dans le *test PN* s'exprime un sentiment de culpabilité associé à un état malheureux qu'il cherche à esquiver en s'identifiant à un héros secondaire, plus ou moins âgé.

Son père est un homme vigoureux et impatient, qui accepte mal l'asthénie du garçon et ses rituels du coucher. Mais Jacques a de l'estime pour lui. Par contre, son attitude envers sa mère est très ambivalente : cette femme, que nous n'avons jamais vue, semble gravement pathologique, ayant elle aussi des manies associées à des idées morbides de jalousie. Jacques semble fixé à elle, tout en se montrant très agressif à son égard. Il apparaît bien que sa névrose est due en grande partie à une identification à sa mère.

Le *gribouillis* (fig. 60) nous le confirme. Il est localisé à la zone de protection maternelle, mais de plus il est fortement isolationné, ce qui signifie que toute relation trop intime avec la mère est interdite.

5. LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE

Quand les pulsions refoulées par la défense du moi réussissent à tromper cette défense et à accéder au conscient, elles peuvent s'exprimer par ce qu'on appelle des *idées obsédantes*, idées si contraires à la personnalité consciente qu'elles apparaissent souvent comme lui étant étrangères, comme si elles lui étaient imposées du dehors. Par exemple, celui qui a refoulé son agressivité peut être obsédé par des pensées agressives, bien qu'il ne soit jamais agressif dans sa conduite consciente.

Nous avons déjà montré qu'en cas de complexe d'Œdipe, les pulsions sexuelles et agressives sont refoulées, mais que ce refoulement ne suffit pas toujours à apaiser l'angoisse de culpabilité. Il se fait alors, par un second mécanisme défensif, une régression à un stade pré-œdipien, sadique-anal ou sadique-oral. Mais lorsque les pulsions œdipiennes s'expriment sur le mode

régressif sadique-oral ou sadique-anal, la conscience se révolte contre les représentations choquantes qui l'envahissent, et lesdites pulsions sont à leur tour refoulées, tandis que se développent dans le moi conscient des formations réactionnelles compensatrices.

Il est très remarquable par exemple de retrouver dans le passé d'enfance de sujets qui ont des rituels d'ordre et de propreté une période première marquée par de fortes pulsions au désordre et à la saleté.

On a vu plus haut (observ. 20 et 21) deux cas où une encoprésie persistant jusqu'à l'âge de 3 ans (avec tout ce que cela suppose de caractère opposant) a fait place ensuite à un caractère docile et à une attitude très consciencieuse, objectivés dans des gribouillis de formation réactionnelle. De même le cas de l'observation 24. De tels cas sont loin d'être rares; on peut même dire qu'ils sont la règle, et nous possédons toute une collection de gribouillis de formation réactionnelle chez des enfants jadis encoprésiques.

Soulignons en passant qu'il y a d'étroites parentés entre ce groupe des névroses obsessionnelles et le groupe précédemment décrit des asthénies avec doutes et scrupules.

Observation 26. Voici le cas d'un garçon de 9 ans, Michel, qui présente depuis plusieurs années des troubles nerveux. Très inhibé hors de la maison, timide, hypersensible, très solitaire, très vite fatigué, il n'obtient à l'école que des résultats très moyens, en dépit d'une bonne intelligence.

Depuis un an, il a des manies : se lave jusqu'à vingt fois avant de s'habiller, refait son lit quand il y a des plis. Il a de constants tics du visage. Il est triste et a de fréquentes crises de larmes. Il exprime ses obsessions en disant : « Je pense à des vilaines choses que je n'ai pas envie de faire », ou lorsqu'il souhaite le bonsoir à sa mère : « Je ne ferai pas de mauvais rêves ». Son attitude est très inhibée. Il est peu communicatif et se mêle rarement aux camarades.

A la maison, il se montre très jaloux de ses frères et sœurs (il est le deuxième de cinq), constamment irrité quand ils sont là, beaucoup plus calme par contre quand il est seul avec sa mère.

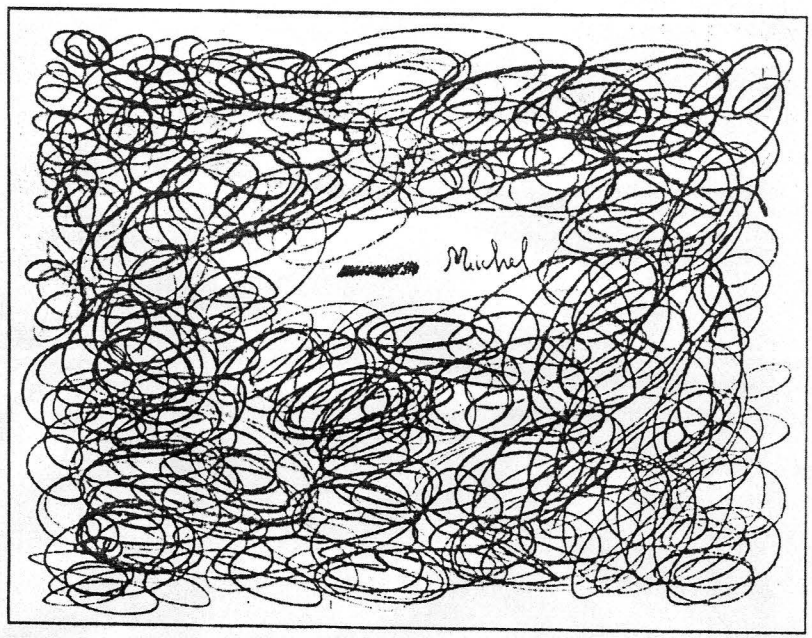

Figure 61. — Gribouillis rythmique peu agressif (Observ. 26)

Avec celle-ci, ses relations sont très ambivalentes : il réclame sa présence et se montre très calme avec elle, puis à d'autres moments est très agressif et même ordurier dans ses propos. Il convient de dire que c'est une femme de type perfectionniste très censurante, et que Michel a beaucoup perdu en perdant son père l'année dernière, car celui-ci était beaucoup plus patient que sa femme, et Michel l'aimait beaucoup.

Pris dans notre Centre, en observation, Michel ne s'y adapte pas. Il reste toujours isolé, se cachant de tous pour faire ses rituels. Il est inhibé et triste. Il n'est aucunement agressif, mais n'entre pas en contact avec qui que ce soit; si d'aventure un éducateur le

touche, il se recule, tout en esquissant un sourire pour montrer qu'il ne lui en veut pas. L'agressivité qu'il manifeste souvent chez lui en accès de violence ne se montre donc pas en milieu étranger. En revanche, il est véritablement obsédé par des thèmes agressifs et dessine continuellement (avec talent d'ailleurs) des scènes de cow-boys ou de soldats armée de pistolets, de fusils, de lances.

Dans le *test PN*, l'image BATAILLE est la plus aimée, quoique non assumée. Il se révèle dans le test un fort interdit sur l'Œdipe, une très grande ambivalence dans les choix et une forte tendance masochiste à s'identifier au héros malheureux. A la fin, il dessinera comme la plus intéressante TROU, en écrivant au-dessous : « Il a peur dans la nuit », et en s'identifiant.

Il fait sans cesse le même *gribouillis* (fig. 61), exprimant par son étendue et son trait nourri une bonne vitalité, mais sans agressivité apparente, le tracé étant dominé par les formations réactionnelles qui lui imposent une régularité rythmique arrondie. Le nom est tantôt couvert, tantôt découvert, comme ici.

Observation 27. Nous venons de voir un cas où les troubles névrotiques s'allient à une relation très ambivalente avec la mère, avec des manifestations de sadisme anal qui sont l'objet d'une assez forte inhibition réactionnelle, comme on le constate dans le gribouillis.

C'est une des découvertes majeures de la psychanalyse, on l'a vu, d'avoir montré que la névrose obsessionnelle est liée à un refoulement de l'Œdipe avec régression au stade sadique-anal et formations réactionnelles contre ce stade. Dans certains cas et dans certaines situations, les formations réactionnelles dominent, comme on l'a vu chez le jeune Michel lorsqu'il était en observation.

Dans d'autres, ces formations réactionnelles ne parviennent pas à endiguer suffisamment les pulsions agressives. C'est en particulier le cas du jeune Henri, âgé de 12 ans, qui nous est amené pour des rituels et en particulier de l'arithmomanie. Il est intelligent, mais ses manies perfectionnistes font qu'il met trois heures à faire des devoirs qui ne demanderaient qu'une heure, et exaspère ses parents par sa lenteur.

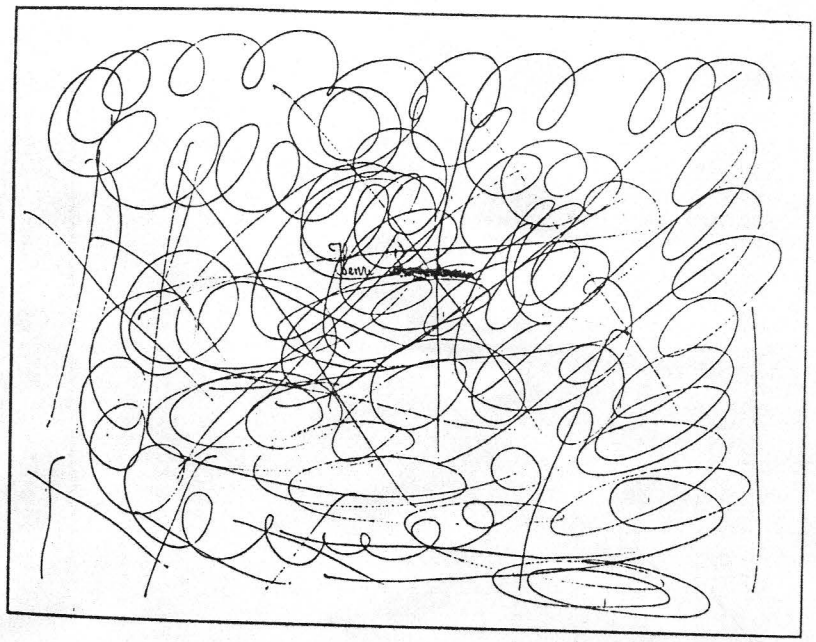

Figure 62. — Gribouillis à la fois agressif et réactionnel (Observ. 27)

Son *test PN* nous situe le héros comme une fille, et il y a lieu de souligner à ce propos que le stade sadique-anal est caractérisé par une forte ambivalence sexuelle. L'agressivité contre la fratrie et contre les parents s'exprime fortement au début. Mais ensuite, la position agressive est abandonnée et cède la place à la culpabilité et à la crainte d'avoir perdu l'amour des parents et d'être menacé de destruction. Les relations avec le père ne sont pas bonnes (comme en vrai). Les relations avec la mère sont ambivalentes : Pattenoire veut sans cesse se réfugier auprès d'elle, mais est très chargé d'agressivité contre elle.

Ses *psychodrames* expriment une très forte jalousie œdipienne.

Ses *gribouillis* révèlent les deux aspects opposés de la personnalité du garçon (fig. 62). D'une part, des guirlandes arrondies

exprimant des formations réactionnelles contre l'agressivité. Mais d'autre part, répandues dans toute la page, un assez grand nombre de flèches agressives, à vrai dire sans continuité entre elles, ce qui correspond bien aux mouvements impulsifs aussitôt retenus de notre jeune patient.

Observation 28. L'alliage d'agressivité et de formations réactionnelles se retrouve aussi dans le cas de Nicole, fillette de 12 ans, aînée de deux filles. Elle est donnée comme ayant toujours eu un caractère obstiné, refusant d'obéir et traitant impoliment ses parents. Toute petite, elle était un bébé triste et a toujours été anorexique, avec une phase de sevrage difficile. Elle est restée fille unique jusqu'à 9 ans, élevée d'abord par ses grands-parents, puis par ses parents. Il est à noter de plus qu'elle a toujours couché dans la chambre des parents.

C'est une enfant au visage fin et intelligent, qui réussit à suivre à l'école en dépit de ses troubles névrotiques, entraînant une grande lenteur, par méticulosité et doutes obsédants. A la maison aussi, elle a des manies pour tout, n'en finit pas de manger, de se coucher (pas avant minuit). Toutes ses affaires doivent être rangées avec un soin méticuleux; elle ne supporte pas qu'il y ait un cheveu ou un brin de laine sur ses vêtements. Vérifications incessantes de portes et de robinets de gaz. Nicole est étroitement fixée à sa mère et ne veut rien faire si celle-ci n'est pas là. Elle indispose tout le monde, à la fois par ses rituels et par son agressivité injurieuse lorsqu'on la contrarie.

Son *test PN* est bien révélateur d'une *névrose obsessionnelle avec anxiété*. Les thèmes sont pauvres, fidèlement descriptifs, mais avec très peu de sentiments exprimés et surtout de très fréquents « peut-être », qui signent le doute perpétuel.

La relation avec le père se fait sur un mode agressif, mais coupable. Il est remarquable que les images traumatisantes : BATAILLE, CHARRETTE, JARS, TROU sont décrites les premières, et que les trois premières seront en bonne place dans les Aimées, ce qui est le signe d'un certain masochisme autopunitif. Nous sommes portés à rapprocher cela du fait que si Nicole néglige

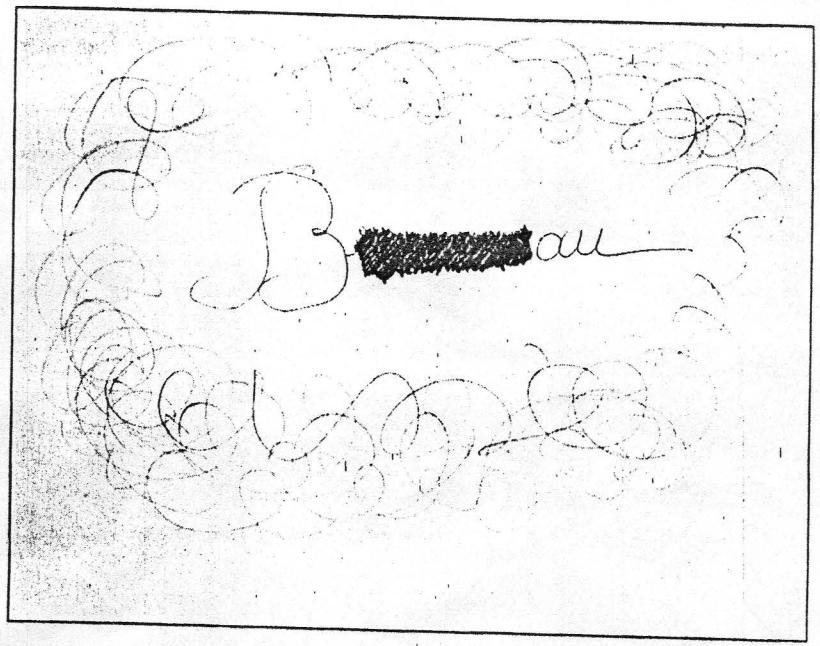

Figure 63. — Gribouillis de formation réactionnelle (Observ. 28)

parfois ses devoirs scolaires, par contre elle fait avec un soin méticuleux toutes les punitions écrites qui lui sont imposées. L'identification masculine est forte et, à la fin, Nicole voudra être un lion pour faire peur à tout le monde. En conclusion, il se révèle, tant dans la clinique que dans les tests, une forte agressivité avec culbabilité et formations réactionnelles.

Son *gribouillis* (fig. 63) est très peu agressif. Il exprime par son tracé ample une bonne vitalité, mais endiguée par la rythmicité réactionnelle qui lui impose des volutes arrondies, un peu irrégulières toutefois. L'agressivité est évidemment sous-jacente, d'où l'isolation du nom. On notera que Nicole n'a écrit que son nom de famille, tracé en grandes lettres orgueilleuses, ce qui nous reporte à son identification masculine du PN et à son désir de virilité exprimé par le lion.

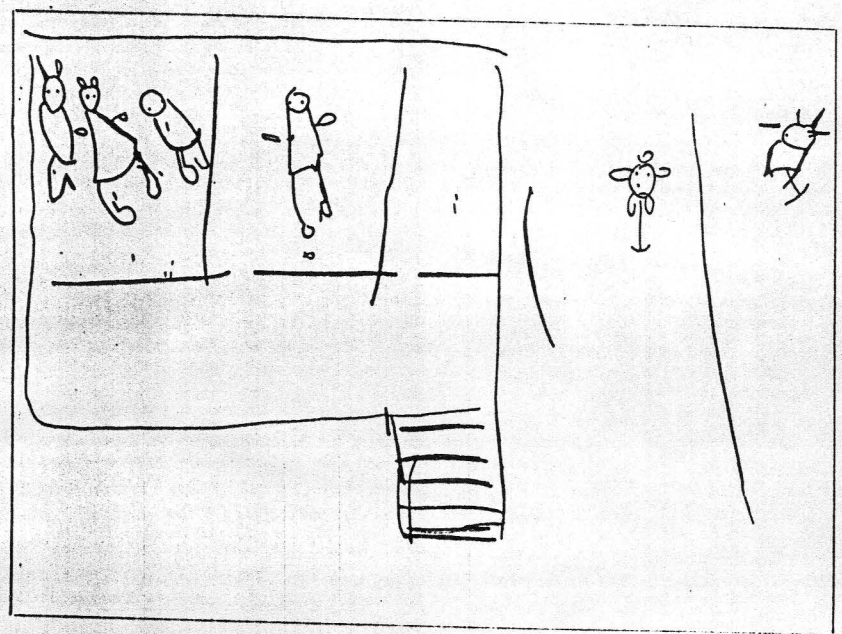

Figure 64. — Phobie du contact dans le dessin de famille (Observ. 29)

Observation 29. Voici le cas d'une fillette de 6 ans, Martine, qui présente des signes névrotiques très accusés. Elle a de nombreuses manies et des rituels du coucher. Elle se lave sans cesse les mains. Elle a une *phobie du contact* et ne veut pas donner la main, surtout aux messieurs.

Elle est par ailleurs, bien qu'inhibée, très agressive et le manifeste en s'opposant systématiquement à ce qu'on veut lui faire faire, surtout quand la demande émane de sa mère. Elle a aussi une très forte agressivité contre le petit frère, qu'elle n'a jamais accepté et qu'elle a surnommé « Rien du tout ».

Dans son passé, on note surtout que son éducation à la propreté, faite avec sévérité, a échoué et que Martine a fait caca dans ses culottes jusqu'à 4 ans 1/2, qu'elle est d'ailleurs aujourd'hui

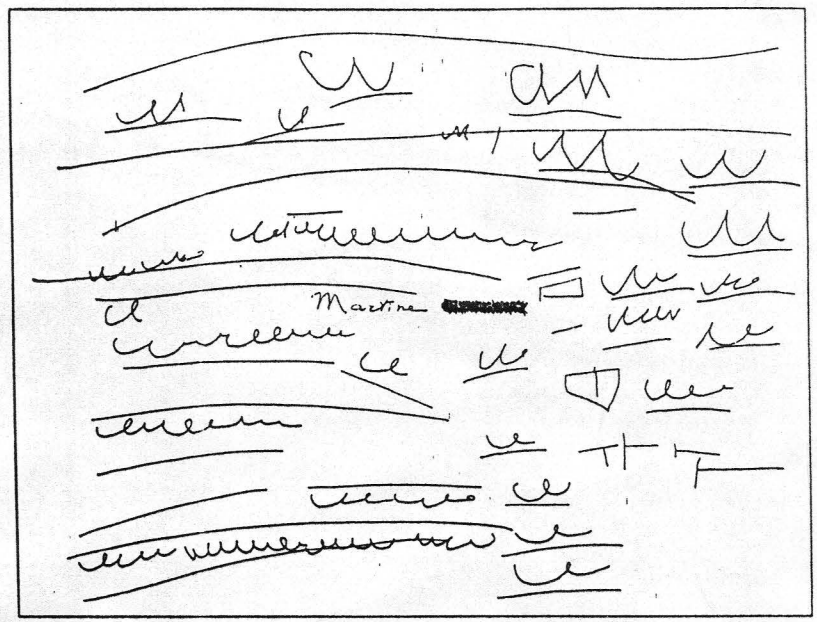

Figure 65. — Gribouillis d'isolation (Observ. 29)

encore énurétique nocturne constante. On sait que le caractère opposant et la fixation sadique-anale vont toujours de pair.

Il apparaît d'autre part que Martine a vécu son érotisme œdipien avec intensité. Dans ses thèmes psychodramatiques, elle joue une petite fille qui va dans le lit du papa, le chatouille et est chatouillée par lui au ventre. Et elle ajoute qu'elle veut se marier avec papa, se représentant d'ailleurs dans un dessin de famille seule avec son père, ayant éliminé la mère et le petit frère. Dans un autre dessin de famille fait ultérieurement, la défense contre le contact érotique s'exprime avec force. Elle met ici le petit frère dans la chambre des parents, et elle se met, elle, à l'autre bout de la maison, avec des cloisons de séparation qui soulignent son désir d'isolation (fig. 64). Et voici le commentaire

très significatif : « *Je ne veux plus aller dans le dodo de papa. J'aime pas être chatouillée. C'est mal d'être chatouillée je pense* ». Puis « *Quand je serai grande, je me marierai pas, parce que j'aime pas être mariée. C'est pas bien d'être mariée* ».

Il est remarquable que cette tendance à l'isolation, nous la trouvions aussi dans ses *gribouillis* (fig. 64).

Dès lors, on comprend que la culpabilité de ses sentiments œdipiens ait provoqué une régression (à la faveur de la forte fixation sadique-anale), et par la suite des formations réactionnelles intenses qui ont abouti à la névrose. Ici, le *tabou du contact*, qui est toujours plus ou moins présent dans la névrose obsessionnelle, est au premier plan, d'où les rituels, le refus de donner la main aux messieurs, le lavage compulsif des mains et l'isolation du gribouillis.

6. LA NÉVROSE RÉGRESSIVE

La régression, si fréquente, on l'a vu, comme mécanisme de défense pour échapper à une situation anxiogène, ne constitue pas en elle-même une névrose. Pour qu'il y ait névrose, il faut qu'il y ait conflit entre deux instances de la personnalité. Il est en effet courant que le sujet qui fait une régression ne régresse que dans certains secteurs de sa personnalité, restant adapté à la situation actuelle dans les autres secteurs. Il est fréquent par exemple qu'un garçon qui grandit veuille affirmer son autonomie et accomplir des actes d'indépendance ; s'il fait une régression à l'âge de la dépendance orale, il y aura conflit en lui entre l'indépendance et la dépendance. De même, on voit très souvent des sujets adultes qui, par leur intelligence bien adaptée, s'élèvent aux plus hautes situations, manifester, particulièrement avec leurs intimes, des traits de caractère enfantins.

Ces remarques autorisent donc la description d'une névrose régressive, encore que, par bien des aspects, les cas que nous allons ranger sous ce titre se distinguent nettement des névroses classiquement décrites.

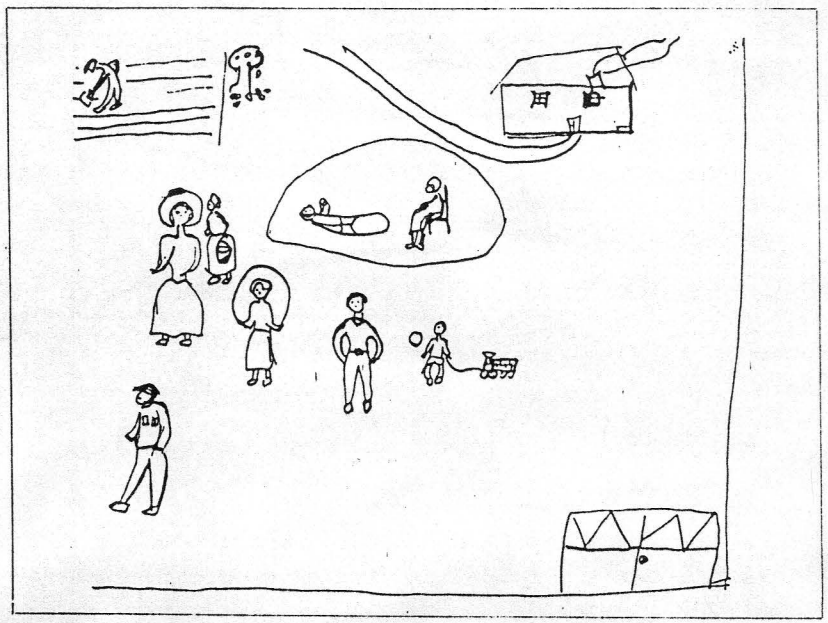

Figure 66. — Dessin de famille avec régression (Observ. 30)

Observation 30. Voici par exemple le cas de Colette, fillette de 14 ans, aînée de quatre, qui est amenée pour son caractère grincheux, très personnel, très opposant, et pour ses continuelles disputes avec le frère et la sœur qui la suivent.

Elle a couché dans la chambre des parents jusqu'à l'âge de 10 ans, ce qui est bien propre, on le sait, à intensifier les troubles de l'Œdipe. Son *dessin de famille* est à ce point de vue tout à fait intéressant (fig. 66). Elle figure en effet dans le quart H.G. de la feuille (le dessin est ici agrandi) toute sa famille : parents, grands-parents, tante, ses deux frères et sa sœur. Mais elle-même ne s'est pas représentée. Par contre, elle a ajouté un bébé-garçon de 4 mois, près de la mère, bébé qui n'existe pas en vrai. Suivant la règle que nous avons établie dans nos études sur le dessin de

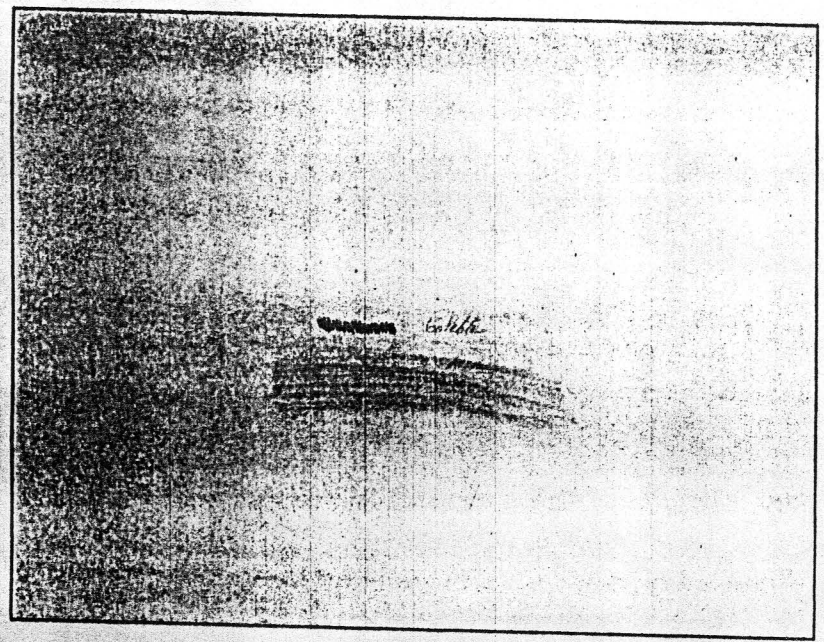

Figure 67. — Gribouillis de refoulement en estompe (Observ. 30)

famille : qu'un personnage surajouté est toujours une identification majeure du sujet, on était ici en droit de penser que Colette, absente de son dessin, se projetait dans ce bébé-garçon de 4 mois. Elle a en effet déclaré s'identifier à ce bébé, avec l'attendu qu'il est le plus heureux parce qu'il est petit et qu'on le promène. Ajoutons une particularité importante de ce dessin de famille. Le père est tout en haut à gauche, en train de labourer un champ, à bonne distance de la mère et du bébé. En outre, le bébé et la mère, formant couple, sont entourés d'un cercle qui les isole. Il y a là, vis-à-vis du père, une double prise de distance, qui est une défense contre l'Œdipe.

Le *test PN* de Colette extériorise une importante rivalité fraternelle, mais avec une forte culpabilité qui lui fait déclarer à la fin que Pattenoire est le moins gentil et le moins heureux. La fillette tend à échapper à cette situation de conflit, comme dans son dessin de famille, en faisant une régression, c'est-à-dire qu'après avoir donné Pattenoire comme un garçon aîné, au cours du test elle l'appellera toujours « le petit » et finira par en faire une fille. De la même façon, son *âge d'or* est 4 mois « parce qu'ils suivent toujours leur maman ». Rapprochons cela de la clinique : Colette ne s'entend bien qu'avec le dernier-né de la fratrie, un garçon de 8 ans ; d'autre part, elle passe pour aimer beaucoup les tout-petits au berceau et pour s'en occuper gentiment à l'occasion.

Son *gribouillis* (fig. 67) indique un fort refoulement de toutes les pulsions (petit tas), avec retournement contre soi (estompe), comme dans le PN. De plus, il est entièrement dans la zone de protection maternelle, ce qui souligne l'interdit œdipien.

Pourquoi cette régression ? On est en droit de penser que, si le conflit œdipien est en cause, il n'a pu agir de cette façon qu'à la faveur de conditions natives prédisposantes. Colette a en effet toujours eu un développement difficile : elle n'a jamais eu d'appétit et elle est restée chétive. On sait que de tels sujets pauvres en expansion vitale sont plus que les autres enclins à rester fixés aux premiers stades de leur développement, ici au stade oral.

Observation 31. Voici le cas d'un garçon de 15 ans, Louis, que nous avons décrit dans notre livre sur le *Test du dessin de famille* comme un remarquable cas de régression.

A trois semaines d'intervalle, Louis nous a fait deux dessins de famille identiques, figurant en premier un bébé en maillot (de 5 mois ou de 8 mois), puis les parents, puis les grands-parents, tous regardant le bébé. La première fois, son identification était à *personne*. La seconde fois, il a exprimé le désir d'être *le bébé*, donné par lui comme le plus heureux parce qu'il n'a pas de soucis joie de vivre (fig. 68). Nous insistons à propos de ce dessin

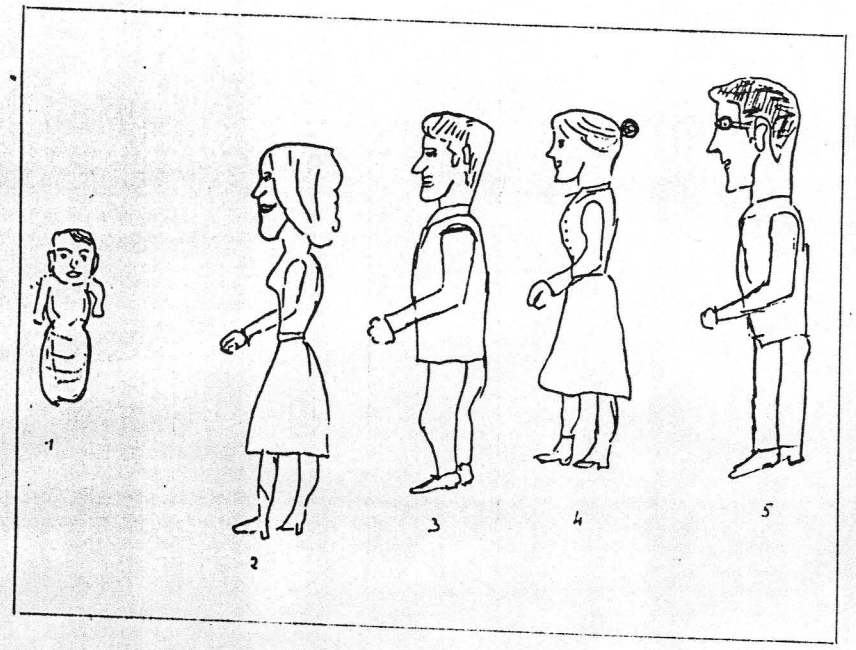

Figure 68. — Dessin de famille avec identification à un bébé (Observ. 31)

sur les remarquables convergences d'indices qui donnent une grande valeur à l'identification :

1. Le bébé figure dans les deux dessins.
2. Il occupe chaque fois la première place.
3. Il est mis en vedette, car tous les regards sont dirigés vers lui.
4. Il a le visage, non d'un bébé, mais d'un jeune homme.
5. Enfin Louis s'y id

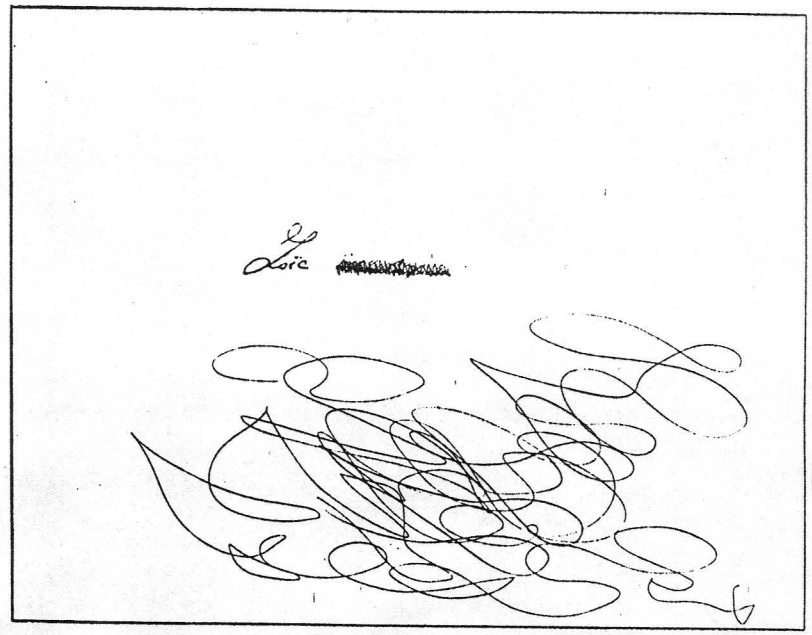

Figure 69. — Gribouillis de fixation maternelle (Observ. 31)

Le *gribouillis* de Louis nous apporte une convergence supplémentaire (fig. 69), car il est localisé à la zone de protection maternelle avec un certain laisser aller dans l'enchevêtrement du tracé qui indique peu de formation réactionnelle de discipline de soi.

La clinique nous apprend effectivement que Louis est d'une grande immaturité affective. Il est passif, sans initiative, incapable d'un effort quelconque, vivant dans la nostalgie de sa petite enfance, et, non évolué sexuellement, se complaît dans la société de fillettes de 7 ans. Il faut dire qu'il a été au début très choyé par sa mère, mais ensuite placé par la mauvaise conduite de ses deux parents et la dissociation du foyer familial dans une situation d' 'on moral.

Il est d'une bonne intelligence, se rend compte de la nécessité de faire face aux problèmes de la vie, mais il est incapable de supporter de petites frustrations et fait des fugues pour retrouver le refuge de la maison de ses grands-parents.

— : — : —

On peut s'interroger sur la signification exacte de telles régressions et sur le pronostic d'avenir qu'elles comportent.

Faisons remarquer tout d'abord qu'on observe très fréquemment, chez les enfants et les adolescents, des régressions passagères, soit à l'occasion d'une maladie physique, soit à l'occasion d'un traumatisme moral. Lorsqu'après un temps d'arrêt la marche en avant reprend, il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour l'avenir.

Dans les deux cas exposés par nous, au contraire, la régression est durable, stoppant tous les progrès. Les troubles de l'adaptation, par leur durée, motivent un jour ou l'autre une consultation médico-pédagogique, et les tests projectifs, particulièrement le gribouillis, indiquent une perturbation profonde persistante, qui doit faire réserver le pronostic d'avenir. Le facteur sexe et le facteur âge ont évidemment une importance de premier plan. La dépendance orale est certes plus grave pour un garçon que pour une fille, étant particulièrement contraire à l'autonomie que l'on exige du sexe masculin. Et, d'autre part, cette dépendance inquiète d'autant plus que l'on a affaire à un sujet plus âgé, tout adolescent qui ne s'affirme pas à la puberté courant le risque de ne jamais devenir vraiment adulte.

On pourrait se demander, encore une fois, pourquoi nous rangeons les cas de ce genre dans les « états névrotiques » et non dans les perversions. Il n'est que trop certain qu'ils font opposition avec les névroses d'inhibition, les névroses de scrupule et les névroses obsessionnelles, où la force du sur-moi impose au moi une conduite rigide, souvent hypermorale, alors qu' moi apparaît faible, cédant momentanément à la pression -moi encore très extérieur, mais y échappant de temps à au ur se

laisser aller à des pulsions délictueuses. De tels sujets ne sont cependant pas des pervers ; ils sont affectifs ; ils sont intimidables ; ils reconnaissent leurs fautes, en dépit de ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes l'énergie nécessaire à un redressement. Certes ils deviennent assez souvent, de par la faiblesse de leur moi et leur fixation orale, des délinquants mineurs. Mais surtout leur personnalité faible ne pourra se maintenir dans un équilibre d'adaptation satisfaisant que s'ils peuvent bénéficier toute leur vie d'un milieu de protection. Faute de quoi, si la réalité s'impose à eux d'une manière traumatisante, ils sont exposés à une régression de plus en plus intense, envahissant peu à peu leur personnalité toute entière, et faisant revivre les modes de pensée et de vie affective du stade oral, ce qui peut les conduire tout droit, soit à la clochardisation, soit à la schizophrénie.

Chapitre IV

NÉVROSES ET PSYCHOSES DE L'ADULTE

Nous avons moins exploré le gribouillis chez l'adulte que chez l'enfant. Mais cela ne veut nullement dire que le test ne soit pas applicable aussi bien aux adultes. D'une part, si la consigne du test provoque assez souvent de la surprise et un temps d'arrêt avant l'exécution, il est cependant rare que l'on échoue à l'obtenir. D'autre part, l'interprétation du gribouillis se révèle aussi fructueuse chez l'adulte que chez l'enfant.

D'une manière générale, les gribouillis des adultes se différencient de ceux des enfants :

1°) par la grande rareté des tracés de type sadique-anal (agressifs ou d'estompe) ;

2°) par la fréquence des tracés aérés, soit de type sublimé, soit de type réactionnel, soit de type mixte ;

3°) par la fréquence aussi des tracés dans la zone de protection maternelle, particularité assez inatt qui sera illustrée et expliquée dans ce chapitre.

Ces traits spéciaux des gribouillis d'adultes s'expliquent par l'intervention beaucoup plus marquée des défenses du moi, qui endiguent les pulsions sadique-anales.

Nous allons ci-après passer rapidement en revue un certain nombre de situations psycho-pathologiques courantes, mais, disons-le tout de suite, en le faisant nous aurons bien moins l'ambition de prétendre faire une étude exhaustive du test chez l'adulte que d'illustrer par des exemples la dynamique conflictuelle du gribouillis.

I. LA NÉVROSE D'ANGOISSE

Nous n'avons pas observé, comme chez l'enfant, de gribouillis étendus comportant un tracé agressif. Il apparaît que l'adulte organise mieux ses défenses contre-agressives, et que son moi préfère, soit réduire par inhibition son champ d'expansion en se refusant toute incursion dans les zones interdites, soit fragmenter ses élans pulsionnels en refusant le contact, ce qui revient en définitive au même. Il est des cas où, comme nous le verrons, ces deux mécanismes de défense du moi s'associent pour dominer plus sûrement l'angoisse.

Observation 32. Voici le cas d'une dame de 40 ans, qui consulte pour des céphalées avec asthénie constante. En réalité, c'est surtout une anxieuse, qui a de fréquentes phobies : elle a peur d'être entraînée à frapper son mari ou ses enfants, peur aussi de devenir folle et de se laisser aller alors aux impulsions meurtrières que jusqu'ici elle contrôlait bien.

C'est une femme solide, de type dilaté, active, qui a toute sa vie durant souffert d'anxiété. Elle ne s'entend pas bien avec son mari, qui l'a trompée, et l'on s'explique alors ses pulsions agressives contre lui, pulsions qu'elle réprime.

Son *gribouillis* (fig. 70) exprime une bonne vitalité expansive, mais il ne s'y marque aucune agressivité. Le trait dessine, en part du centre, une guirlande qui se développe en cercles de

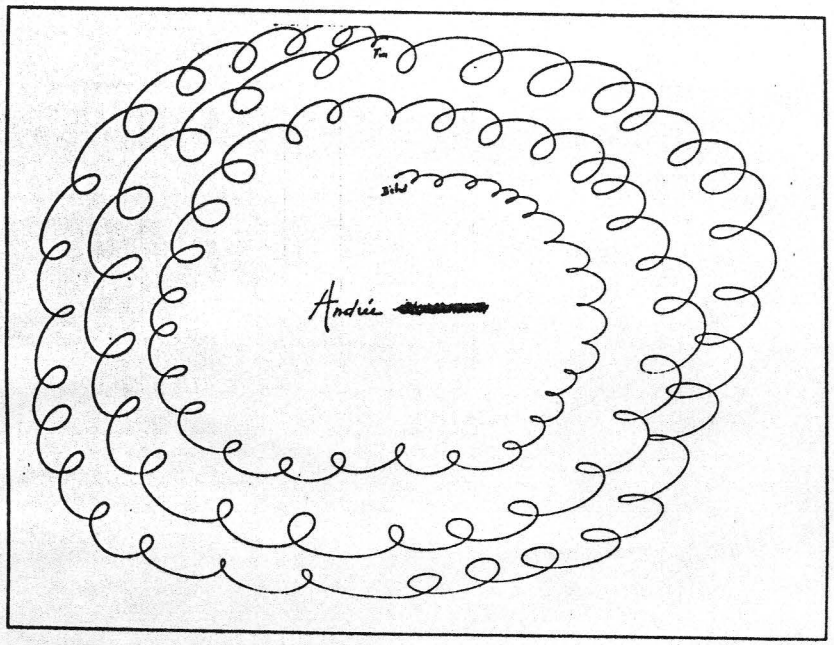

Figure 70. — Gribouillis étendu de formation réactionnelle (Observ. 32)

plus en plus grands, sans toucher au nom, ni atteindre le bord de la feuille. C'est un tracé typique de formation réactionnelle.

Observation 33. Voici un *gribouillis* très extensif aussi, couvrant la plus grande partie de la feuille (fig. 71), mais ici le tracé est constamment coupé. C'est donc un gribouillis d'*isolation*.

Il a été fait par une jeune fille de 19 ans, Paulette, qui consulte pour un défaut constant d'appétit, doublé d'une *dyspagie anxieuse*, c'est-à-dire qu'au moment de manger elle est prise de spasmes avec angoisse qui l'empêchent d'avaler. Comme nous l'avons vu déjà dans l'observation 13, qui concerne une jeune fille de 16 ans, ce trouble dysphagique représente, transposé sur le mode oral, la crainte des rapports sexuels.

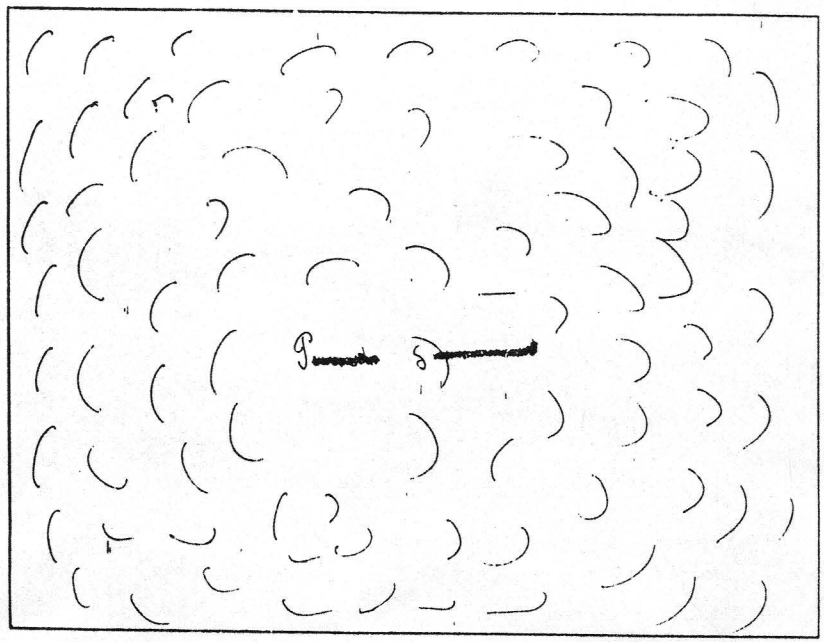

Figure 71. — Gribouillis d'isolation chez une anxieuse (Observ. 33)

Il est à souligner que *la peur du contact* a toujours existé chez Paulette depuis sa plus petite enfance. Elle n'a jamais supporté qu'on la touche. Petite, elle devait partager le lit de sa sœur, mais elle préférait s'enrouler dans une couverture et se coucher sur la descente de lit. Elle n'a jamais souffert d'être embrassée par qui que ce soit, même par sa mère. Elle ne se laisse jamais approcher par un homme. Et quand sa mère a voulu l'informer des choses sexuelles, elle a manifesté du dégoût et a déclaré qu'elle ne voulait pas se marier. Aujourd'hui, elle dit qu'elle veut bien, mais qu'elle ne coucherait pas avec son mari, ni dans le même lit, ni dans la même chambre.

Pour comprendre les répugnances de Paulette, il faut sans doute être informé de ce que sa mère a eu plusieurs aventures

galantes, que la jeune fille est née hors mariage, et que sa mère voulait l'abandonner à sa naissance. Paulette est attachée à sa mère d'une manière presque morbide et s'est sans nul doute identifiée à elle. Mais comme, par ailleurs, elle a dû être témoin des relations de sa mère et de quelques scènes de brutalité sexuelle, on est fondé à penser que son identification se fait d'une manière régressive à la mère-nourricière (elle exprime souvent dans ses thèmes le désir d'être un bébé choyé par la mère), tandis qu'il y a au contraire refus d'identification à la mère amante. D'où la *névrose de contact*, si fortement marquée ici.

L'isolation lui permet aussi de faire taire en elle-même la forte agressivité de frustration qu'elle ne peut manquer de ressentir contre cette mère qui a voulu l'abandonner. Que sa mère n'ait pas voulu d'elle, Paulette en effet le sait et elle a vécu toute son enfance dans la crainte que l'abandon ne devienne effectif, d'où son intense besoin de s'interdire tout mouvement agressif.

C'est ainsi que dans ses *psychodrames* les moindres mouvements d'agressivité sont aussitôt suivis d'un retour en arrière et d'une B.A. (en général sauver un frère ou une sœur), et elle s'identifie toujours à celui qui accomplit cette bonne action.

Observation 34. Voici le *gribouillis* (fig. 72) d'une dame de 45 ans, mariée, qui est atteinte depuis plusieurs années d'une névrose d'angoisse très accusée, avec crainte constante de devenir folle.

Elle a fait ce tracé sans aucune hésitation, en commençant en 1, traçant des lignes horizontales un peu irrégulières, liées entre elles, dans la zone du bas, terminant en 2. A ce moment, elle nous demande si elle peut gribouiller au-dessus, et, comme nous la laissons libre, elle débute en 3 et termine en 4 un gribouillis plus régulier encore, en festons bien linéaires. Il faut remarquer ici que, dans la mesure où l'interdit qui pèse sur la « zone paternelle » n'est pas trop fort, il peut être levé quand l'autorité du médecin en donne la permission ; et il n'est pas rare que des sujets, enfants ou adultes, demandent comme cette dame s'il faut ou si l'on peut gribouiller dans le haut. On remarquera qu'elle ne l'a

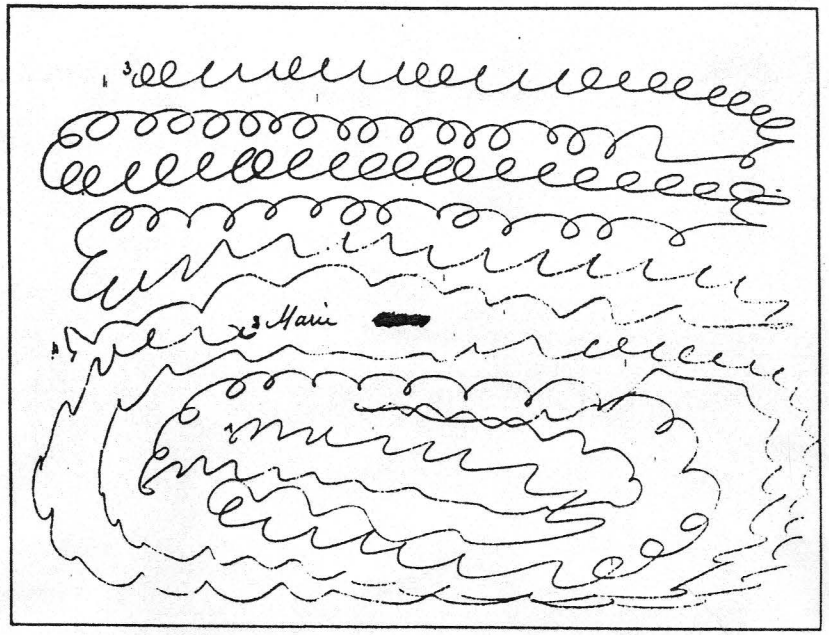

Figure 72. — Gribouillis de formation réactionnelle chez une anxieuse (Observ. 34)

fait qu'en régularisant encore plus son mouvement, qui aboutit à un tracé de formation réactionnelle avec une certaine isolation, puisqu'il n'y a que très peu d'intersections de lignes.

Observation 35. Il est fréquent que les anxieux soient en même temps des sujets refoulés et ne couvrent par leur gribouillis qu'une partie de la feuille. Nous avons un certain nombre d'observations où le gribouillis est ainsi localisé à la zone de protection maternelle, ce qui indique, comme on l'a vu, un interdit œdipien, une impossibilité d'entrer en relation ou en compétition avec le père. Le gribouillis peut par conséquent nous éclairer sur le conflit névrotique profond qui détermine l'angoisse.

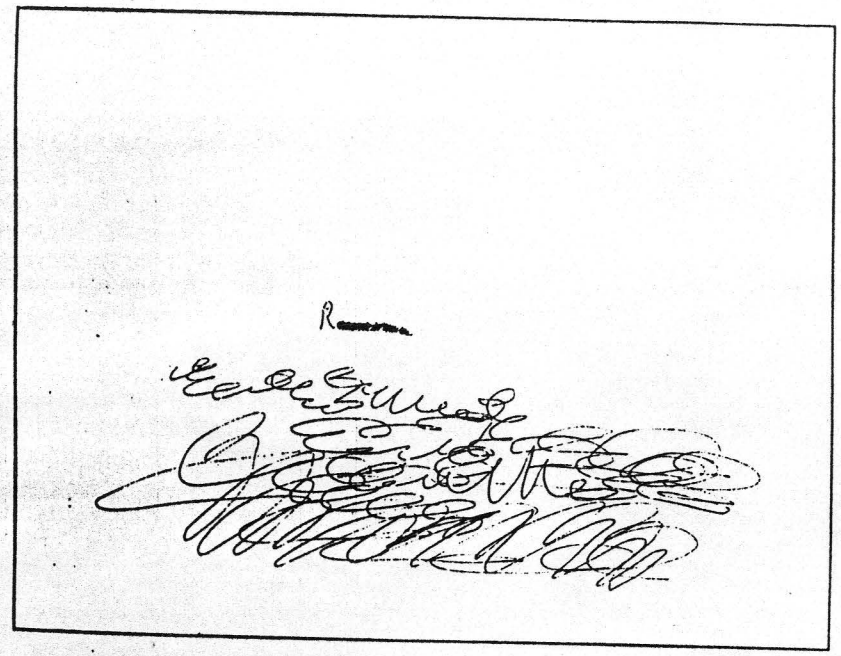

Figure 73. — Gribouillis de fixation maternelle chez un anxieux (Observ. 35)

Voici le cas d'un jeune homme, Yves, âgé de 21 ans, qui consulte pour des malaises anxieux permanents, avec manifestations hystériques : sensation de boule à la gorge, vomissements émotifs. Il a peur de perdre ses moyens et, en particulier, ne se sent plus capable de conduire sa voiture si son père n'est pas avec lui. Il se calfeutre à la maison et ne prend plus aucune distraction au dehors.

Il n'en a pas toujours été ainsi, bien au contraire, et les années précédentes ce jeune homme aimait sortir, passant nombre de ses soirées au bal et rentrant fort tard. [illegible]re, qui ne pouvait s'endormir tant qu'il n'était pas rentré, s'[illegible]é à ces sorties en privant son fils d'argent de poche. Et, [illegible]ent, il en est

venu, comme nous l'avons dit, à ne plus pouvoir sortir sans être accompagné.

Son *gribouillis* (fig. 73) est limité à la zone maternelle. Il est tracé avec une certaine vivacité agressive et, bien qu'on y dénote une légère tendance rythmique, il est dans l'ensemble assez désordonné, trahissant par là de fortes pulsions, mal endiguées par la défense du moi.

Observation 36. Le cas de Jacqueline, jeune femme de 25 ans, n'est pas sans analogie avec le précédent. Elle consulte pour de petites angoisses étroitement liées à un sentiment permanent d'infériorité. Elle est très timide en public et, dans ses actions, scrupuleuse et maniaque.

Chez elle aussi, il y a eu changement radical. Elle était jusqu'à l'âge de 4 ans très sale et d'un caractère opposant jusqu'à la violence. Elle a changé par la suite du tout au tout, nous ne savons pas sous qu'elle influence.

Son *gribouillis* (fig. 74) est également cantonné à la zone maternelle, en ébauches de lignes festonnées, mais qui offrent ce caractère d'être en segments isolés les uns des autres. Il y a donc ici à la fois interdit sur l'agressivité et sur l'Œdipe, en raison très probablement d'événements extérieurs qui se sont produits à l'âge de 4 ans, et on doit considérer un tel gribouillis comme lié à une défense contre l'angoisse ; la timidité et les sentiments d'infériorité pouvant être considérés comme l'extension de l'impossibilité de rivaliser avec la mère et d'établir une relation avec le père.

Observation 37. Nous rappellerons ici le gribouillis déjà donné à la fig. 23, de ce célibataire de 32 ans qui était atteint d'*agoraphobie*. Cliniquement, cet homme intelligent et qui semblait promis à une belle situation a dû cesser toute vie active depuis plusieurs années, du fait de ses troubles anxieux. Il ne peut, sans

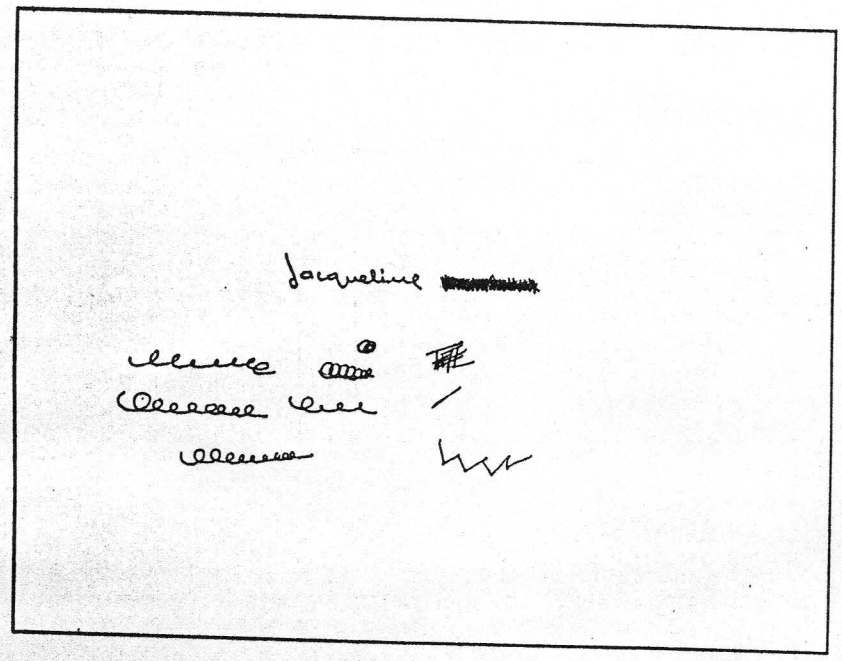

Figure 74. — Gribouillis isolationné de fixation maternelle (Observ. 36)

être saisi aussitôt d'une angoisse intolérable, ni rester seul à la maison, ni sortir seul. Il lui faut la présence constante de sa mère, et il a perdu peu à peu toute possibilité de faire quoi que ce soit, même les actes les plus simples de la vie quotidienne, sans son assistance.

Son *gribouillis* (fig. 75) est tracé avec une grande légèreté, en petit ovale autour du nom, donc signe d'un refoulement et d'une inhibition de la force vitale. La zone blanche autour du nom et la zone blanche étendue autour du gribouillis sig[illegible] la

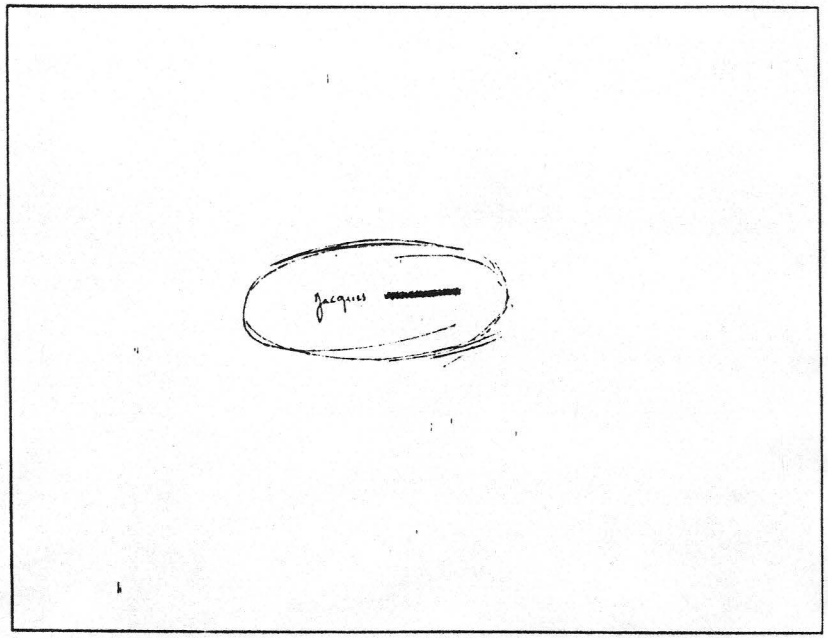

Figure 75. — Gribouillis inhibé chez un agoraphobique (Observ. 37)

fois la claustrophobie et l'agoraphobie : tout contact, tant avec le monde extérieur qu'avec le monde familial, est frappé d'interdit. Et les possibilités d'épanouissement de la personnalité sont réduites à un champ très étroit, que symbolise ce tracé filiforme.

2. LA NÉVROSE ASTHÉNIQUE

L'on sait combien est fréquente l'*asthénie*, dont on faisait jadis une maladie autonome sous le nom de neurasthénie, mais que l'on tend aujourd'hui à considérer comme un simple symptôme. Pour expliquer comment ce symptôme peut s'établir à demeure — en dehors des cas de déficience physique sérieuse — on invoque actuellement l'influence des conflits psychiques, toute l'énergie vitale que le moi doit dépenser pour se défendre contre des pulsions envahissantes étant alors inutilisable pour l'action extérieure. Ce point de vue est sans nul doute exact et nous explique pourquoi l'asthénie est un symptôme si fréquent dans les névroses de tout genre.

Remarquons que l'état asthénique fait nécessairement prédominer l'instinct de conservation sur l'instinct d'expansion, et qu'il implique toujours, de par l'affaiblissement du moi, la recherche d'un milieu de protection.

On ne sera donc pas surpris que la grande majorité des sujets atteints d'asthénie localisent leur gribouillis à la zone du bas. Comme nous l'avons dit au début de ce livre, cela implique un interdit sur la zone du haut, c'est-à-dire un interdit œdipien, noyau central de la plupart des névroses, nous le savons.

Nous en avons déjà donné un exemple à la fig. 19. En voici deux autres :

Observation 38. Voici le cas d'un homme de 54 ans qui est devenu asthénique à la suite de plusieurs années de captivité durant la guerre de 1939. Il a dû peu à peu cesser son activité d'ouvrier. Il souffre continuellement de céphalées en casque, de vertiges, de frilosité et d'un manque total de force. Sa femme l'ayant quitté à son retour de captivité, il vit chez sa mère et se complaît, étant pensionné, dans cette vie de far-niente. Il ne semble donc pas y avoir chez lui de conflit. Mais, à dire vrai, nous ne connaissons

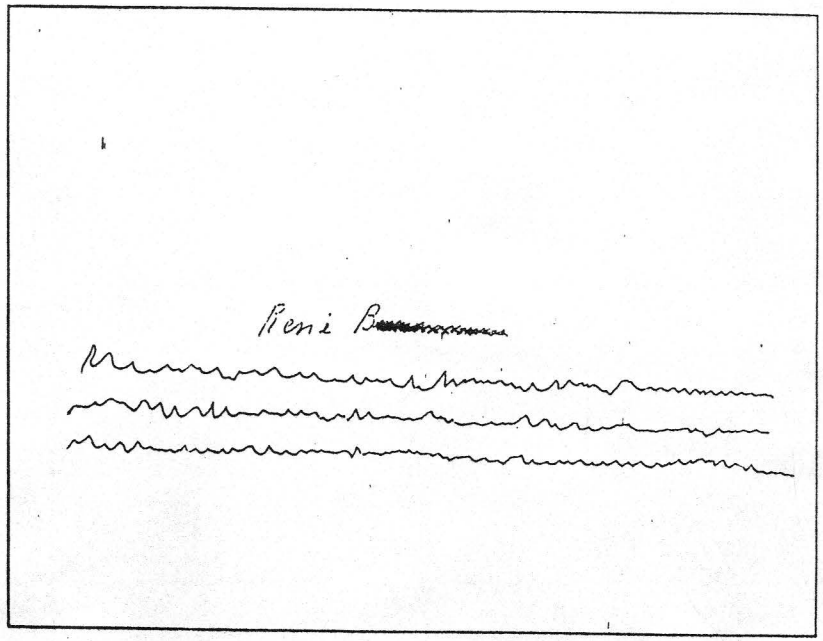

Figure 76. — Gribouillis très réactionnel, en lignes d'écriture, dans la zone de fixation maternelle (Observ. 38)

pas son passé, et il se peut que l'état actuel constant soit une défense contre une névrose d'angoisse très ancienne.

Son *gribouillis* (fig. 76) autorise fortement cette hypothèse. Il distribue dans la seule zone du bas des lignes très régulières, la spontanéité vitale ayant ici complètement cédé devant la contrainte des censures.

Observation 39. Voici le cas d'une jeune femme de 25 ans, intelligente et sensible, qui souffre d'une grande asthénie persistante. Jeune enfant, elle manifestait beaucoup d'intérêt pour les études et aurait voulu être institutrice. Mais son père déclara qu'il avait besoin d'elle à la ferme et ne voulut pas qu'elle poursuive au-delà du certificat. Ce refus détermina chez la jeune fille un état d'apathie et une humeur morose persistante. A 19 ans, elle se maria avec un représentant de commerce, dans le seul dessein d'échapper à la condition de fermière. Elle est d'ailleurs frigide et ne veut pas avoir d'enfant. Elle habite une maison voisine de celle de ses parents et ne veut pas quitter sa mère. Bien que jolie fille et de commerce agréable par son intelligence, elle vit très retirée, ne sort presque pas et ne s'intéresse pas à grand'chose.

Son *gribouillis* (fig. 77) est limité à la zone maternelle, ce qui correspond au besoin qu'a cette jeune femme de la présence de sa mère, ainsi qu'à son comportement immature dans le mariage. D'autre part, le tracé stylisé, rythmique et isolationné indique la puissance des formations réactionnelles, qui paraissent dans un tel cas tout à fait irréductibles.

Observation 40. Il est fréquent que le symptôme asthénie soit le motif principal d'une demande de consultation, à cause de ses répercussions importantes sur l'activité sociale du sujet, mais qu'au cours de la consultation on puisse mettre en évidence les véritables causes de l'état névrotique expliquant l'asthénie.

C'est ainsi que, comme nous l'avons vu plus haut, le gribouillis type de l'asthénie (dans la zone du bas) s'observe souvent chez les anxieux.

Nous avons été frappés aussi de la fréquence avec laquelle on l'observe chez des sujets atteints *de névrose de doute et de scrupule.*

Ainsi dans l'observation ci-après d'une dame de 48 ans, qui consulte pour des troubles anxieux et dépressifs à l'occasion du mariage d'un de ses fils, mariage qu'elle n'a pas bien accepté,

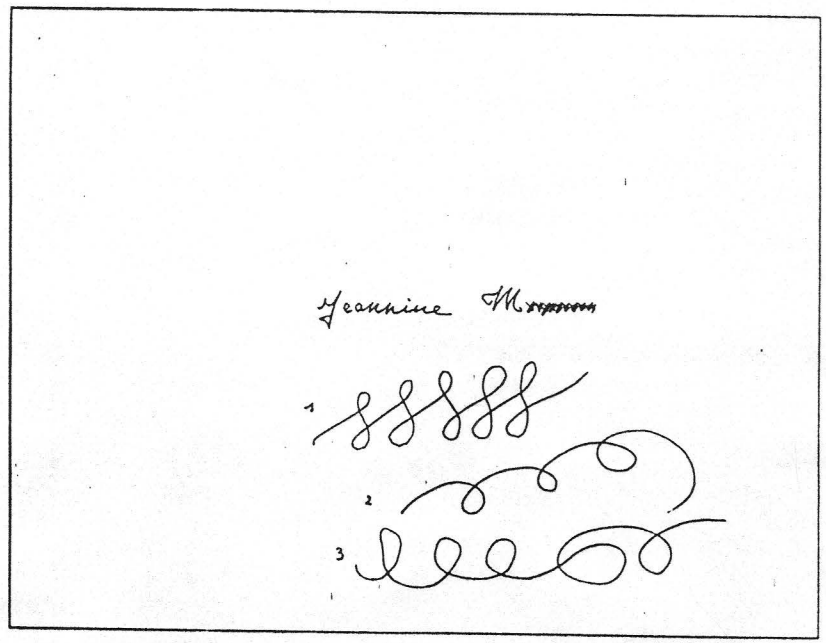

Figure 77. — Gribouillis d'isolation dans la zone de fixation maternelle (Observ. 39)

étant très fixée à ce fils, à qui elle reproche maintenant de ne pas lui écrire toutes les semaines.

L'entretien nous apprend que, depuis son enfance scolaire, cette personne a des manies d'ordre et de propreté. Elle ne peut supporter la poussière dans sa maison, ni le désordre. Avec cette conséquence qu'elle ne peut aller se coucher le soir que si toute la maison est en ordre, ce qui implique d'épuisantes heures de travail après dîner et rend compte de l'asthénie. Cette dame a d'ailleurs, lorsqu'elle n'est pas occupée à quelque travail, des sentiments de culpabilité. On sait qu'une telle situation clinique indique un Sur-moi très fort constitué au moment de l'Œdipe, avec un réseau serré d'interdictions.

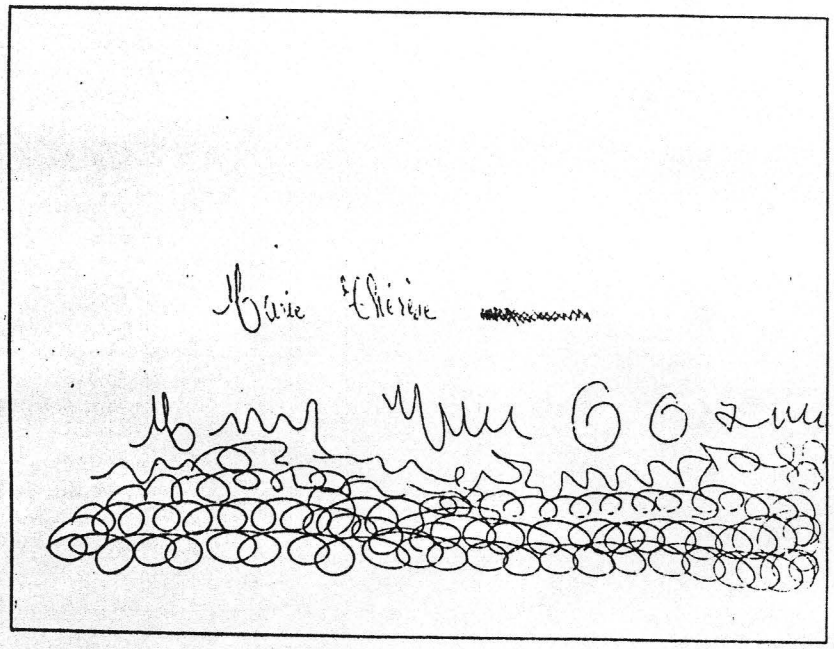

Figure 78. — Gribouillis réactionnel dans la zone de fixation maternelle (Observ. 40)

Son *gribouillis* (fig. 78) est un tracé d'asthénie, mais en même temps révélateur d'un interdit œdipien et de formations réactionnelles puissantes. On notera qu'il commence assez loin au-dessous du nom, auquel il est défendu de toucher. D'autre part, la patiente n'a pu au début observer la consigne de libération du test et a d'abord écrit l'initiale de son prénom ; la consigne de non écrire lui ayant alors été rappelée, elle a ébauché des jambages, en courtes séries isolationnées, pour enfin, dans ! ois dernières lignes, trouver le mouvement spiralé contin iel aux formations réactionnelles.

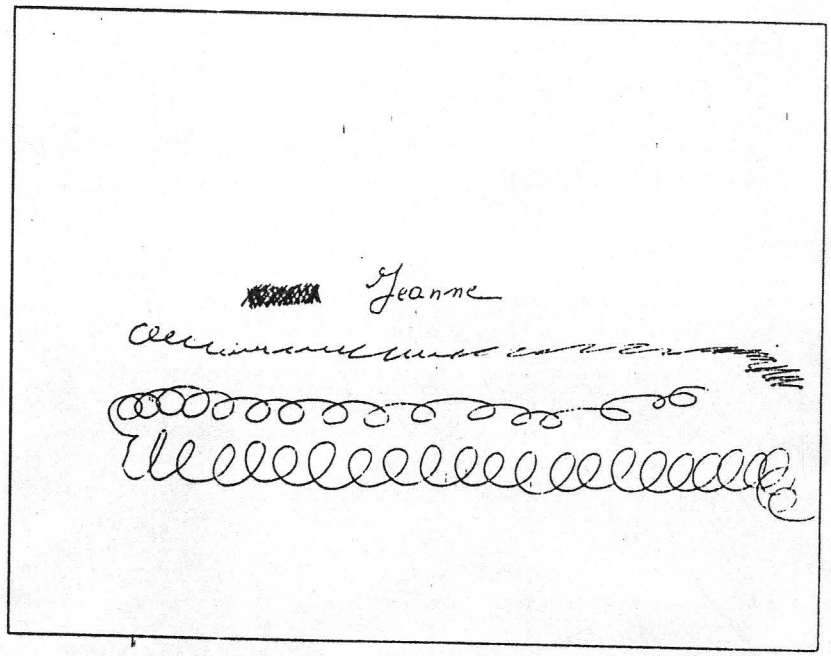

Figure 79. — Gribouillis réactionnel dans la zone de fixation maternelle (Observ. 41)

Observation 41. Voici une observation tout à fait comparable à la précédente, et nous en pourrions donner toute une série, tant de tels cas sont fréquents. Il s'agit d'une dame de 43 ans, mariée, qui consulte elle aussi pour des symptômes d'anxiété. Elle a toujours été très scrupuleuse dans tout ce qu'elle fait, exigeant d'elle-même la perfection en toutes choses et s'estimant coupable lorsqu'elle n'y parvient pas.

Voici son *gribouillis* (fig. 79), typique lui aussi de formation réactionnelle, dans la seule zone du bas.

Observation 42. Voici le cas un peu plus approfondi d'un célibataire de 39 ans, cultivateur, qui, depuis une dépression à

l'âge de 27 ans, est atteint de *névrose de doute et de scrupule*, avec asthénie.

Il a des rituels d'ordre, et le soir, en se couchant, doit ranger avec soin tous les objets de sa chambre.

Il a un besoin compulsionnel de symétrie : par exemple, s'il touche à une barrière dans un champ, il faut qu'il aille toucher ensuite le côté opposé de la barrière ; s'il laisse un jour ses outils appuyés contre une haie, il faut que le jour suivant il les mette contre la haie opposée ; s'il aborde un carrefour divisé en deux routes, il lui faut passer sur le terre-plein du milieu.

Il est très pratiquant et a des scrupules de confession, au point de ne pas pouvoir certaines fois communier parce qu'il ne se sent pas assez pur.

Sa vie sexuelle est très réduite. Il ne s'est jamais intéressé aux jeunes filles. Depuis la mort de son père, il vit avec sa mère et sa sœur et n'envisage pas de vivre autrement.

Voici son *gribouillis* (fig. 80) qui se passe de commentaire.

Observation 43. Voici le cas d'un célibataire (1) de 31 ans, qui est atteint depuis deux ans d'une *asthénie avec névrose de scrupule*.

Ici encore, comme dans les observations 35 et 36, il s'est produit à un moment donné un renversement complet de l'attitude du sujet. Ce jeune homme était, adolescent, d'une vitalité débordante et il se donnait au plaisir sans aucune retenue, très sensuel et très coureur de femmes faciles.

A 29 ans, à la suite d'une « mission », il a été pris brusquement de scrupules et a décidé de réformer son mode de vie. Il est

(1) On ne peut manquer d'être frappé, à la lecture de ces observations, de la fréquence avec laquelle nos patients masculins sont célibataires, alors que la plupart de nos patientes sont mariées. On sait que la névrose est le plus souvent liée à un trouble de l'Œdipe qui empêche le sujet d'avoir des relations sexuelles normales. Mais on sait aussi que cette perturbation de la sexualité est une gêne beaucoup plus grande pour l'homme que pour la femme, dont le rôle y est plus actif, tandis que le rôle de la femme est passif [illegible] il n'est pas nécessaire qu'elle ait une vie sexuelle satisfaisante pour accéder à la maternité.

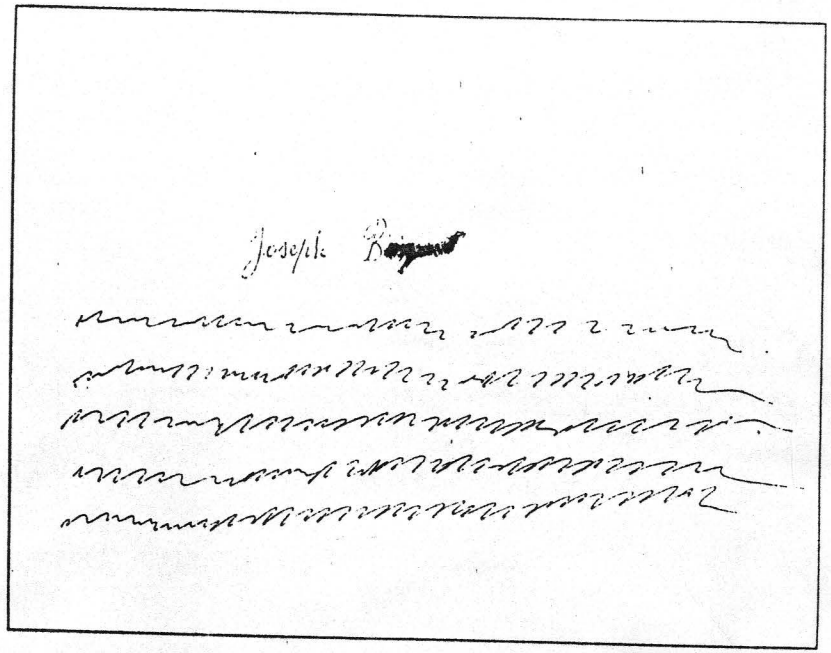

Figure 80. — Gribouillis réactionnel en lignes d'écriture dans la zone de fixation maternelle (Observ. 42)

passé d'un seul coup à l'autre extrême : il est devenu très sévère pour lui-même et pour les autres ; il va jusqu'à trouver que son confesseur est trop « large ». Il veut la perfection dans tous les travaux qu'il entreprend, au point de s'épuiser. Il se fait des scrupules incessants à propos des tentations sexuelles qu'il éprouve et s'interdit toute fréquentation de femmes, aussi bien que toute satisfaction solitaire.

Voici son *gribouillis* (fig. 81), débutant en 1, finissant en 2, qui se passe aussi de commentaire.

Une remarque s'impose à propos de ces gribouillis d'asthéniques scrupuleux. Comme la zone du bas correspond à l'instinct de conservation, c'est-à-dire à ces fonctions premières de nutrition et de protection qui assurent le maintien de la vie, on pourrait

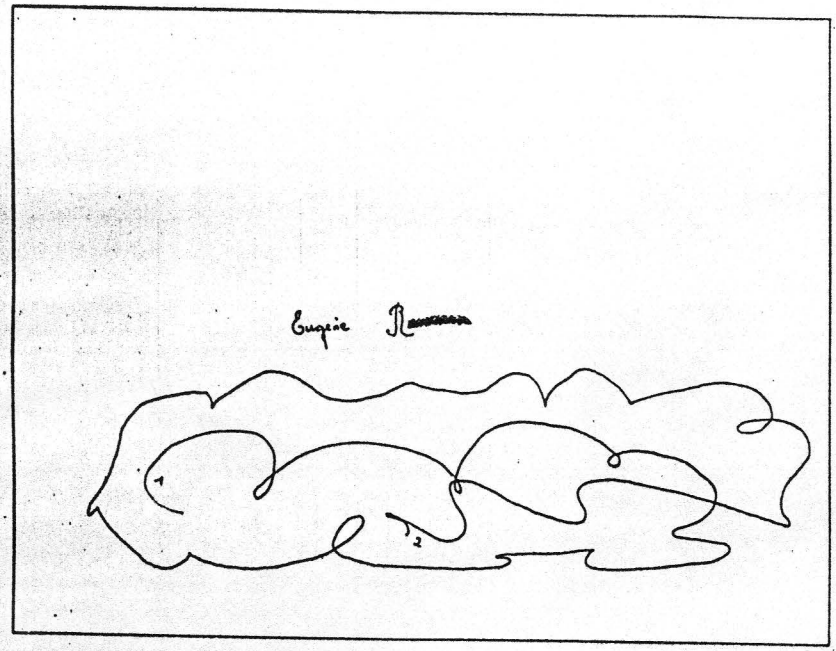

Figure 81. — Gribouillis d'isolation dans la zone de fixation maternelle (Observ. 43)

être surpris que des sujets hantés par des préoccupations d'ordre moral, exagérément soucieux d'ordre et de propreté, qui paraissent par conséquent plus idéalistes que matériels, se maintiennent par leur gribouillis dans cette zone basse. Mais il faut justement remarquer que les manies réactionnelles d'ordre, de propreté et de scrupule sont à l'opposé d'un véritable progrès de la personne morale; ceux qui passent tout leur temps à nettoyer pour effacer les taches sont absorbés par leur préoccupation très terre à terre et n'ont plus aucune liberté d'esprit pour s'interroger sur la portée morale de ce qu'ils font. Ils plafonnent donc réellement dans les zones basses.

La même remarque pourrait s'appliquer au de névrose obsessionnelle dont nous allons parler mainte qui s'apparentent à la névrose de scrupule.

3. LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE

Nous avons suffisamment caractérisé cette névrose à propos des enfants pour n'avoir pas à y revenir ici. Notons simplement que le conflit produisant cette névrose aboutit chez l'adulte à une structuration beaucoup plus achevée, la sévérité du sur-moi, le refoulement et les formations réactionnelles dominant ici le tableau clinique. Le trait important, qui donne son nom à la névrose, est la résurgence dans le conscient des pulsions refoulées qui, pour échapper à la censure, se travestissent et s'extériorisent sous la forme d'*idées obsédantes*, idées en quelque sorte dévitalisées et qui, comparées aux contenus inconscients dont elles émanent, sont dépouillées de force dynamique.

Il arrive parfois que l'idée obsédante prend une certaine force et inquiète alors le sujet (comme chez les anxieux phobiques), qui craint d'y céder. On peut alors voir la pulsion s'exprimer dans le gribouillis (comme on l'a vu chez l'enfant). Ainsi, le patient dont le gribouillis est reproduit figure 2 était, depuis une contrariété, envahi par la pensée obsédante de tuer sa femme, et, bien qu'il n'eût pas fait l'ébauche d'un geste dans ce sens, il ne se sentait pas en sécurité avec lui-même. On a vu que son gribouillis extériorisait une certaine tendance impulsive à échapper au contrôle du moi, insuffisante à vrai dire pour produire un acte dangereux.

Dans la majorité des cas, au contraire, les censures interdictrices en arrivent à constituer au névrotique obsessionnel une seconde nature toute de frein, et c'est celle-ci qui s'extériorise dans le gribouillis.

Observation 44. Voici par exemple le cas d'un célibataire de 30 ans, atteint depuis plus de dix ans d'une névrose obsessionnelle sévère, qui paralyse toute son activité. De situation aisée, il vit dans la maison de famille, occupant une chambre à lui, et ne se mêlant aux autres que lorsqu'il en a le désir. En dépit de cette précaution, ses rituels et ses obsessions créent entre lui et les siens de fréquents sujets de dispute.

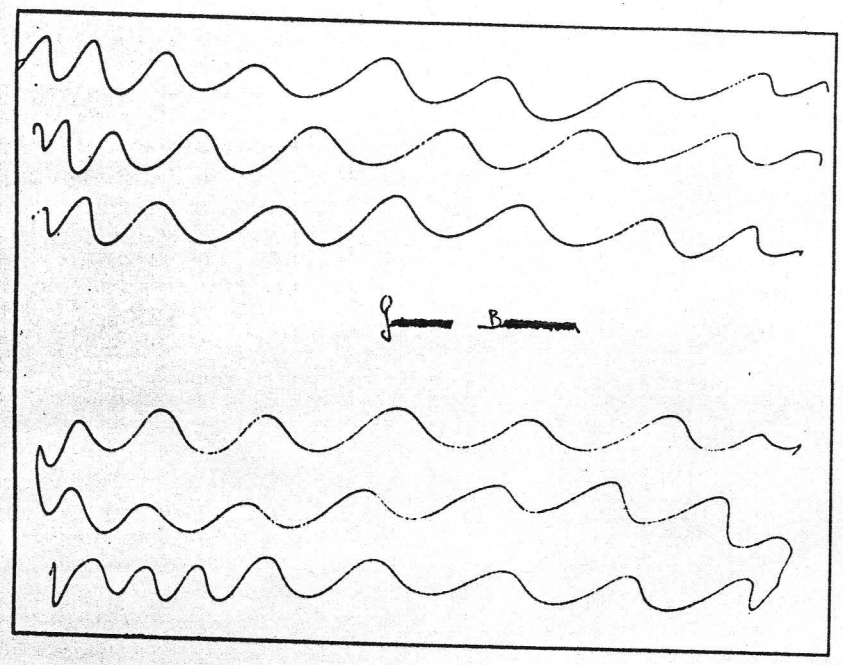

Figure 82. — Gribouillis réactionnel avec symétrie obsessionnelle (Observ. 44)

Voici son *gribouillis* (fig. 82). Il a d'abord tracé les trois lignes sinueuses sous le nom, en continuité les unes avec les autres. Puis, après un temps d'arrêt, il a tracé les trois lignes du haut en disant : « pour la symétrie ». Il obéit en cela à la tendance si habituelle aux obsédés à apaiser leur ambivalence en réalisant toujours deux actions symétriques, dont l'une compense et corrige l'autre.

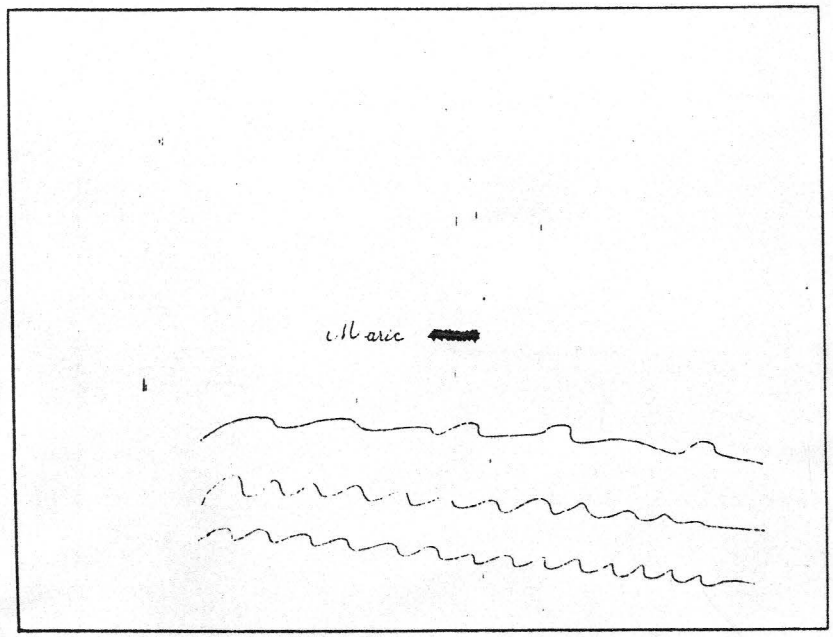

Figure 83. — Gribouillis réactionnel dépressif (Observ. 45)

Observation 45. Les deux exemples suivants nous ramènent au gribouillis sous le nom, fréquent aussi dans la névrose obsessionnelle.

Celui-ci (fig. 83) est d'une dame de 41 ans, mariée, qui est depuis longtemps atteinte d'une grande asthénie avec névrose de doute. Les plus petites actions de la vie quotidienne sont pour elle l'objet de recommencements sans fin, d'où résulte une grande lenteur dans le travail, qu'elle n'arrive jamais à mener à bien. Elle a de ce fait de fréquents conflits avec son mari, qui s'impatiente de ne rien trouver prêt quand il rentre. Elle réagit à cette situation de manière dépressive, ce qui se comprend.

Elle déclare d'abord qu'elle ne saura pas gribouiller, puis fait le tracé ci-joint, dont on remarquera les lignes descendantes, signe de tendance dépressive.

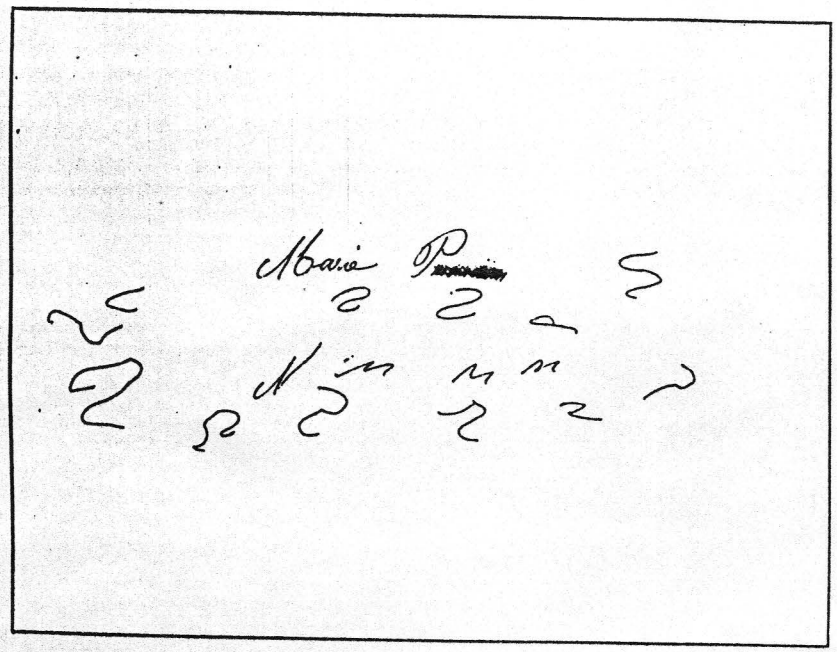

Figure 84. — Gribouillis d'isolation dans la zone de fixation maternelle (Observ. 46)

Observation 46. Voici le cas d'une fermière de 40 ans, mariée, mère de quatre enfants, qui présente une *dépression nerveuse chronique*, avec un état d'obsession presque continuel. Elle est sans cesse hantée par des pensées sexuelles relatives aux hommes qu'elle rencontre. Elle va jusqu'à croire par moments qu'elle a « fauté » avec eux et se tourmente de scrupules à ce sujet.

La névrose a débuté à l'âge de 17 ans, quand elle a perdu sa mère, et est restée seule avec son père. Elle a eu à cette époque l'idée d'entrer en religion, mais elle y a renoncé, pour se marier. Depuis, elle se reproche d'avoir satisfait à son désir au li[illegible]éir à son devoir.

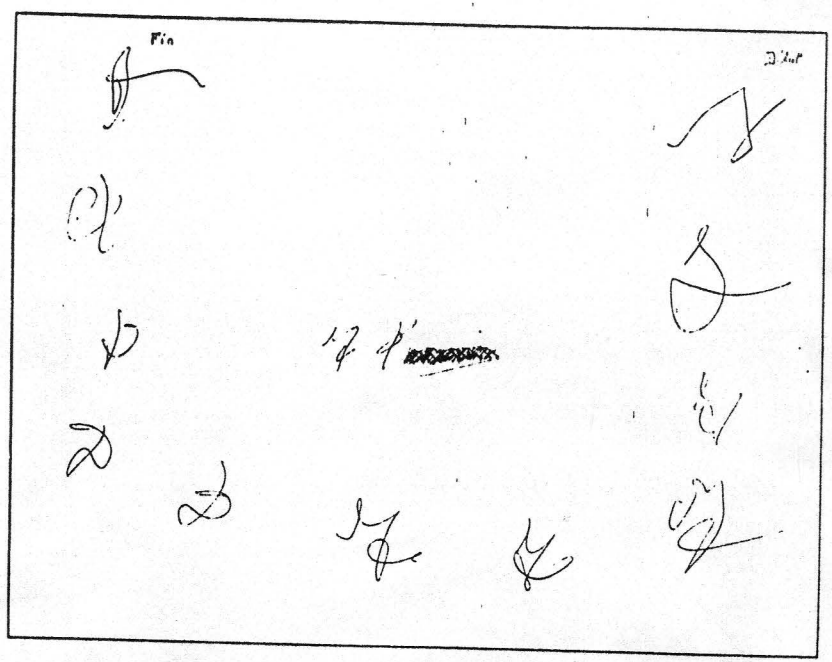

Figure 85. — Gribouillis d'isolation (Observ. 47)

Elle aussi s'est montrée incapable d'observer la consigne et a ébauché l'initiale de son prénom ; puis elle a tracé des signes plus ou moins en forme de lettres, avec isolation. Ce *gribouillis* (fig. 84) indique donc la prévalence des censures qui interdisent la relation œdipienne avec le père et tous autres contacts parce que ceux-ci sont le symbole de cette relation défendue.

Observation 47. Voici le cas d'un homme de 64 ans, marié, qui a toujours été d'un caractère très scrupuleux, mais dont la névrose s'est aggravée soudainement à l'âge de 43 ans, lui interdisant depuis lors toute activité.

Il doute de tout et doit recommencer sans cesse les gestes les plus simples. Mais surtout il est continuellement obsédé par la pensée qu'il écrit des « choses » sur n'importe quel bout de papier, sur un morceau de bois, sur ses propres vêtements, et que ces « choses », lues par des gens, vont les influencer, les pousser à faire des actes répréhensibles. Il ne peut jamais préciser de quelles choses il s'agit, mais sa responsabilité, dit-il, est gravement engagée dans l'affaire. Il doit constamment vérifier s'il n'a pas écrit quoi que ce soit, ramasse dans la rue des papiers, des bouts de bois et va jusqu'à les avaler afin de faire disparaître toute trace de ce qu'il pourrait avoir écrit. Son état obsédant a fini par devenir à ce point continu qu'on a dû l'interner, la vie à la maison ne lui étant plus possible.

Son *gribouillis* (fig. 85) débute en haut, à droite, et se termine en haut, à gauche. Le trait est hésitant, semblant chaque fois ébaucher un paraphe de signature, mais, ce qui est bien particulier ici, c'est l'*isolation*, associée à une certaine tendance à la symétrie, puisqu'il y a le même nombre de paraphes (quatre) sur la ligne de droite et la ligne de gauche.

4. PSYCHOSES

Nous aurons surtout en vue, dans cette étude du gribouillis dans les psychoses, que nous n'avons pas poussée très loin, la *psychose schizophrénique* ou *démence précoce*, qui se caractérise, chez des sujets presque toujours jeunes, par une forte inhibition de la vitalité, un repli autistique sur soi-même, aboutissant à une rupture presque totale des relations avec le monde, et, du point de vue psychanalytique, par une régression intense de toute la personnalité au stade oral passif.

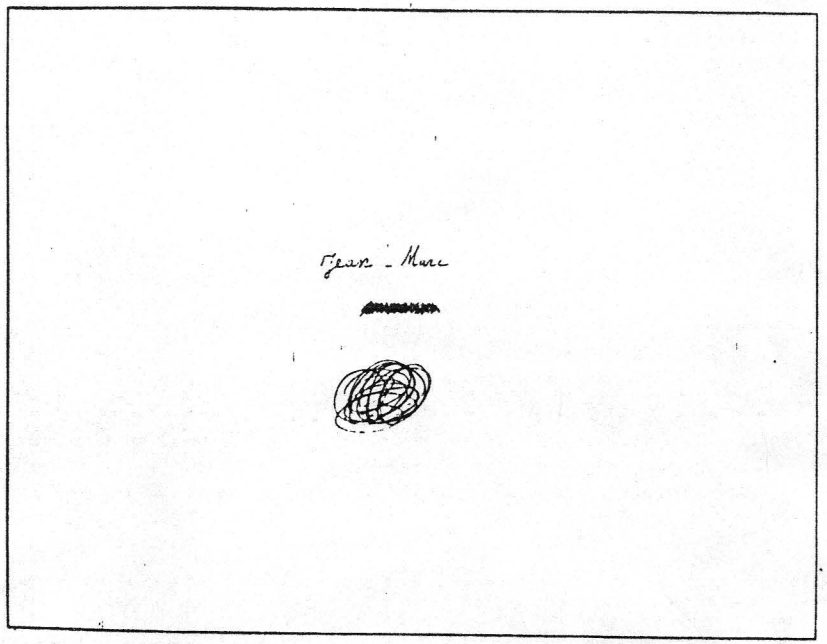

Figure 86. — Gribouillis d'inhibition chez un psychotique schizophrène

Tel est le fonds commun de cette maladie mentale très répandue, fonds sur lequel se détachent des syndromes très divers qui constituent les formes cliniques de la démence précoce. On ne doit donc pas s'attendre à trouver un gribouillis qui serait caractéristique de cette affection, mais, tout différemment, une assez grande variété de tracés correspondant au dynamisme particulier de chaque cas.

Des nombreuses observations que nous avons faites sur ces gribouillis se dégagent certains caractères dominants.

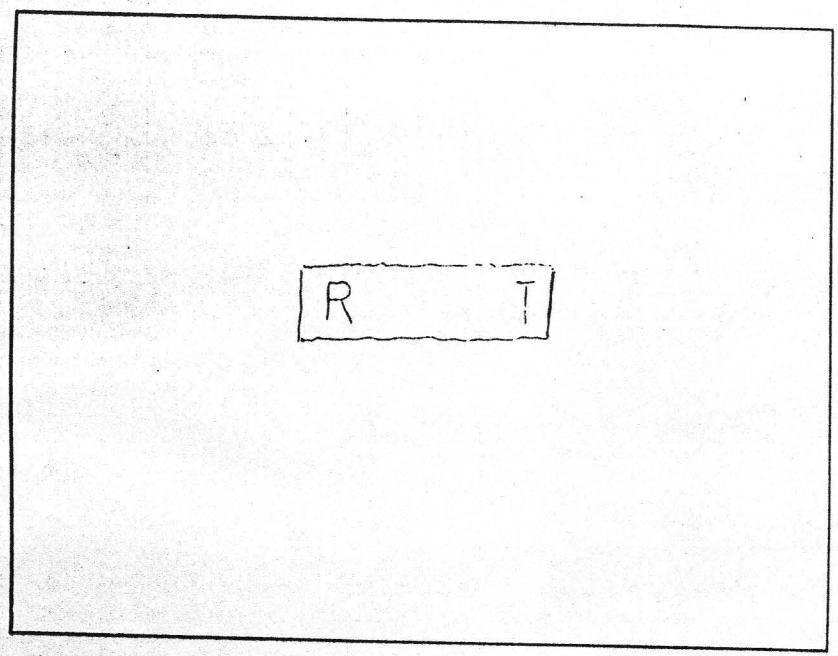

Figure 87. — Gribouillis en cadre étroit

1. - En premier lieu, il est exceptionnel que ce type de malades fassent des gribouillis de bonne expansion vitale. La majorité d'entre eux produisent des *gribouillis d'inhibition*. Il convient d'ajouter que c'est dans la démence précoce que l'on observe les tracés d'inhibition les plus fortement caractérisés (par ex. fig. 86).

Ajoutons que, sauf exceptions très rares, aucun de ces tracés ne passe sur le nom, ce qui montre l'intensité des défenses, manifestée par surcroît dans l'isolation.

2. - En second lieu, le tracé est le plus souvent très épuré, linéaire, de forme géométrique, ne couvrant qu'une petite partie de l'espace blanc de la feuille.

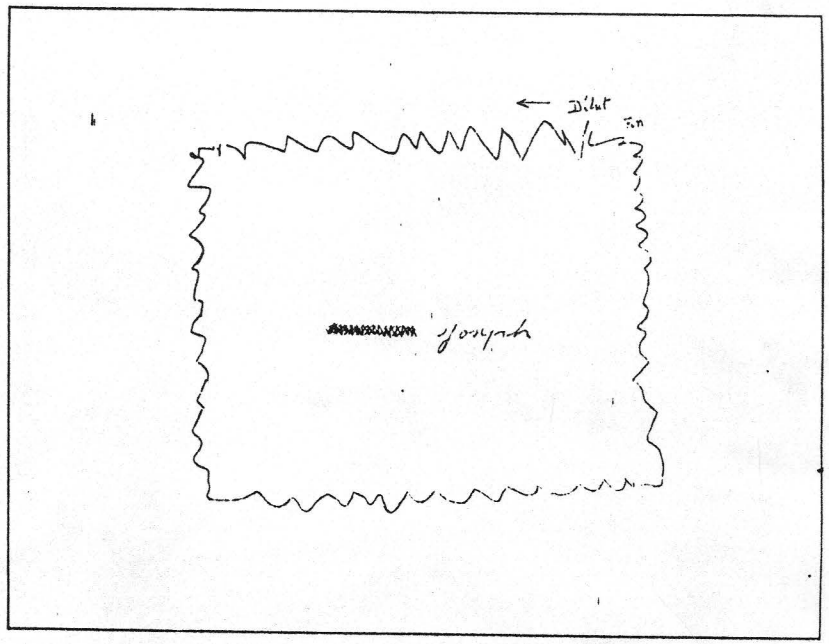

Figure 88. — Gribouillis en cadre large

Rappelons à ce propos l'allusion que nous avons faite au début de ce livre à l'opposition de Madame MINKOVSKA entre *le type rationnel*, que cet auteur attribue avec prédilection aux schizoïdes, et *le type sensoriel*, qu'elle donne comme caractéristique des épileptoïdes. Nous avons critiqué ce point de vue, qui range arbitrairement des sujets normaux dans un cadre pathologique. Il renferme cependant une part de vérité : l'inhibition de la spontanéité vitale est au maximum chez les schizophrènes et correspond bien en effet chez ces malades à une rationalisation excessive.

Le fait est qu'on trouve très souvent chez eux des gribouillis de style géométrique et linéaire. Tantôt, c'est sous la forme d'un

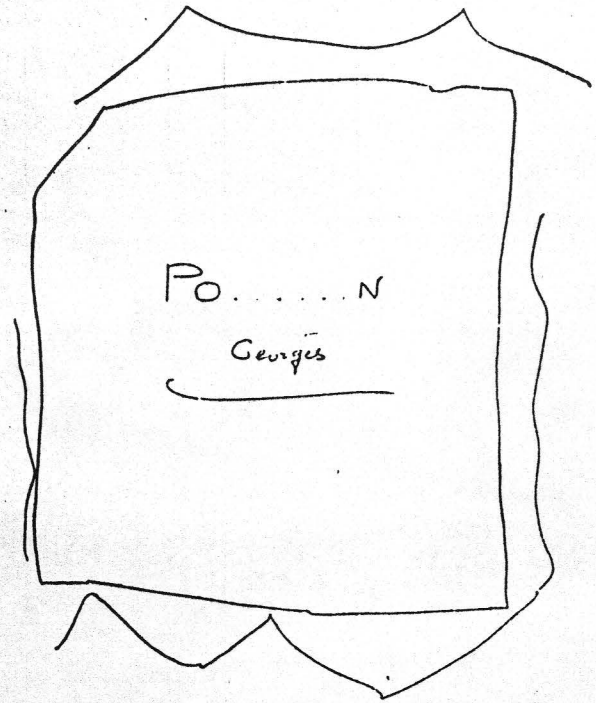

Figure 89. — Gribouillis de stylisation

simple cadre entourant le nom, soit à proximité (fig. 87), soit un peu plus loin (fig. 88). Tantôt, c'est sous la forme d'un tracé très stylisé, d'aspect décoratif (fig. 89). Tantôt enfin, cette même tendance à la rationalisation géométrique se traduit par des segments de lignes isolés les uns des autres (fig. 90).

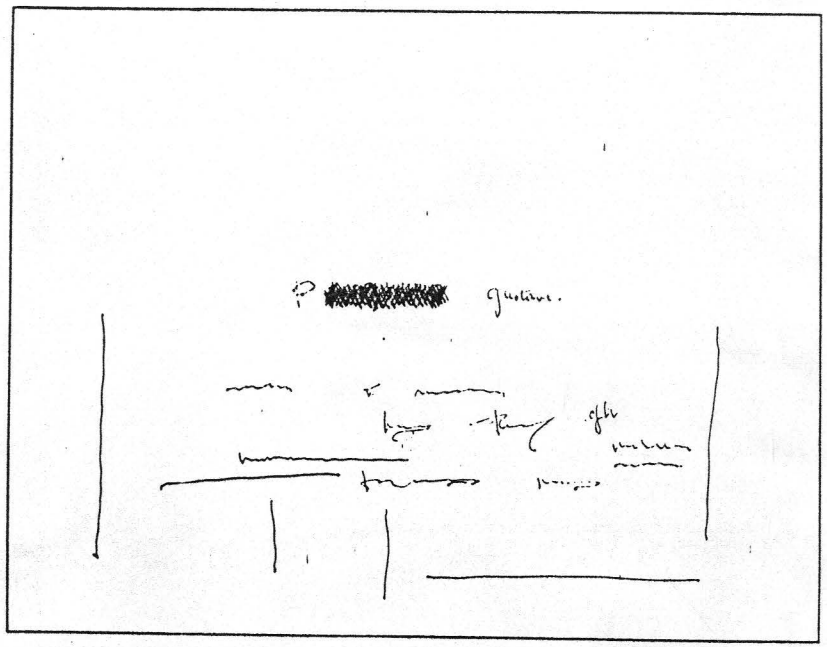

Figure 90. — Gribouillis en lignes isolées dans la zone de fixation maternelle

3. - En troisième lieu, les tracés les plus fréquents par leur situation sont, soit en cadre entourant le nom, comme nous venons de le voir (fig. 87, 88 et 91), soit au-dessous du nom (fig. 90, 92 et 93).

Ce dernier type de tracé, qui correspond, on le sait, à une fixation au stade oral de protection maternelle, dit être mentionné comme étant le plus fréquemment rencontré dans la démence précoce. Nous l'avons observé dans plus de la moitié de nos cas. Les déductions qu'il entraîne — repli sur soi avec prédominance de l'instinct de conservation, interdit sur l'Œdipe, asthénie —

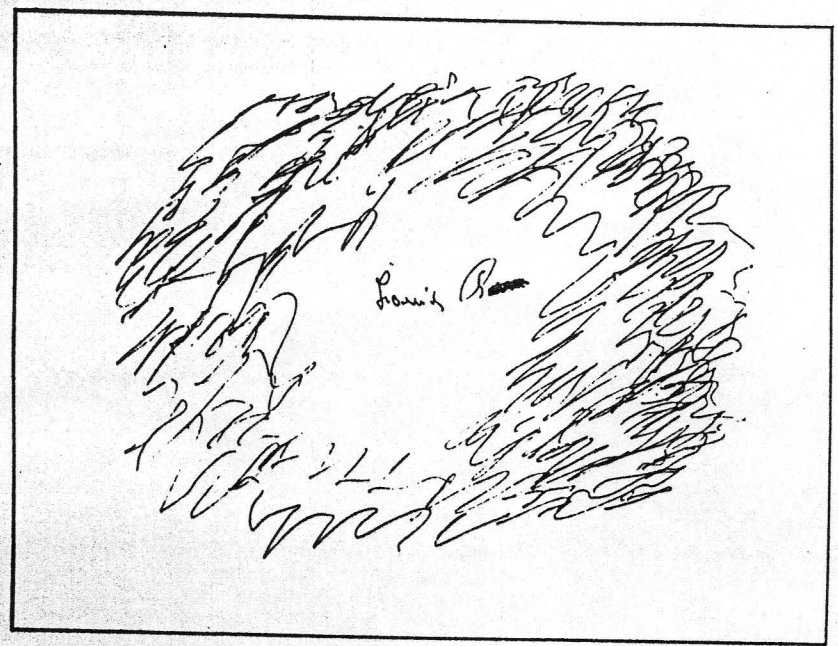

Figure 91. — Gribouillis en réseau autour du nom

correspondent bien à ce qu'on observe souvent dans cette affection.

4. - Une question importante se pose : *est-on autorisé à conclure de tels tracés à l'existence d'une schizophrénie ?* Non, car il n'en est pas un seul qu'on ne puisse trouver en dehors de cette affection mentale, par exemple chez des sujets atteints de névrose et même chez des sujets normaux.

Nous avons en effet rencontré déjà, en dehors de tout état psychotique : l'inhibition, les formations réactionnelles, la régression avec fixation à la mère.

Par contre nous n'avons pas observé à un pareil degré la

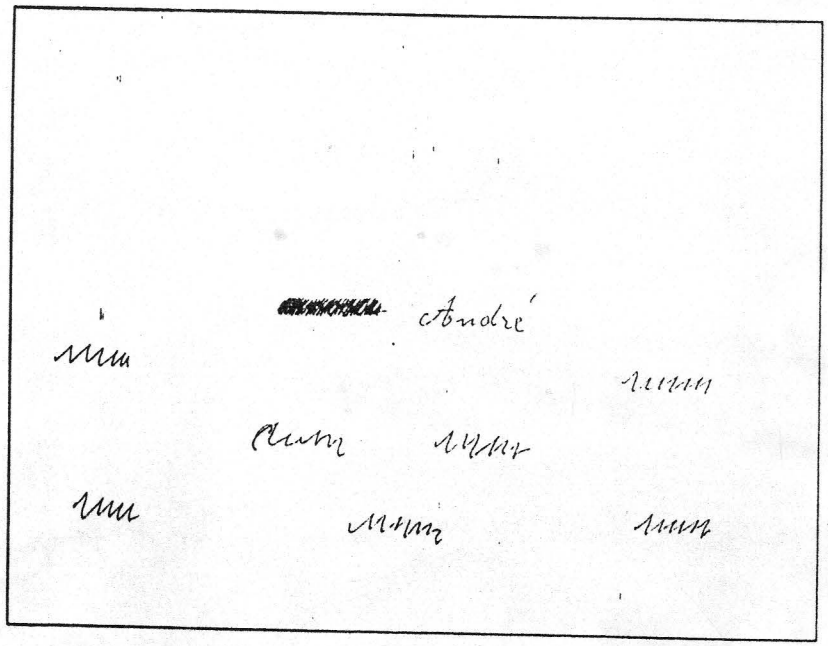

Figure 92. — Gribouillis d'isolation dans la zone de fixation maternelle

stylisation géométrique, témoin, comme le dit MINKOVSKA, d'un rationalisme morbide qui ne se rencontre guère en dehors de la schizophrénie. Quand donc on rencontre chez un adulte des gribouillis du genre de ceux des figures 87 à 90, on est en droit d'affirmer une forte prédisposition schizoïde, c'est-à-dire un état qui, dans certaines conditions, peut déboucher sur la schizophrénie. Ce n'est bien entendu qu'une hypothèse, car un diagnostic de certitude ne peut en pareil cas être porté que par la conjonction de la clinique et du test projectif.

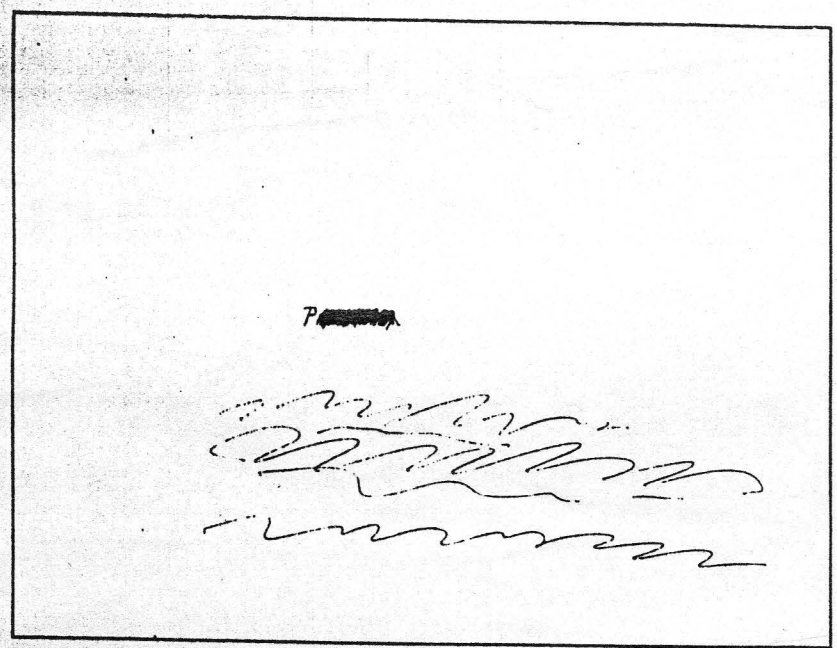

Figure 93. — Gribouillis réactionnel dépressif dans la zone de fixation maternelle

Observation 48. Voici à titre d'exemple *le gribouillis* (fig. 94) d'un jeune homme de 25 ans, qui présente une légère dépression nerveuse, l'ayant obligé à cesser son travail. Ce qui frappe surtout, c'est son allure inhibée : il est gauche, timide, parle à voix basse. Il dit avoir toujours eu ce caractère là, mais cela s'est accentué depuis quelques années, à la suite d'une tuberculose pulmonaire traitée et guérie. En fait, il a beaucoup de peine à s'adapter, tant à la maison familiale qu'à l'atelier. Il s'irrite d'un rien et s'isole. Il n'a aucune distraction et n'ose aborder les jeunes filles. Sa structure morpho-psycho st d'un sentimental, avec un

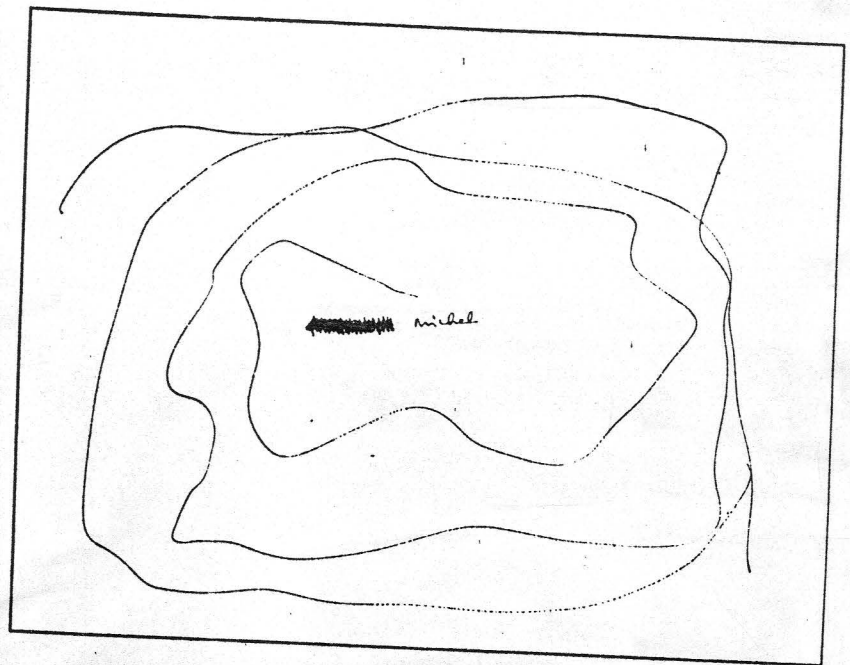

Figure 94. — Gribouillis de stylisation géométrique (Observ. 48)

grand front imaginatif et un visage amenuisé qui souligne son peu d'expansion affective-instinctive.

La présentation de ce malade, ainsi que son gribouillis très épuré, font craindre une évolution schizophrénique possible, crainte pour le moment en partie justifiée par l'adaptation professionnelle de plus en plus difficile du sujet.

Si le diagnostic d'une schizophrénie d'après le gribouillis peut être formulé au moins comme hypothèse, c'est à la condition qu'il s'agisse d'un e, comme dans le cas ci-dessus.

Lorsque par contre nous avons affaire à un enfant, nous devons être beaucoup plus réservés dans nos déductions, car chez un sujet jeune les processus pathologiques sont plus mobiles et peuvent être réversibles. L'exemple suivant nous le montre bien.

Observation 49. Une fillette de 9 ans, Anne, nous est envoyée par un spécialiste de l'audition que la famille a consulté parce que la fillette semblait ne pas entendre. Elle se comporte en effet comme si elle était sourde, ne répond pas aux questions, est incapable de prêter attention et ne peut suivre en classe. En réalité, comme l'a prouvé l'examen du spécialiste, Anne n'est pas sourde. Elle présente un état d'inadaptation mentale très caractérisé. Elle semble ne s'intéresser à rien, ni à ses poupées, ni aux autres enfants, ni à la télévision. Elle joue seule, écrivant des mots sans suite ou faisant des gribouillages. Parfois, elle se met à compter sans s'arrêter ou bien est prise sans raison apparente d'un rire inextinguible. Elle a aussi des manies de propreté, se lave souvent les mains, veut prendre un bain tous les jours et ne supporte pas que ses vêtements soient sales. Elle est souvent inquiète, particulièrement quand les gens du voisinage sont malades.

En dépit de ces attitudes d'isolement autistique, Anne est affectueuse avec ses parents, surtout avec son père. Elle se montre ouvertement jalouse de ses deux frères.

La structure morpho-psychologique de son visage est en faveur d'une intelligence normale. Le tableau clinique n'est certes pas d'une débile mentale, mais fait penser à une psychose, mêlée d'éléments obsessionnels.

Son premier *gribouillis*, dessinant un rectangle autour du nom (fig. 95) indique une très forte inhibition de toutes les tendances vitales et n'écarte pas, bien au contraire, le diagnostic de psychose.

Prise en psychodrame, Anne joue bientôt une forte agressivité contre les parents, et parallèlement son état clinique se modifie : sa mère (atteinte elle aussi de névrose obsessionnelle et très inhibée)

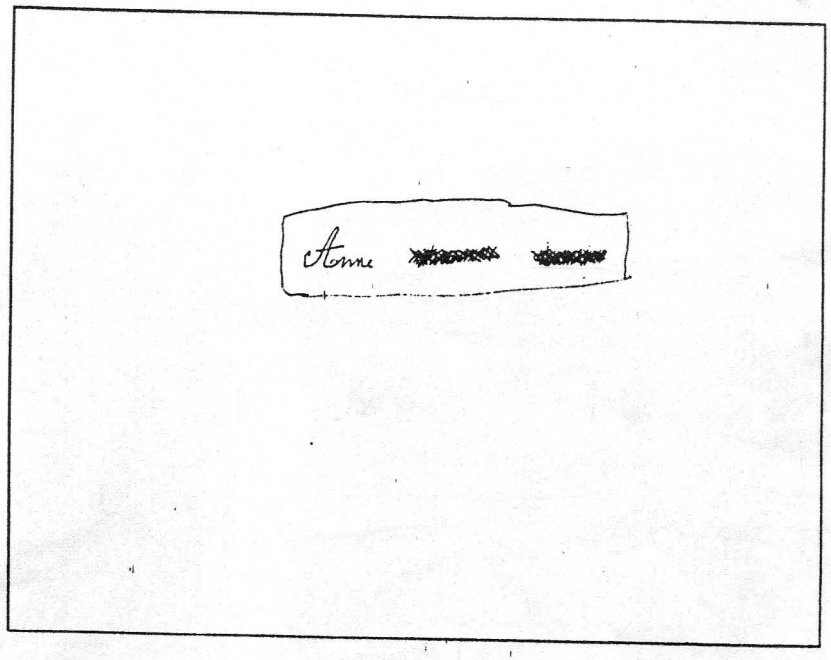

Figure 95. — Gribouillis inhibé en cadre (Observ. 49)
fillette de 9 ans

se plaint beaucoup que la fillette montre maintenant de l'agressivité à la maison, ce qu'elle ne faisait pas jusque-là ; mais elle reconnaît en même temps que la fillette est devenue plus expansive et n'a plus ses manies de propreté.

Parallèlement, nous voyons ses gribouillis se modifier, acquérant d'abord plus d'ampleur (fig. 96), puis devenant franchement agressifs (fig. 97). Il est bien remarquable que, dans ce dernier tracé, le nom est entouré de deux cadres rectangulaires concentriques — probablement tracés au début — vaine protection ici contre le déchaînement de l'agressivité.

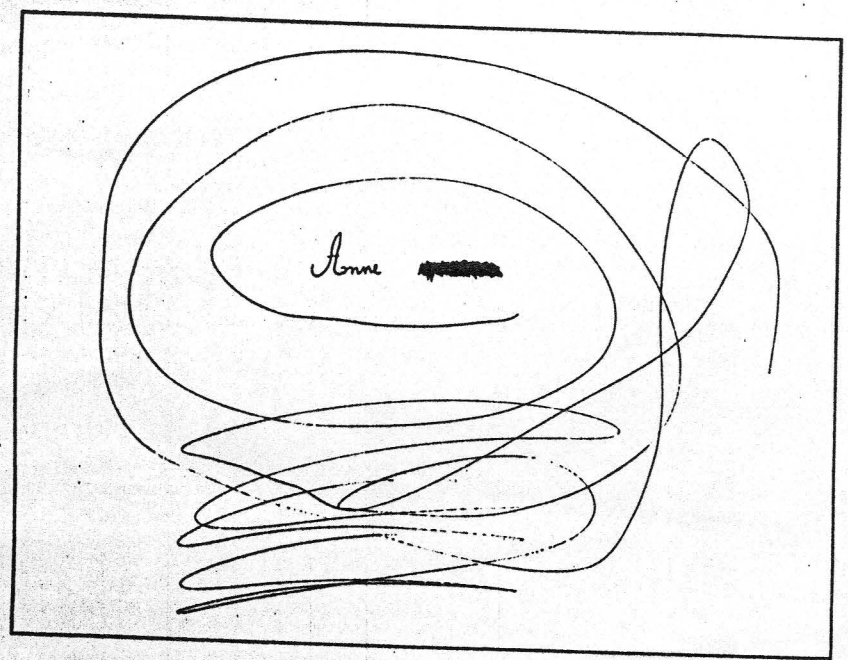

Figure 96. — Gribouillis réactionnel étendu
(même fillette que fig. 95)

Nous avons suivi cette fillette pendant trois ans. La psychothérapie a permis d'obtenir une resocialisation progressive et une amélioration scolaire. Nous n'aurions pas pu obtenir un pareil résultat avec la méthode employée s'il s'était agi d'une véritable psychose. Disons qu'il s'agissait d'une psycho-névrose assez sévère et que le premier gribouillis objectivait une forte inhibition avec formation réactionnelle intense. Mais cette structure psycho-névrotique s'est révélée labile et a cédé rapidement à la psychothérapie,

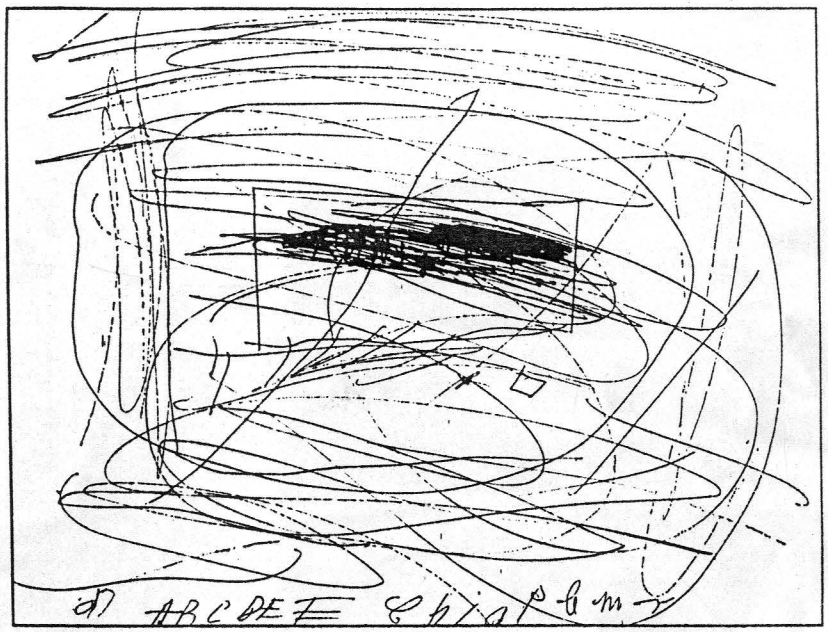

Figure 97. — Gribouillis agressif
(même fillette que les fig. 95 et 96)

les phases de la désinhibition et de la libération des pulsions trop refoulées s'objectivant à leur tour dans les gribouillis successifs.

Cet exemple, soit dit en passant, nous montre en premier lieu l'extrême intérêt de faire des gribouillis à des époques différentes, afin de pouvoir apprécier les différents états de la personnalité; en second lieu, la possibilité de suivre les progrès d'une psychothérapie, et dans quel sens elle opère, par l'interprétation des gribouillis successifs.

CONCLUSIONS

En conclusion de nos recherches sur *le test du gribouillis*, nous pensons que ce test mérite, comme l'a dit le premier R. MEURISSE, d'être introduit dans la pratique psycho-pathologique.

Ses avantages sont d'ordre pratique et d'ordre théorique.

Avantages pratiques. — Ce test est très facile à pratiquer. Il ne nécessite qu'un matériel très réduit. Il est rapide et trouve aisément place dans le cours même d'une consultation.

Avantages théoriques. — Il explore un domaine de l'activité psycho-instinctive qu'aucun autre test n'explore, c'est-à-dire le stade sadique-anal, stade où se constituent les premières défenses du moi.

D'autre part, il ne laisse place à aucune fraude, le sujet qui exécute le test n'ayant pas la moindre idée de sa signification et ne pouvant par conséquent rien dissimuler de ce que son tracé va exprimer.

Enfin, l'influence de l'apprentissage est nulle, et l'on peut répéter le test un très grand nombre de fois, à des intervalles de temps très variables, afin d'apprécier si les éléments de la personnalité qu'il détecte sont constants ou variables ; par exemple, comme nous l'avons montré, au cours d'une psychothérapie dont on veut suivre le déroulement.

LA VALEUR DU TEST DU GRIBOUILLIS

Pour qu'un test soit valable, un certain nombre de conditions, on le sait, doivent être remplies.

1. — La première est que le test soit *standardisé*, c'est-à-dire que matériel, technique de passation et méthode d'interprétation soient établis de telle sorte que les résultats ne puissent dépendre de l'individualité particulière du psychologue qui fait le test.

Cette condition est en partie remplie pour notre test. Cependant, désireux de laisser la personnalité du sujet testé s'exprimer sans aucune distorsion, nous n'avons pas retenu les règles très strictes de MEURISSE, et nous laissons au sujet la plus grande liberté pour commencer son gribouillis en un point quelconque de la feuille et effectuer son tracé durant tout le temps qu'il lui plaira.

En revanche, les règles d'interprétation ont été fondées par nous sur les deux notions solides du stade sadique-anal et des mécanismes de défense du moi, qui permettent de parvenir à des déductions univoques.

2. — La seconde condition à remplir est que le test soit *fidèle*, c'est-à-dire qu'il donne les mêmes résultats quand on le fait passer une seconde fois, et qu'il explore toujours le même secteur de la personnalité.

Mais cette condition doit être assortie d'une importante réserve. Si la personnalité qu'on explore était fixe, était un composé d'éléments psychologiques invariables, on pourrait comprendre l'exigence de fidélité de la manière la plus stricte. Il est en effet des cas, nous en avons vu dans le cours de cet ouvrage, où le gribouillis se répète, avec le même tracé constant, d'un jour à l'autre, d'un mois à l'autre, même d'une année à l'autre, nous indiquant que la personnalité du sujet ne s'est pas modifiée durant ce temps. Chez un adulte, et quand le gribouillis est proche du gribouillis de sublimation, on peut en conclure que la personnalité

est stable et équilibrée. Mais, dans tous les autres cas, on doit conclure à une fixation de la personnalité sous un mode plus ou moins pathologique. En particulier, on ne concevrait pas que, chez un enfant qui grandit et évolue, le tracé du gribouillis n'évoluât point parallèlement. De même, nous avons vu qu'au cours d'une psychothérapie, la persistance d'un tracé pathologique qui ne se modifie pas indique le peu d'efficacité du traitement entrepris; on en a vu un bon exemple dans l'observation 18 de ce garçon agressif-dépressif, reproduisant sans cesse durant plusieurs années son tracé d'inhibition, recouvrant son nom avec de fortes décharges agressives.

Mais, dans la majorité des cas, la personnalité ne montre pas une telle rigidité. Comme nous l'avons vu, elle est *un champ de forces*, dont la résultante peut varier selon le point d'équilibre des forces en présence. Par exemple, un sujet inhibé pourra à un moment donné libérer son agressivité et nous donner deux gribouillis très différents l'un de l'autre (cf. fig. 31 et 32). Plus généralement encore, la croissance d'un enfant, en modifiant le point d'équilibre des forces du Soi et du Moi, modifie parallèlement le tracé du gribouillis.

Il faut donc concevoir l'exigence de fidélité, non d'une manière statique, mais d'une manière dynamique.

3. — La troisième condition est que le test ait *une bonne sensibilité*, c'est-à-dire qu'il donne des résultats différents pour des individus différents ou pour des situations cliniques différentes, et qu'il permette en conséquence de distinguer les cas testés les uns des autres. Déjà, la très grande variété des gribouillis nous donne le droit d'affirmer que ce test est un révélateur très sensible des différences individuelles. Encore faut-il que ces variations aient un sens et nous permettent des interprétations valables. Nous espérons avoir montré dans notre ouvrage qu'on peut dégager de la diversité des tracés des types de gribouillis qui répondent à des situations psycho-pathologiques comparables.

4. — La quatrième condition est *la validité* du test. C'est évidemment la condition la plus importante, et qui contient toutes

les autres. Un test est valide, on le sait, s'il mesure effectivement ce qu'il est destiné à mesurer : ici la personnalité et ses troubles.

Le premier critérium de cette validité sera de pouvoir différencier *le sujet normal* du *sujet pathologique*. Existe-t-il des tracés normaux et des tracés pathologiques bien distincts ? A cela nous avons répondu dans notre interprétation du gribouillis. En premier lieu, nous avons figuré un schéma général de l'évolution du tracé suivant l'âge, en faisant voir que certains gribouillis, normaux chez l'enfant, ne le sont plus lorsqu'on les observe à l'âge adulte. En second lieu, une fois passés les premiers stades de la vie, les tracés de sublimation deviennent la règle chez les normaux, en accord avec l'évolution de la personnalité. En revanche, certains tracés de refoulement et d'inhibition (cf. fig. 23 et 24) permettent d'affirmer un état pathologique.

Il n'en reste pas moins qu'on ne peut délimiter d'une manière certaine le normal du pathologique, et qu'il faut concevoir l'exigence de validité, elle aussi, d'une manière dynamique. Le gribouillis, nous l'avons dit, dramatise sur la feuille blanche les conflits vécus par le sujet. Or, les normaux ont autant de conflits que les malades; simplement les résolvent-ils mieux. On ne peut donc pas, sur la seule constatation d'une situation conflictuelle, affirmer un trouble pathologique. On ne peut qu'en émettre l'hypothèse, parfois hautement probable, mais qui devra toujours être vérifiée par d'autres tests projectifs et par référence à la clinique.

Il n'a pas été fait beaucoup d'expériences de validation du test du gribouillis. Nous n'en connaissons qu'une, publiée sous la signature de J. SUBES dans la « Revue de Psychologie Appliquée » de janvier 1955 avec le titre : *Etude d'une épreuve graphologique*. Cette validation a été effectuée à partir des corrélations affirmées par R. MEURISSE entre certains tracés gribouillés et certains traits psychologiques; elle aboutit à des résultats entièrement négatifs. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la critique de SUBES. Disons que, dans l'ensemble, elle nous paraît faussée par la méthode employée, qui consiste à valider un test par un autre test dont la validation n'est pas prouvée. En second lieu, réserve plus grave encore, qu'a déjà faite MEURISSE : les

différents tests mis en corrélation avec le gribouillis n'explorent pas le même niveau de personnalité que lui. Je donnerai simplement l'exemple de l'agressivité, si souvent manifeste dans le tracé du gribouillis ; pour la vérifier, SUBES a fait passer le test de Rosenzweig à 50 sujets dont il avait les gribouillis, et il a cherché à établir une corrélation entre l'agressivité manifestée dans le gribouillis et le pourcentage des réponses d'agressivité extrapunitive du Rosenzweig. Or, qu'il ait trouvé ici une corrélation nulle ne signifie rien, pour la très simple raison que le gribouillis objective l'agressivité instinctive, spontanée, tandis que dans le Rosenzweig, les situations devant lesquelles le sujet est placé sont des situations sociales, et que l'agressivité suscitée par ces situations doit s'exprimer par le langage, avec tout ce que cela implique de défenses semi-conscientes et de véracité discutable.

Selon nous, ce n'est point par de telles méthodes *statiques* de corrélation que l'on pourra jamais prouver ou infirmer la validité d'un test projectif quelconque.

Qu'il s'agisse de fidélité, de sensibilité ou de validité, nous sommes toujours ramenés à la considération dynamique de la personnalité, vue comme un champ de forces en conflit.

Chaque sujet, qu'il soit bien portant ou malade, projette dans ses gribouillis ses conflits personnels, la manière particulière dont son Moi concilie les tendances et les défenses, reflet probable de son mode réactionnel d'adaptation aux situations réelles.

Le seul critérium de *validité* de ce test sera donc, en définitive, que l'interprétation du tracé rejoigne la Clinique, en nous permettant de mieux comprendre les motivations profondes des troubles constatés.

LE POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE

C'est dire que, si l'on admet notre conception du gribouillis, *on ne saurait l'interpréter sans une référence constante aux données de la psychanalyse.*

Déjà, dans les tests projectifs classiques, s'est introduit peu à peu la nécessité d'une interprétation psychanalytique. BAER, ROY SCHAFER, puis BOHM l'ont fait pour le Rorschach, et PIOTROVSKY pour le TAT. Nous-mêmes, nous avons fortement souligné dans nos deux ouvrages sur *Le test PN* et *Le test du dessin de famille*, l'extrême intérêt d'une interprétation en termes de psychologie des profondeurs.

Mais davantage encore cette méthode d'interprétation s'impose-t-elle pour le test du gribouillis, du fait que ce test met en jeu des forces entièrement inconscientes. C'est en effet en replaçant l'origine première du gribouillis dans les activités du stade sadique-anal que nous avons pu le comprendre et accéder à une interprétation valable en psycho-pathologie.

Rappelons à ce propos que, obéissant en cela à l'évolution des conceptions psychanalytiques, nous ne nous en sommes pas tenus à la seule considération des pulsions instinctives, mais que nous avons voulu suivre le destin de ces pulsions, tel qu'il se détermine de par l'action modificatrice des défenses du Moi. Davantage encore, dans le sens de cette même évolution, dépassant le conflit entre tendances et défenses, nous avons tenu à formuler les considérations synthétiques qui s'en dégagent concernant le degré de maturité du Moi, instance d'adaptation, et la manière dont s'établissent les relations d'objet, autre indice d'adaptation.

C'est dans ce sens que nous avons étudié en particulier l'opposition de la sublimation et du refoulement, et, à titre d'exemple bien significatif, le gribouillis de fixation maternelle qui souligne, et l'interdit des relations œdipiennes, et l'immaturité du moi.

En conclusion, nous pensons avoir apporté la preuve que le gribouillis, si puéril et anodin qu'il soit en apparence, est *en relation profonde avec les problèmes personnels* de celui qui le

trace, et nous apporte sur sa vie inconsciente des documents précieux qu'il ne nous serait guère possible d'obtenir autrement et à si peu de frais.

Relations avec le monde extérieur, objectivées par la manière dont le gribouillis occupe l'espace vital de la feuille : degré d'expansion (large expansion ou inhibition) ; degré de sublimation (tracé compact ou aéré).

Relations avec l'instance familiale, objectivées par les rapports du gribouillis avec le nom.

Dans le même ordre d'idées, manière dont a été résolu le complexe d'Œdipe ; cas très fréquents où il n'a pu être dépassé et où le sujet a régressé à un stade pré-œdipien de relation purement nourricière avec une image maternelle (gribouillis sous le nom).

Signification particulière du gribouillis d'estompe, interprété comme objectivant le retournement contre soi des pulsions agressives.

Importance enfin des formations réactionnelles et de l'isolation, qui expriment très clairement dans le gribouillis le retournement en contraire des pulsions et la relation objectale à distance.

Nous ne nous dissimulons pas que notre étude est encore très incomplète et qu'il conviendrait de la poursuivre dans diverses directions : Etude de l'évolution du gribouillis selon l'âge et le sexe. — Etude de cette évolution au cours des psychothérapies. — Etude comparative du gribouillis avec d'autres tests projectifs. — Etude systématique du gribouillis dans les différents syndromes pathologiques, etc.

L'essentiel nous paraît être que ce nouvel instrument de recherche psychologique permet d'explorer un secteur de la personnalité auquel on n'avait guère accès jusqu'ici, et que la méthode d'interprétation que nous a suggérée notre étude, s'étant révélée féconde dans les domaines où nous l'avons appliquée, devrait pouvoir être utilisée avec fruit dans d'autres domaines encore.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

LE TEST DU GRIBOUILLIS

LES BASES DE SON INTERPRÉTATION EN PSYCHO-PATHOLOGIE

Chapitre I. — LA SIGNIFICATION PSYCHOLOGIQUE DU GRIBOUILLIS 7
1. L'INTERPRÉTATION GRAPHOLOGIQUE 7
2. NÉCESSITÉ D'UNE INTERPRÉTATION ORIGINALE 9

Chapitre II. — LA TECHNIQUE DU GRIBOUILLIS 11
1. LE NOM AU MILIEU DE LA FEUILLE 12
2. LES CONSIGNES 12
3. RÉPÉTITION DU TEST 13
4. CARACTÈRE DYNAMIQUE DU TRACÉ 14
5. RÉACTIONS AFFECTIVES 15

Chapitre III. — L'ÉVOLUTION DE LA PERSONNALITÉ. — PSYCHO-DYNAMIQUE DU GRIBOUILLIS 19
1. PRÉ-GRIBOUILLIS ET GRIBOUILLIS VRAIS 19
2. LE STADE SADIQUE-ANAL ET LES GRIBOUILLIS SADIQUE-ANAUX .. 23
3. LE STADE OBJECTAL, LA SUBLIMATION ET LES GRIBOUILLIS DE SUBLIMATION 32
4. LE REFOULEMENT ET LES GRIBOUILLIS DE REFOULEMENT 36
A - GRIBOUILLIS CENTRAL 38
B - GRIBOUILLIS SOUS LE NOM 41
5. LES FORMATIONS RÉACTIONNELLES DU MOI ET LES GRIBOUILLIS DE FORMATION RÉACTIONNELLE 45
6. LA RELATION A DISTANCE ET LES GRIBOUILLIS D'ISOLATION 58